France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

FAISANS DORÉS
GIBIER DE LUXE

NOTRE COLLECTION
" Sélections d'Art "

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN
Texte inédit d'André Chamson, conservateur du Musée des Beaux-Arts

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE
Texte inédit de Waldemar George

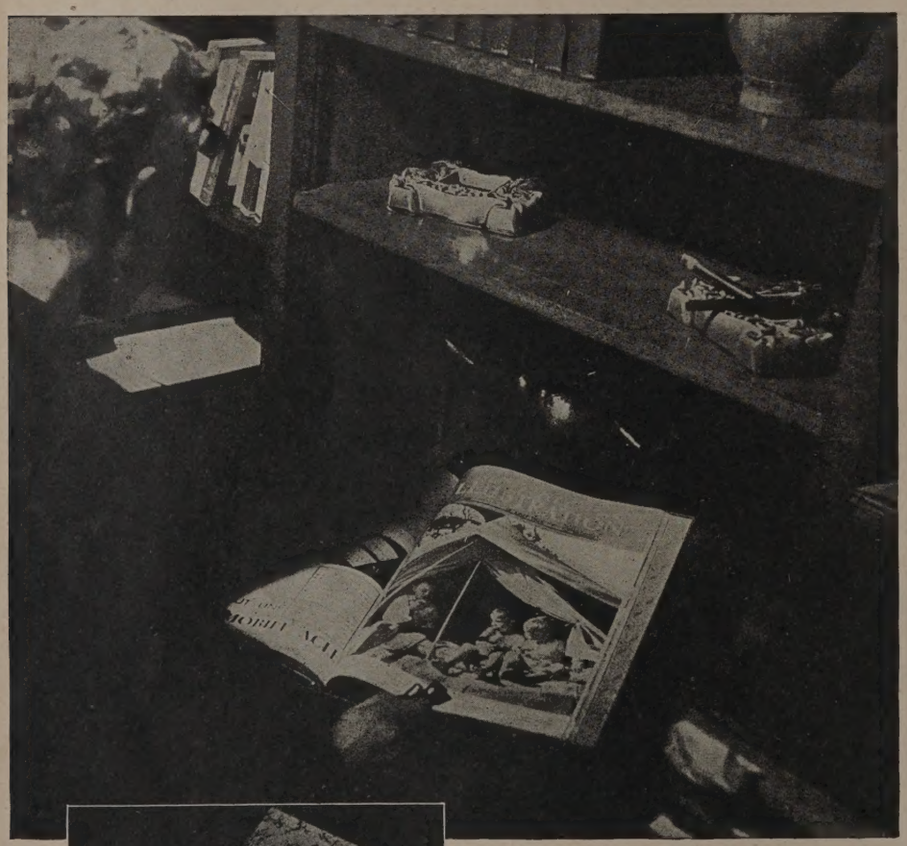
CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE
Texte inédit de Bernard Champigneulle

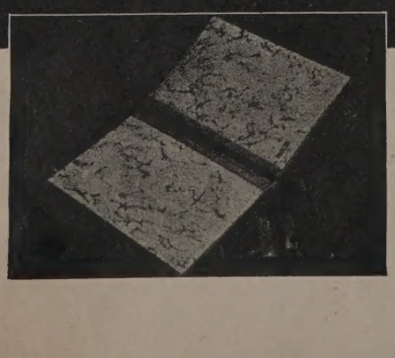
LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE
Texte de Marcel Brion

CHACUN DE CES ALBUMS, LUXUEUSEMENT PRÉSENTÉ SOUS UNE COUVERTURE EN COULEURS, CONTIENT 18 PLANCHES EN HORS-TEXTE

PRIX : 1.800 FR. — POUR NOS ABONNÉS : 1.600 FR.

En vente à « France-Illustration » : 13, R. St-Georges - Paris IX[e]





Pour 1 semestre . . . . . 890 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 85 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . 630 fr.
Clefs de montage (la paire) . . . . . 85 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX[e]

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1[er] de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

SEPTEMBRE... mois béni des chasseurs, qui, déjà, fourbissent leurs armes pour l'ouverture. La saison cynégétique débutera-t-elle sous de meilleurs auspices que la précédente ? Les méfaits de la myxomatose, hélas ! se feront sentir dans certaines régions où, de ce fait, la gent ailée doit s'attendre à de rudes épreuves ! Encore que ces faisans dorés au chatoyant plumage, élevés en paix dans un parc, ne soient pas gibier promis aux fusils du commun...

C'EST la qualité, et la qualité seule, qui assure aux liqueurs françaises le renom dont elles jouissent dans le monde entier.

N° 414 SEPTEMBRE 1954

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
EDITORIAL
AUX QUATRE COINS DU MONDE
AUTANT EN EMPORTE LE VENT

DES PLAGES A LA MODE... A LA MODE DE PARIS

LIQUEURS, DOUCEUR DE FRANCE — Roger DARDENNE

LA CHASSE AU VOL
L'Assemblée nationale, estimant qu'il était possible d'autoriser la chasse au faucon sans nuire au gibier, a reconnu le droit de chasser au vol. — Abel BOYER

LA TURQUIE, ÉPRISE DE PATRIOTISME ET D'INDÉPENDANCE, PEUT ACCEPTER UNE AIDE, JAMAIS UNE TUTELLE — Paul MOUSSET

LE PRESIDENT RENÉ COTY AUX PAYS-BAS
C'est le pays des tulipes et de Rembrandt que le président de la République a choisi pour le premier grand voyage de son septennat.

GAMAL ABD EL NASSER, HOMME DE FER D'UNE ÉGYPTE NOUVELLE, A LES YEUX FIXÉS SUR L'AFRIQUE DU NORD
L'évacuation de la zone de Suez, c'est pour les Anglais un maillon-clé de l'empire qui vient de sauter. — René BRANELLEC

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE
Après le grand prix d'Europe, Fangio est virtuellement champion du monde 1954. — Raymond MIOMANDRE

ÉPRIS DE LUMIÈRE L'ARCHITECTE CONSTRUIT DES MAISONS DE VERRE

RELIGION DE LA MUSIQUE — Georges DUHAMEL de l'Académie française

ADIEU A COLETTE — Gérard CAILLET

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, la Musique, la Danse, les Livres.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément littéraire deux fascicules :

LE SEL DE LA MER, d'Édouard PEISSON. (Première et deuxième partie.)

Dormez en paix...
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ
SPEDIC K 168

AU TONKIN, depuis le « cessez le feu », l'évacuation des Français et des autochtones désireux de rejoindre le Sud-Vietnam se poursuit dans la fièvre. A Hanoï, des marchés en plein air se sont ouverts où les familles des militaires liquident aux brocanteurs, avant le départ, vers le Sud, les meubles et les objets qui garnissaient leur intérieur.

A PONDICHERY, Dupleix, qui au XVIII[e] siècle vit l'abandon de l'Inde aux Anglais, assiste du haut de son socle à la fin des derniers comptoirs que la France y possédait. Après Chandernagor, qu'un referendum nous a enlevé en 1951, après Yanaon et Mahé, passivement abandonnés, le sort de Karikal et de Pondichéry sera bientôt réglé.

A GOA, l'opposition résolue des Portugais à l'abandon de leur souveraineté a amené l'Inde à accepter l'envoi d'observateurs neutres. Quant aux partisans de la « libération », leur marche passive n'a réuni à la frontière que quelques groupes qui n'ont pas autrement insisté. Mais M. Nehru assure que Goa reviendra finalement à l'Inde.

ÉDITORIAL

REPLI DE L'OCCIDENT

Les replis spectaculaires auxquels l'Occident s'est trouvé acculé, de l'Extrême-Orient au Proche-Orient, sont autant de coups d'éponge donnés sur des pages d'histoire riches d'aventures, de gloire et de prestige. Après avoir mis en valeur d'immenses territoires et arraché des peuples entiers à leur condition primaire, les nations européennes en sont réduites, de par l'action tantôt conjuguée, tantôt parallèle, du communisme et du nationalisme, à faire retraite sur leurs propres positions. Ainsi les derniers vestiges des puissants empires de jadis disparaissent de la carte du monde, emportés comme les feuilles au vent de l'automne.

En consacrant la victoire tonkinoise du communisme sino-soviétique, l'accord de Genève n'aura fait qu'accélérer ce courant. Perdante en Indochine, la France abandonne à l'Inde de Nehru les derniers Comptoirs qui y perpétuaient le souvenir d'un passé resplendissant. En dépit d'une volonté de résistance qui a le mérite de sauver l'honneur lusitanien, le Portugal se trouve à Goa dans une situation dont on ne voit pas l'issue. Et la rupture d'une Union néerlando-indonésienne précaire confirme l'abandon par nos amis des Pays-Bas d'un archipel dont ils avaient su mettre merveilleusement en valeur les abondantes ressources.

L'Asie aux Asiatiques, ce slogan triomphant a du reste des résonances hors du continent jaune. L'évacuation de Suez sonne le glas de soixante-dix ans de présence en Égypte de nos voisins britanniques qui avaient contribué si allégrement à notre élimination du

Proche-Orient, et le mouvement « libérateur » dont la Ligue arabe s'est faite le champion en Afrique puise dans ce succès d'Abd el Nasser une ardeur nouvelle. Le Caire devient le centre émetteur d'une propagande dont nous ressentons douloureusement les effets. En Tunisie comme au Maroc des élites, formées dans nos écoles, contestent à la France les droits qu'elle tient — plus encore que des traités — des sacrifices et des efforts qu'elle a prodigués pour délivrer les populations du despotisme et de l'anarchie.

En Tunisie, l'autonomie interne, dont l'annonce paraît avoir mis fin à l'action terroriste, n'est considérée par ceux qui armaient le bras des meurtriers que comme une substantielle étape vers une totale indépendance. De même que « tuer du Français » apparaît aux extrémistes de l'Istiqlal comme une tactique qui doit être payante également au Maroc, où nos compatriotes vivent dans l'angoisse des lendemains tragiques.

On ne se dresse pas, c'est entendu, contre le grand courant évolutionniste qui secoue notre monde moderne. Le réalisme exige, au contraire, que l'on regarde les choses bien en face. Attirer le monde arabo-musulman dans l'orbite occidentale, dégager les aspirations nationalistes de l'insidieuse emprise communiste est un dessein pertinent et sage. Il n'implique pas que l'on doive y sacrifier les intérêts vitaux et le sort de notre pays.

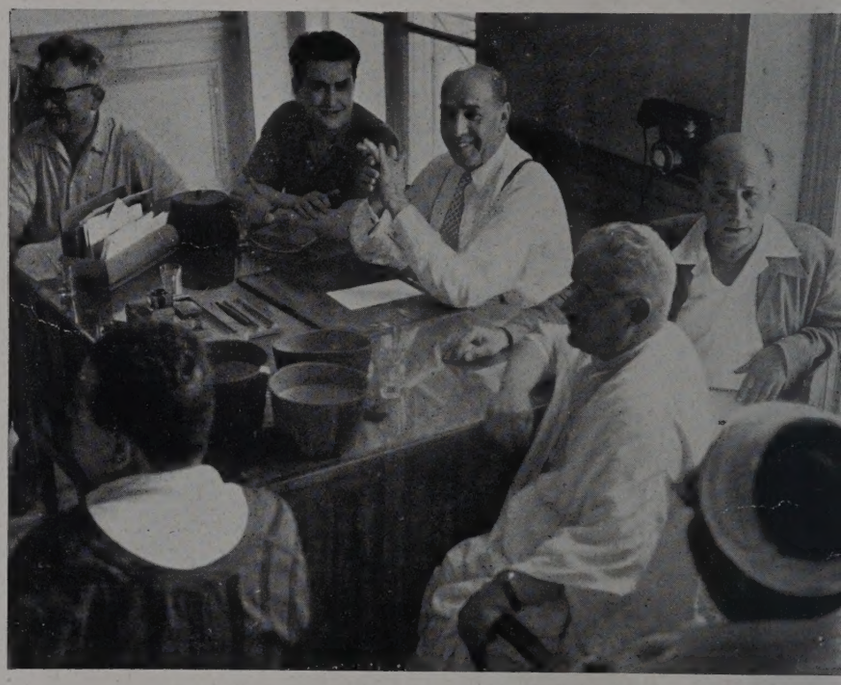
L'Afrique du Nord n'est pas une terre de colonisation, mais le prolongement économique, social et stratégique de la métropole. Rompre cette harmonie, laisser dissocier de ce tout une quelconque parcelle serait arracher à la France une livre de sa propre chair.

Nous avons accompli à travers le Maghreb une mission hautement civilisatrice, dont les résultats s'inscrivent dans son actuelle prospérité. Cette belle œuvre humaine doit se poursuivre dans une collaboration confiante et affectueuse jusqu'au jour où, devenus majeurs, les peuples que nous avons éveillés aux idées de liberté, de démocratie et de justice sociale nous paraîtront aptes à se gouverner.

Mais la France, soucieuse de rester une nation qui compte, ne sera à aucun prix démissionnaire en Afrique du Nord.

Elle ne se laissera jamais aller à des abandons qui, on s'en doute, sont patiemment guettés au dehors.

AU CAIRE, tandis que M. Anthony Head, ministre anglais de la Défense, paraphe l'accord sur l'évacuation du canal de Suez par les troupes de Sa Majesté, M. Abd el Nasser, chef du gouvernement égyptien, ne dissimule pas sa joie devant cette victoire diplomatique qui marque la fin de la présence britannique en Egypte.

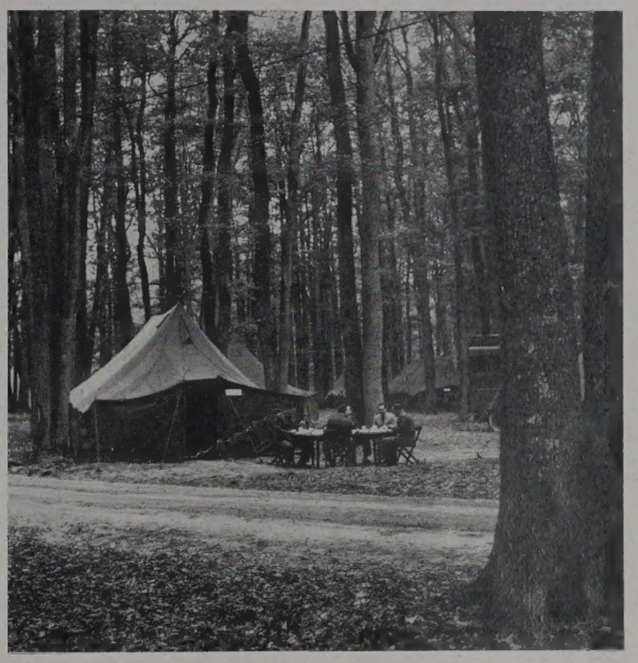


A TUNIS, M. Tahar ben Amar, chargé par le bey de former le nouveau cabinet, constitue un gouvernement où les néo-destouriens sont largement représentés. Son plein accord avec leur leader Bourguiba devait être confirmé lors de la visite que le Premier tunisien lui a rendue le 19 août à sa résidence forcée de La Ferté.

A RABAT, l'Aïd el Kébir est célébré dans le calme au palais impérial, où le sultan vient d'égorger le mouton tandis que les Berbères sont descendus par dizaines de milliers lui affirmer leur fidélité. Mais de nouvelles et sanglantes émeutes éclatent à Fès, où l'intervention de trois bataillons de la Légion étrangère ramènera le calme.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 17 JUILLET AU 22 AOUT

WINDSOR, 17 JUILLET. C'est une caresse bien méritée que reçoit ce pur sang de la royale main de sa propriétaire, S. M. Elizabeth II, sur le champ de courses d'Ascot. « Auréole » vient en effet de faire triompher les couleurs de la reine dans les « King George VI and Elizabeth Stakes », la grande épreuve anglaise dotée d'un prix de 27.650 livres sterling (environ 27 millions). Monté par E. Smith, ce « 4 ans » l'a remporté sur ses seize concurrents, battant de 3/4 de longueur le cheval français « Vamos » à M^me^ L. Volterra.



RAMBOUILLET, 28 JUILLET. Ces campeurs confortablement installés sous les beaux arbres de la forêt rambolitaine ne sont pas des « congés payés », mais des officiers généraux du S. H. A. P. E. qui inaugurent un « dispositif de sécurité ». Sous la menace d'un bombardement aérien de son quartier général de Rocquencourt, l'état-major des forces atlantiques replierait ses installations dans un cadre sylvestre, moins repérable, où le général Gruenther et ses collaborateurs directs travailleraient et logeraient sous la tente.

PARIS, 22 AOUT. De nombreuses cérémonies se sont déroulées pour commémorer le dixième anniversaire de la libération de la capitale. A la gare Montparnasse, où avait été signée la capitulation des troupes allemandes de la garnison de Paris, commandées par le général von Choltitz, une foule évaluée à plus de sept mille personnes a assisté, sur la place de Rennes, à la célébration de cet événement historique, tandis que d'autres manifestations avaient lieu, notamment à l'Arc de Triomphe et au fort de Romainville.

BRUXELLES, 22 août. La conférence sur la C. E. D. se solde par un échec inquiétant après quatre jours de discussions. En dépit des efforts tentés par les divers partenaires, aucun accord n'a pu être réalisé sur les modifications proposées par M. Mendès-France ni sur le compromis suggéré par M. Spaak au nom des cinq autres signataires du Traité de Paris. Le lendemain de la conférence le président du Conseil français est allé à Londres s'entretenir avec Sir Winston Churchill et M. Anthony Eden, avant de regagner Paris.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Le début de cette saison estivale, qui avait tant d'analogies avec une fin d'automne, a été marqué, vous vous en souvenez sans doute, par la réapparition des manteaux de fourrure au niveau de la mer et des soucoupes volantes à quelques kilomètres au-dessus.

Selon le maréchal de l'air Lord Dowding, qui dirigeait la chasse britannique en 1940, l'affaire des soucoupes volantes est infiniment plus claire que celle des manteaux de fourrure.

« Les mystérieux engins qui parcourent notre atmosphère, dit-il en substance, viennent de planètes voisines. Leurs incursions sont motivées par le désir qu'ont les habitants de ces planètes de connaître les causes des récentes explosions atomiques, car les effets de celles-ci se sont fait sentir jusque dans les espaces intersidéraux. Il ne faut à aucun prix tenter d'abattre ces appareils : ils disposent de moyens de riposte terrifiants. »

Gardons-nous de prendre à la légère les avis et les avertissements de Lord Dowding. Ce militaire compte parmi les spirites expérimentés de Grande-Bretagne. Il a des entretiens privés avec les personnalités les plus distinguées de l'au-delà, notamment avec certains des pilotes qu'il commandait durant la bataille d'Angleterre, et il tire de la fréquentation de ces fantômes hors série, parfaitement initiés aux techniques de la navigation aérienne, des connaissances auxquelles ne peut accéder le commun des experts.

Le caractère éminemment scientifique des observations de Lord Dowding étant reconnu, je crois devoir signaler qu'en un temps où les explosions atomiques ne troublaient pas encore les gouvernements de Mars ou de Vénus, Pline l'Ancien consignait dans son *Histoire naturelle* — je m'en rapporte à l'autorité de Mgr Bailli, émérite latiniste du Vatican — l'existence des soucoupes volantes et qu'il les désignait sous le nom de « cipei volantes ».

Je crois devoir également vous soumettre deux dépêches en provenance d'Oslo :

« Des soucoupes volantes, annonce l'une, ont été filmées d'avion par un Norvégien, le 30 juin, jour de l'éclipse totale de soleil, à 4.500 mètres d'altitude au-dessus du plateau de Hardangervidda. Ce film, le premier probablement qui ait été pris en couleurs, a été développé à Londres et examiné par des techniciens civils et militaires. Toutefois aucun rapport n'a été publié sur la nature du phénomène enregistré. »

« Près d'Oslo, il y a quelques mois, annonce l'autre, deux automobilistes norvégiens ont dû arrêter leur voiture poursuivie par une soucoupe volante. L'un d'eux a constaté que sa montre avait cessé de fonctionner en raison d'un rayonnement magnétique intense. Quant à la voiture, sa couleur avait viré du beige au vert. »

Malgré l'imprécision de ces informations, nous approchons, me semble-t-il, de la vérité. Nous allons même la saisir à pleines mains si nous remarquons que, par une singulière coïncidence, les deux dépêches que je viens de transcrire ont la même origine, la Norvège, et si nous nous souvenons que sous ces latitudes la consommation de l'Aquavit — cette eau-de-vie à nulle autre pareille — prédispose sinon aux

hallucinations, du moins à une vision très poétique du monde extérieur. Cette voiture beige qui devient verte vous laisse bleu ? Mais, dites-moi, quand vous êtes gris, de quelle couleur voyez-vous votre propre voiture ?

Si vous passez par Pau, ne manquez pas de visiter le château d'Henri IV. Vous aurez peut-être la chance, lorsque vous traverserez la chambre de Jeanne d'Albret, d'entendre le guide vous exposer ainsi son point de vue :

« Ce meuble est un meuble hispano-mauresque en bois des îles rapporté de Jérusalem. »

Mais il faut vous hâter de profiter de l'aubaine, car, si j'en crois les gazettes, le classique cicerone des demeures illustres ne survivra pas longtemps aux progrès de l'électronique. Jugez plutôt :

« Remplaçant les guides à casquette, rapportent nos journaux, un système original de guidage automatique vient d'entrer en service au château de Langeais. Cette installation sonore et lumineuse est constituée par un véritable cerveau magique qui conduit les visiteurs à travers les pièces du bâtiment. Le mobilier est mis en valeur par des jeux de lumière savamment combinés. Les éclairages ont été synchronisés avec des commentaires enregistrés, soit en français, soit en anglais, sur des bandes magnétiques spéciales. »

M. Albert Ducrocq l'affirme et les événements le confirment : nous entrons dans l'ère des robots et les robots entrent dans notre aire. Nous les voyons aujourd'hui qui font irruption dans les palais historiques. Mais leur offensive s'étend à bien d'autres domaines. Le royaume des sciences exactes, déjà, leur appartient. De cette solide base de départ, ils lancent des patrouilles de reconnaissance vers la musique et les arts ménagers. Il en est apparu, en France, pour qui le maniement de la guitare n'a point de secrets : avant dix ans, ils auront expulsé de sa fosse l'orchestre de l'Opéra. On en signale d'autres, en Amérique, qui s'arrogent le droit de « mesurer le confort » des appartements : quand ils seront las de régler la circulation des courants d'air, parions qu'ils prétendront régler aussi l'intensité des courants affectifs à l'intérieur des familles.

Faut-il refouler l'envahisseur ou composer avec lui ?

Je crains que sa poussée ne soit irrésistible. C'est pourquoi d'excellents esprits songent à l'orienter plutôt qu'à la briser.

L'Ecole Publique raconte qu'un candidat au certificat d'études avait

à faire un devoir sur l'œuvre de la IIIe République, et particulièrement sur les travaux de Jules Ferry. Ayant confondu Jules Ferry et Jules Grévy, notre écolier brassa la loi sur les chemins de fer et la guerre du Tonkin, l'école laïque et le droit de grève, puis, épouvanté par le monstre qu'il venait d'engendrer, écrivit en grosses lettres au bas de sa composition : « Je m'a trompé de Jules. » Ce sont là des choses qui arrivent dans le meilleur monde. Arriveraient-elles si un robot analogue à celui qui fonctionne au château de Langeais guidait nos jeunes étudiants dans l'obscur dédale de l'Histoire ?

L'instruction publique est un débouché. L'administration en est un autre. Imaginez les services que rendrait une machine pensante capable d'expliquer aux fabricants de beurre pourquoi la réglementation sur l'hygiène alimentaire leur interdit d'introduire du Diacétyl dans leurs produits et aux fabricants de margarine pourquoi la même réglementation les autorise à le faire, capable de définir avec exactitude la « sélectivité des investissements », d'analyser clairement « l'article 8 du décret n° 47.2045 du 20 octobre 1947 modifié par les décrets n° 48.1210 du 19 juillet 1948, n° 49.1305 du 26 septembre 1949, n° 51.1335 du 19 novembre 1951, n° 52.31 du 5 janvier 1952, n° 52.1051 de septembre 1952, n° 53.268 du 27 mars 1953 et n° 53.863 du 14 sep-

tembre 1953 », ou de tirer d'embarras le commerçant qui, depuis 1927, s'efforce en vain de traduire cette note du percepteur : « Pour vérifier le montant des impôts, multiplier respectivement le chiffre du corps matriciel par 0,2194328 pour avoir le chiffre de la contribution personnelle mobilière ; le montant des anciens droits de patente par 7,535545, pour avoir le montant de la contribution des patentes ; le montant des anciens droits de patente par 0,02712097 pour avoir le montant de la contribution pour frais de Bourse du Commerce », etc.

Quant aux affaires politiques, si confuses d'ordinaire, de quelles lumières soudaines ne s'entoureraient-elles pas dès l'instant où une constitution judicieusement réformée en confierait la gestion à quelque impeccable mécanique !

« Le cerveau-robot, observait pertinemment un chroniqueur méridional anonyme dans la deuxième semaine du Congrès de Versailles, est plus intelligent que le mieux doué des hommes d'Etat. Il est en outre exempt des passions ou préjugés qui faussent hélas ! trop souvent leur logique. Or, qu'est-ce en France qu'un président de la République, sinon une machine à calculer, dépourvue d'initiative, faite pour répondre à une seule question : *Que veut le Parlement ?* Question visiblement insoluble par des moyens purement humains.

» On objectera aussitôt les dépenses qu'entraînerait la construction d'une telle machine. Mais les économies qu'elle permettrait de réaliser sur les crises ministérielles et les séances de nuit compenseraient largement la mise de fonds initiale. Et le coût de son entretien (une prise de courant et deux ingénieurs spécialisés) n'atteindrait certainement pas le montant de la liste civile. Rien n'empêche, par-dessus le marché, de la doter d'un pick-up et des mêmes mouvements que le renard ou la tortue électroniques, ce qui suffirait largement à la partie *représentative* de ses fonctions. »

Fantaisie ? Que non. Vous verrez qu'on y viendra.

★

Quatorze habitants d'une petite ville de Westphalie avaient décidé, il y a quelques semaines, de fonder une chorale. L'idée, fort louable en soi, dut être abandonnée au bout de trois répétitions : treize choristes chantaient faux et le quatorzième n'avait pas de voix. Désireux néanmoins de rester unis pour le meilleur et pour le pire, ces braves gens ont fondé une amicale de tir à la cible.

Après cela, on va sûrement reparler du fameux « instinct grégaire » des Allemands, ne serait-ce que pour lui opposer, en termes flatteurs de préférence, l'individualisme français. On connaît pourtant peu de pays où le besoin de se rassembler se manifeste plus impérieusement, plus fréquemment et plus diversement qu'entre Rhin et Bidassoa. Diabétiques et joueurs de boules, pêcheurs à la ligne et philatélistes, pompiers et bigophonistes, célibataires et enfants adultérins, industriels du rotin et anciens députés, zélateurs de la tauromachie et unijambistes, humoristes et buveurs de beaujolais ne se rencontrent chez nous qu'en formations serrées — clubs, associations ou académies dont les actes de naissance encombrent chaque jour les colonnes du *Journal Officiel*. « Grégaires » jusqu'au bout des ongles, il advient que nos compatriotes le soient aussi jusqu'à l'extrémité de leur système pileux. A preuve : une amicale ayant pour but le maintien et l'encouragement du port de la barbe vient de se constituer à Saint-Jean-d'Angély ; au cours d'une réunion préparatoire M. Revillaud, sénateur-maire de la ville, a été nommé président d'honneur et M. Clément Cillenau, avocat, président. L'amicale, indiquent les statuts, se propose de grouper les barbus, afin de leur permettre de se connaître, de se fréquenter, de se distraire, de se conseiller et de s'entr'aider dans les difficultés de la vie. Sont admis les postulants des deux sexes, qui doivent avoir vingt ans révolus et porter la barbe à leur goût : ronde, carrée, pointue, en éventail, à la Charlemagne, en queue d'hirondelle, en fer à cheval, en collier et en feuille d'artichaut.

Se rapproche-t-on pour mieux se repousser ensuite ? Le fait est qu'il n'y a pas plus de désunion que sous l'enseigne des Nations Unies. Et je crains que ces désaccords collectifs soient, en quelque sorte, la réplique des désaccords individuels dont ne se préserve pas la plus paisible société de sonneurs de trompe. Aussi accorderai-je la plus grande attention aux expériences des psychotechniciens de l'armée américaine lesquels se flattent de déceler les affinités spirituelles des Djiaïs (G.I.'s pour les initiés) et, par ce moyen, d'agglomérer ces derniers en indissolubles paquets de quatre. Il est certain qu'en cas de succès le procédé des investigations psychiques ne pourrait que se substituer, dans le choix de mes relations, aux méthodes empiriques et si souvent décevantes héritées de mes ancêtres.

Mais je sens bien qu'en attendant, probablement même qu'après avoir attendu, je m'en tiendrai à deux avis dont, soit dit par parenthèse, les tireurs à la cible de Westphalie et les barbus de Saint-Jean-d'Angély auraient tort de sous-estimer la valeur. Le premier nous est donné par La Fontaine :

Chacun se dit ami ; mais fou qui [s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce [nom ;
Rien n'est plus rare que la chose.

La sagesse populaire nous adresse le deuxième :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon.
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en trouver un de bon.

★

Un restaurateur de Prescott (Angleterre), croyant couper court aux sollicitations dont ses confrères sont trop souvent l'objet, avait affiché à la porte de son établissement cet avis : « La maison ne fait crédit qu'aux personnes âgées de plus de quatre-vingts ans et accompagnées de leurs parents. » Il eut aussitôt affaire à un certain H. P. Stratton, qui comptait quatre-vingt-deux printemps, et à son père, W. H. Stratton, qui en comptait cent trois.

Notre hôtelier se montra beau joueur. Il invita les deux Stratton à déjeuner et retira sa pancarte.

Que prouve cette anecdote sinon que la franchise — j'entends la franchise totale et non pas celle qui s'accommode de ruses perceptibles à l'œil nu ou d'indécelables restrictions mentales — est encore la meilleure base des relations commerciales ?

Il y a mille moyens pour un négociant scrupuleux de fixer les idées de sa clientèle.

« Belles occasions et antiquités de toutes sortes. » On lit cela dans un journal de Zurich. Seulement le chaland est prévenu. Le magasin qui lui propose ces merveilles porte la plus loyale des enseignes : Ant-Occ. Qui s'y tromperait ? Et qui ne serait sensible à la belle sincérité de placards publicitaires de ce genre :

« Ménagères ! Consommateurs ! N'attendez plus ! Profitez des derniers prix d'été. Les charbons de la Maison Veuve Médail et Fils sont ceux dont la réputation est surfaite ! »

« A profiter de suite : toile de soie, pure laine, lavable, belle qualité. jolis coloris...

» Véritable mouchoir de Sainte-Véronique en crêpe de Chine mixte, peint à la main ..... Fr. 390

» Le même, fil et coton, impression Batik, teintes mode .. Fr. 200

» A vendre : garde-robe ancienne, environ deux cent vingt ans, chêne massif ; un violon, type Stradivarius, et un accordéon chromatique. Le tout entièrement neuf. »

Au demeurant, quand on a pris la voie des aveux on ne saurait jamais aller trop loin.

C'est dans un journal hollandais qu'on a récemment découvert cette petite annonce : « Jeune homme, extrêmement paresseux, cherche travail commode et bien rémunéré. Seules seront prises en considération les offres concernant les fonctions de directeur ou de représentant et garantissant un maximum d'heures libres. Antécédents : trente-deux ans, marié, représentatif, notions de langues, expérience commerciale et autres qualités distinguées du même ordre. »

Cynisme, dira-t-on. Je préfère alors ce cynisme à la criante hypocrisie de cet entrepreneur qui imprime : « Maison exploitant vingt et une carrières de marbres et granits divers, syénites, diorites, tous granits de formation première, de résistance éternelle », et qui donne froidement pour exemple « l'obélisque de la Concorde, en granit, posé depuis plus de quatre mille ans et n'ayant pas subi la moindre avarie sans entretien. »

Je tire donc mon chapeau à nos pouvoirs publics qui osent fixer aux tarifs ci-après les « actes de courage » communément accomplis sur nos étangs et rivières par des citoyens valeureux :

« Sauvetage opéré de la berge à main tendue : 480 francs.

» Sauvetage en barque : 600 francs.

» Sauvetage à la nage : 900 à 1.200 francs.

» Repêchage d'un cadavre : 300 francs. »

Et je m'incline bien bas devant le directeur de ce grand magasin newyorkais qui ne craint pas de dissiper toute équivoque en ornant ses rayons d'avertissements aussi catégoriques que ceux-ci :

« Achetez nos vestes de sport en velours, solides comme du papier de soie. Et si votre fils casse encore un carreau, punissez-le en lui faisant porter ces chemises.

» Il vous faudra quatre jours pour sécher ces caleçons de nylon. Et vous risquez d'avoir à employer votre fer à repasser. Achetez aussi de la lessive, car ils sont sales.

» Les doigts peuvent percer ces gants en cuir véritable dans un temps record. Quelle affaire !

» La terreur des yeux délicats : nos chemises de sport Manhattan !

» Nous ne pouvons faire tourner les aiguilles de ces montres. Essayez...

» Si vous aimez l'insomnie, voici des matelas à ressorts ultra-durs.

» Seul le ciel[e] pourra aider la femme qui portera ces défroques.

» Nous avons acheté ces pantoufles pour Noël, mais nous ne dirons pas pour le Noël de quelle année.

» Entrez dans ces imperméables, mais sortez-en les jours de pluie. »

Voilà, n'est-il pas vrai, qui touche au sublime et qu'on aimerait à transposer sur le plan politique ? Car enfin quelle révolution ce serait chez nous — et ailleurs — le jour où tel homme d'Etat proclamerait : « Je suis le dernier des fumistes » et où son rival rectifierait : « Avant moi, cher monsieur ! » Mais, Dieu me pardonne, j'ai l'impression que je m'égare...

Le Sceptique.

SUR LA CROISETTE, *Juliette Greco, avant le bain de soleil, fait la pause devant le peintre Le Masson, dont la baie de Cannes inspire le pinceau.*

A CASSIS, *Marcel Pagnol, tournant une scène des* Lettres de mon moulin, *d'Alphonse Daudet, qu'il adapte à l'écran, a pour script-girl Jacqueline Pagnol, sa femme.*

A VALLAURIS, *la chanteuse Yolanda suit, au côté de Picasso, les péripéties burlesques de la corrida-parodie qu'il a organisée, à la grande stupéfaction de ses invités.*

SI les déceptions persistantes que nous a values un ciel vraiment hors de saison ont fait fuir nombre d'estivants vers les rives méditerranéennes, si de l'Esterel à Monte-Carlo notre Côte d'Azur, qu'animaient les vedettes de la scène, de l'écran et des arts, est apparue en août comme un prolongement des Champs-Elysées, le Tout-Paris n'a pas pour cela déserté le cadre, élégant entre tous, de Deauville, où la saison a battu son plein. Mais, cependant que se succèdent sur nos plages à la mode les ris et les jeux, la haute couture est restée une ruche laborieuse où l'on prépare dans la fièvre les modèles de la mode d'hiver, dont la présentation marquera l'ouverture de la saison parisienne.

DES PLAGES

A Deauville, *M. André accueille le marquis de Cuevas, qu'accompagne M^lle Génia Melsch, la nouvelle étoile de ses ballets...*

... tandis que M^me Suzy Volterra verse le champagne dans la coupe que le colonel Fresson, directeur du Polo, vient de remettre à R. E. Coaker, capitaine de la brillante équipe britannique victorieuse de l'équipe italienne.

A LA MODE A...

PENNY *portant la robe « Châtelaine » en velours « bleu France » de Carven, dont le haut est brodé de petits diamants, s'admire dans la chambre moyenâgeuse.*

... LA MODE DE PARIS

SI pour les hommes septembre est synonyme d'ouverture de la chasse, il est pour la femme synonyme d'ouverture de la mode ; de la mode, déjà ! de l'hiver prochain.

Il y en a pour tous les goûts, et si Christian Dior sonne l'heure H et construit sa nouvelle collection sur la longueur et l'amenuisement du buste, Jacques Fath, en revanche, profile sa ligne en S, corsette rigoureusement le buste en laissant au dos liberté et souplesse.

Manguin adopte la ligne gazelle — taille marquée sans étranglement, mais hanches serrées — tandis que Carven préfère la silhouette inspirée de l'époque de Louis le Bien-Aimé et des « petites cailles » en prenant le buste comme dans un corselet.

Tous semblent d'accord sur la gamme des marron et grège comme couleurs favorites, suivie de celle de tous les bleus.

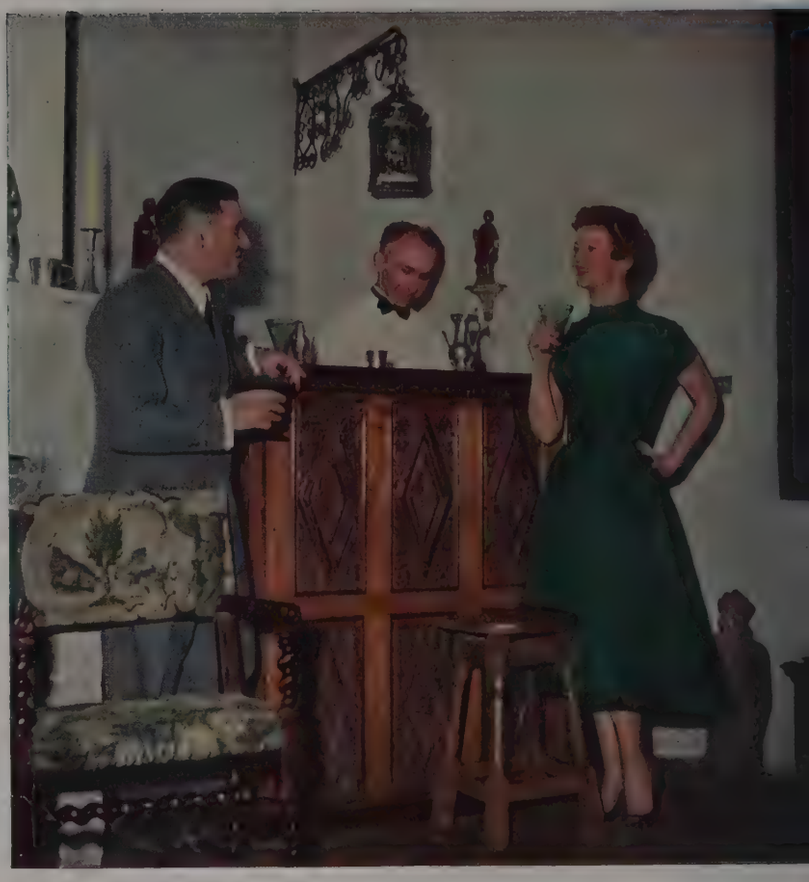
« ARDENNES », *de chez Manguin, est un ensemble dont la cape réversible en homespun vert et beige gazelle accompagne un deux-pièces en homespun vert. Chapeau de chez Paulette.*

Ce nouveau sac *à cartouches en contient jusqu'à cent quatre-vingts ; et ce petit chapeau « Gavroche » en velours beige protège même par grand vent, nous dit le sellier-harnacheur Schitz, tandis que le sac cartouchière en box gold sied mieux en ville.*

CETTE CANNE-SIÈGE-PARAPLUIE *en écossais permet non seulement de se reposer à la chasse et au golf, mais de se protéger en cas d'averses. Le sac « Canasta », en toile et box gold, est également de chez Schitz. La jupe-culotte « Marly » en flanelle grise (Lesur) est « la » dernière nouveauté.*

HENRY A LA PENSÉE *présente une parure « Antinéa » en métal doré dont le collier, le bracelet et les boucles d'oreilles avivent le chic des « Korrigans » de chez Lesur. Le sac « Beguin », en box rouge de forme cylindrique, a comme garniture des losanges piqûres. La paire de gants de Suède rouge avec des piqûres sellier a été dessinée par Henry à la Pensée ; les gants de chez Schitz, pour permettre au chasseur d'appuyer plus commodément sur la gâchette, donnent à l'index toute la liberté souhaitable.*

CES TAILLEURS *de Carven — velours feuille morte et lainage gris bleu — permettent à la femme sportive de chasser pendant le week-end ; alors que la robe de lainage grège (Carven) s'adapte mieux au cadre de la chambre rose et bleue.*



TANDIS QUE *le barman offre un whisky à Penny, vêtue de taffetas vert émeraude par Carven, la porte ancienne s'ouvre pour laisser passer fleurs et robes de lainage rouge et noir et velours côtelé mauve (Carven).*

CET ENSEMBLE DE CHASSE « *Sologne* », *de Manguin, est en drap blond gazelle. La jupe est entr'ouverte sur un pantalon en tweed plus foncé, serré en dessous du genou, qui permet aux chasseurs de franchir tous les obstacles, ronces, barbelés... Blouse en jersey bleu ciel, le chapeau, en jersey beige, est de chez Paulette.*

LIQUEURS *Douceur* DE FRANCE

Grande enquête de ROGER DARDENNE et ROGER BOULET

Il y a bien des façons de voyager en France. La variété y est telle qu'on peut combiner cent itinéraires séduisants. Si l'on vous proposait un « circuit des liqueurs », sans doute répondriez-vous à votre interlocuteur :

« C'est original, mais que comptez-vous me montrer ?

— Le circuit auquel je pense fait à peu près le tour de la France. Car l'industrie des liqueurs est disséminée à travers tout le territoire, avec cependant des points de concentration. Elle est une des activités importantes de notre pays. Et, bien que vous soyez gourmet, la connaissez-vous bien ?

— Ma foi, si j'apprécie les liqueurs, j'avoue que d'elles je ne sais pas grand chose. Mais je ne demande qu'à m'instruire. »

L'ami avec lequel nous nous entretenions est un homme disert et d'une vaste érudition. Il y a toujours plaisir et profit à l'écouter. Ses explications seraient sûrement la meilleure préparation au voyage dont il parlait.

« Eh bien, reprit-il, faisons d'abord, si vous voulez, un peu d'histoire. Nous ne remonterons pas aux Grecs et aux Arabes. Retenons que c'est un Français, un Provençal né en 1240, Arnault de Villeneuve, qui, le premier, mentionna la distillation de produits fermentés pour en extraire l'alcool utilisé comme médicament. Le bon Arnault s'émerveillait qu'on pût tirer du vin une liqueur qui n'a ni sa couleur ni ses effets ordinaires. Et il entonnait le los de cette « liqueur » à laquelle il attribuait toutes vertus et singulièrement « d'entretenir la jeunesse ».

» Passons sur diverses trouvailles ultérieures et constatons que ces préparations sortirent assez vite de la boutique des apothicaires pour passer sur la table. Il fallait seulement les rendre agréables. Les recettes anciennes ne laissent pas que de nous étonner parfois. Elles sentent l'officine. Savez-vous que dans l'alkermès florentin se rencontraient la vanille, les clous de girofle, la cochenille, l'eau de rose et l'eau de fleur d'oranger mariés à de l'eau-de-vie à 90° ? Pour Louis XIV on préparait le rossolis : lis, jasmin, rose, cannelle, fleur d'oranger. Et le ratafia de Vespetro, que croyez-vous qu'il contînt ? Citron, coriandre, feuille d'or, graines de carotte ! Des particuliers se mêlent de recherches. Près de Port-Royal, dans son laboratoire de la Bourse, la marquise de Sablé faisait des essais. Les religieuses de maintes communautés se mirent à employer les fruits de leurs vergers. Vert-Vert, le perroquet dont Gresset a conté l'épopée badine,

SYMPHONIE de clochetons, d'ogives, d'arcades et de balcons, la Bénédictine illuminée a l'air d'une pièce d'orfèvrerie.

prêté par les Visitandines de Nevers à celles de Nantes, meurt

Bourré de sucre et brûlé de liqueurs.

— Brûlé de liqueurs ?

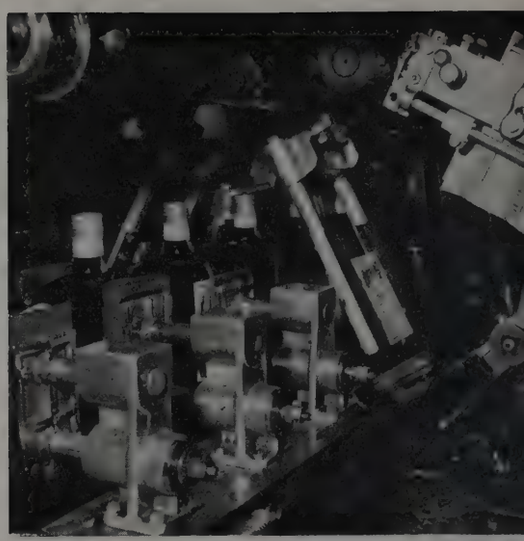
— C'était un perroquet. La Restauration imagina de nombreuses liqueurs aux noms souvent cocasses : huile de Cythère, opaline, rosée d'amour, nectar de Madagran, liqueur de la polka, lait des grâces et même « gaudriole » ! D'ailleurs, c'est dans la première moitié du XIXe siècle que furent fondées la plupart des maisons aujourd'hui réputées.

— Tout cela est très intéressant. Mais comment fabrique-t-on ces liqueurs ?

— Il faut distinguer s'il s'agit de liqueurs de plantes ou de liqueurs de fruits. Celles-ci sont généralement obtenues par macération à froid. Les fruits qui ont le plus de saveur et de couleur devront être préférés. On évitera avec soin d'employer ceux qui auraient une fraîcheur insuffisante ou qui auraient été échauffés par le transport ou par une cueillette faite dans de mauvaises conditions, par un temps de pluie par exemple. Il faut éviter les fruits trop mûrs, et choisir de préférence ceux dont l'enveloppe est belle, saine et bien tendre. Un tel signe extérieur garantit la qualité. Les fruits sont triés, examinés un par un, broyés, mis dans des foudres en bois avec de l'eau-de-vie au degré convenable pour chaque fruit. La macération se prolonge pendant plusieurs mois et doit être surveillée soigneusement pour que le jus obtenu ait toute la saveur du fruit frais. Ces infusions n'ont pas toujours le même goût une année ou l'autre, il faut donc savoir mélanger pour obtenir un produit constant.

» Certaines pulpes de fruits sont mises en alambic et distillées pour obtenir un alcoolat d'un goût très différent. La liqueur sera terminée en mélangeant les infusions, l'alcoolat, de l'eau-de-vie et du sirop de sucre.

» Quant aux liqueurs de plantes,



LA MACHINE et l'automatisme assurent dans toutes les grandes distilleries tirage, mise en bouteilles, etc. Ci-contre, chez Cointreau.

LA VISITE d'une distillerie est agréable. Il flotte, à travers les salles où s'élabore le produit, d'aromatiques odeurs (Combier, Saumur).

LE CHATEAU D'ANGERS, puissante forteresse médiévale à dix-sept tours, est un des plus imposants vestiges du temps de la féodalité.

LE PERSONNEL, très attaché à son travail, compte souvent de nombreuses années de présence à l'usine.

LA SALLE DES ALAMBICS où s'élabore « l'âme » même des liqueurs.

on les obtient par distillation. Les plantes doivent être cueillies fraîches, par un temps sec et clair, après le lever du soleil, quand la rosée et l'humidité sont dissipées. On choisit celles qui sont saines et particulièrement vigoureuses. Les plantes aromatiques de nos climats, bien cultivées et bien exposées, sont plus odorantes et rendent plus d'huile volatile que celles qui croissent sans culture.

» Pour faire sécher ces plantes, on les étend en couches minces sur des claies en bois ou en osier, où on les retourne de temps à autre.

— Les liquoristes emploient-ils beaucoup de sortes de plantes ?

— Oh ! pas moins de deux cents. L'art du distillateur consiste à séparer les bons et les mauvais goûts des plantes. Et, voyez-vous, il n'y a pas d'appareil qui puisse remplacer le discernement d'un homme de métier. Sans cesse il doit surveiller le degré de l'alcoolat recueilli, humer le produit de la distillation, le goûter du bout de la langue, afin de s'assurer de la marche de l'opération.

» Quand on a obtenu les « esprits », on procède au mélange de ceux-ci avec le sirop de sucre et l'eau-de-vie sélectionnée. Le mélange se fait à froid. Ensuite, il faut mettre en foudres, laisser reposer et attendre. Le temps, ici aussi, doit faire son œuvre. Cela ne s'applique d'ailleurs qu'aux liqueurs de plantes, qui se bonifient en vieillissant ; les liqueurs de fruits tirent au contraire leur attrait de leur fraîcheur et doivent en général être consommées assez près de leur fabrication.

— Nantis de ces notions indispensables, où portons-nous nos pas ?

— Commençons par l'Ouest.

LE TOUR DE FRANCE DES LIQUEURS

Il y a souvent à l'origine des marques fameuses une aventure quelque peu romanesque. Ainsi, quand, vers 1660, deux gaillards bourguignons, Jacques et Jules Combier, vinrent à Versailles, ils n'avaient d'autre ambition que de devenir fournisseurs de vin de Sa Majesté. Ni introduits ni recom-

mandés, ils y réussirent pourtant, ce qui n'est pas mal. Et voici qu'à quelque temps de là les deux garçons rencontrèrent dans une taverne du Pont-Neuf un de leurs cousins, François Corte, un risque-tout qui, depuis son jeune âge, courait les mers à bord de vaisseaux corsaires. Il leur montra des plantes ramenées de ses expéditions. Jacques Combier mâchonna la tige de l'une d'elles, lui trouva une saveur étrange. Il eut l'idée de la faire infuser dans son vin : une liqueur était née.

» Voilà les deux vignerons distillateurs. Leurs descendants firent de même, et, en 1832, Jean-Baptiste Combier s'installa rue Beaurepaire, à Saumur, à l'époque où Balzac y écrivait *Eugénie Grandet*.

» Voulez-vous une autre histoire romanesque ? En 1607, les Chartreux installés à Paris sur l'emplacement du fameux château de Vauvert, au sud du jardin actuel du Luxembourg, reçurent du maréchal d'Estrées, frère de la célèbre Gabrielle, la recette d'un élixir dans la confection duquel

ATTENTIVES, LES OUVRIERES voient défiler devant elles les bouteilles qui, recouvertes des étiquettes qui certifient l'authenticité du produit, seront bientôt prêtes à être expédiées (Bordeaux, Marie-Brizard).

UNE TIREUSE PERFECTIONNEE. Rapidité et simplicité des manipulations, qui permettent un débit régulier et important (Izarra, Bayonne).

AU PAYS BASQUE. Le curé du pittoresque bourg d'Arcangues est un érudit qui connaît admirablement le folklore de cette région.

n'entraient pas moins de cent plantes. Il la tenait, dit-on, d'un alchimiste auquel il avait rendu service pendant les guerres de religion. Pour des religieux parisiens, il n'était guère possible d'exploiter la recette dont le maréchal leur avait fait don. Les plantes nécessaires étaient trop difficiles à se procurer. Aussi, beaucoup plus tard, en 1735, les Chartreux de Paris communiquèrent-ils la formule au monastère de la Grande-Chartreuse, en Dauphiné, où le Frère Jérôme Maubec la mit définitivement au point.

— Les ordres monastiques se sont fort intéressés à la fabrication des liqueurs ?

— Oui, certes. Les Augustins de Montmajour, non loin de Tarascon, inventèrent un élixir à base de thym qui pourrait bien être le fameux élixir qui valut au Père Gaucher les déboires contés par Alphonse Daudet. Près de Montélimar, les Bernardins composent la liqueur d'Aiguebelle. Plus au nord, au pied du mont Pilat, les Maristes distillent l'eau d'arquebuse, et, en 1831, mourait à Paris le Frère Paradis, dernier survivant des Carmes qui préparaient l'eau de mélisse.

LES HOMMES PASSENT, LA MARQUE DEMEURE

— Mais vous parliez d'une industrie familiale ?

— Sans doute. Les Combier, à Saumur, vous en ont fourni un premier exemple. Si Balzac, leur voisin de 1831, avait songé à donner un pendant à César Birotteau, il aurait pu montrer la patience, la continuité dans l'effort de ceux qui furent les fondateurs de maisons devenues célèbres et que dirigent aujourd'hui leurs fils ou leurs neveux.

» Ainsi Cointreau, à Angers.

» La maison remonte à 1849. Ses fondateurs, Edouard et Adolphe Cointreau, la créèrent là où elle est encore aujourd'hui, sur le quai en bordure de la Maine, quai Gambetta, qui portait alors le nom charmant de quai des Luisettes.

— Mais quelle est la raison qui a fait de l'Anjou un centre de la fabrication des liqueurs ?

— Certainement la qualité et l'abondance de ses fruits. Les cerises angevines sont réputées et très utilisées par les distillateurs.

» En 1875 la direction de la maison revint à Edouard Cointreau. Il avait vingt-sept ans et l'idée très arrêtée de créer une liqueur qui serait en quelque sorte l'enseigne de sa firme. Après maintes recherches il mit au point le Triple Sec, que la fameuse affiche du Pierrot lapant le goulot a rendu populaire. Les deux fils d'Edouard Cointreau : Louis et André, continuèrent l'œuvre paternelle. M. André Cointreau, seul chef depuis la mort de son frère, a entrepris la transformation de l'usine qui, sans interrompre son activité, fut démolie par tranches, reconstruite, agrandie, et qui offre maintenant un ensemble de fabrication moderne parfaitement mis au point.

» Encore un peu de ce romanesque qui vous plaît ! La femme énergique et avisée qui est à l'origine de Marie-Brizard tenait, paraît-il, la recette qui devait faire fortune d'un pauvre diable qu'elle

LE PONT DE BIDARRAY semble avoir été jeté sur une rivière argentée pour tenter le pinceau du peintre ou l'objectif du photographe.

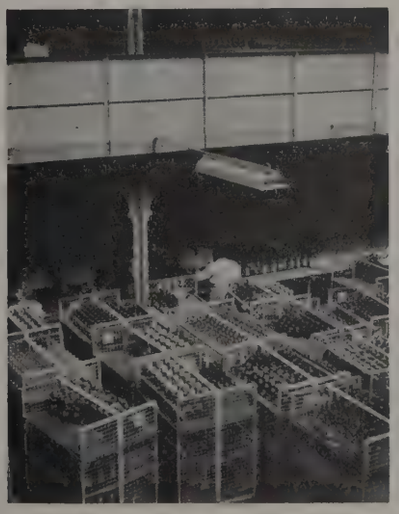
avait soigné et guéri. Fondée en 1755, la maison fêtera l'an prochain son deuxième centenaire. La vanille, le cacao, la cannelle, la noix muscade entrent dans la composition de beaucoup de liqueurs. Bordeaux, où dès le XVII[e] siècle les navires déchargeaient ces produits en abondance, devait naturellement prendre une grande place dans l'industrie de la distillerie.

» Et peut-être faut-il attribuer au fait que Marie-Brizard est installée dans un port son orientation précoce vers l'exportation.

» Poussons maintenant plus au sud. La charmante ville de Bayonne possède l'Izarra, au nom spécifiquement basque puisque *izarra* veut dire étoile. Cette étoile rayonne d'ailleurs bien au delà du pays basque, et vous la retrouverez dans des pays étrangers fort éloignés où elle est allée porter l'arôme si particulier qu'elle doit aux plantes et aux fleurs du terroir, de ces Pyrénées basques où elles sont récoltées. La création de l'Izarra remonte à 1835. La recette en fut mise définitivement au point par le fondateur de la maison — entreprise familiale elle aussi — M. Joseph Gratteau. L'esprit de ces fleurs et de ces plantes subtilement communiqué à de vieilles eaux-de-vie, un savant mélange où interviennent l'alcool, le miel blanc, le sirop de sucre raffiné, un long repos dans des foudres de chêne où elle acquiert le velouté et le fondu, voilà l'essentiel de cette recette. Avec bien entendu le tour de main, le petit côté mystère sur lequel on glisse avec un clin d'œil un peu malicieux que vous retrouverez partout.

» Dans tout ce pays basque si attachant par la beauté de ses paysages, par sa fidélité aux traditions, et qui, hospitalier et accueillant, sait pourtant se défendre contre les intrusions et protéger son originalité, son âme, la liqueur verte ou jaune, née au bord de l'Adour, est populaire. »

QUEL PLAISIR, aux heures torrides de la journée, de faire halte un moment au bord de la route pour se désaltérer !



RANGEES SOIGNEUSEMENT, les bouteilles attendent de prendre des routes souvent lointaines, car la qualité des liqueurs françaises est reconnue dans l'univers entier.

DU MONASTERE DE SAINT-BRUNO AU PAYS DE BERLIOZ

VOULEZ-VOUS que nous gagnions l'autre côté de la France ? Notre première visite pourrait être pour Voiron, où la Grande-Chartreuse a installé son usine. Si les opérations commerciales sont confiées à une compagnie fermière, la fabrication proprement dite reste toujours l'apanage des Pères Chartreux. Détachés de leur couvent, où ils retournent séjourner

IL FAUDRA DES ANNEES pour que les cerises baignant dans de vieilles eaux-de-vie soigneusement choisies forment avec elles ce jus qu'il faut se hâter de décanter et de sucrer quand il est à point (Rocher).

LA CUEILLETTE des cerises en Dauphiné. Les vergers sont nombreux dans cette province, où le soleil du midi aide à leur maturité.

de temps à autre, quelques moines composent, selon la formule qu'ils détiennent depuis le XVII[e] siècle. On prétend même que chacun d'eux ne connaîtrait qu'une partie de la recette, que le Supérieur serait seul à la connaître en entier. Sans doute est-ce une légende. Ce qui est certain, c'est qu'à travers les vicissitudes nombreuses de leur Ordre les religieux ont toujours gardé soigneusement ce secret. On les a beaucoup imités, on a même pratiqué contre eux ce qu'on pourrait appeler la « contrefaçon légale », puisque, après leur expulsion en 1903 et leur départ de France, le liquidateur de leurs biens fut autorisé à fabriquer une liqueur similaire. Mais ce fut en vain ! Et c'est un curieux spectacle de voir aujourd'hui, autour des alambics et dans les caves de Voiron, circuler dans leur robe de bure et fréquemment le capuchon sur la tête les Chartreux appliqués à leur tâche, patiemment et silencieusement.

» Restons en Dauphiné. Non loin de Grenoble se trouve la Côte-Saint-André, la patrie de Berlioz. Cela suffirait à sa gloire. Pour une autre raison, l'active petite cité constitue une halte nécessaire dans notre tour de France.

» Depuis 1705 on y fabrique cette liqueur de cerises à laquelle est accolé le nom de Rocher. Le cherry, puisqu'on la désigne ainsi, est le type même de la liqueur de fruits. Les vergers de la région en produisent de succulents. Dès la cueillette les cerises fraîches sont amenées à l'usine et déversées dans de profondes cuves à demi remplies de vieilles eaux-de-vie. Elles vont passer là plusieurs années, amoureusement surveillées, brassées fréquemment. Et lentement, très lentement, elles imprégneront l'eau-de-vie de leur saveur, elles la teindront à leur couleur. Un moment viendra où le jus sera à point. Alors l'opérateur devra intervenir

LE TOUR DE FRANCE DES LIQUEURS

N
O
E
S
Fécamp
BENEDICTINE
RASPAIL
PRUNELLIA
ABRICOTINE
PARIS
Versailles
GRAND MARNIER
COINTREAU
Angers
Saumur
ELIXIR
COMBIER
CASSIS DE DIJON
Dijon
LIQUEURS
DE FRUITS
D'ALSACE
MARIE
BRIZARD
Bordeaux
Le Puy
VERVEINE DU VELAY
Grenoble
CHARTREUSE
CHERRY
ROCHER
Bayonne
IZARRA

avec décision, décanter, sucrer, mettre en bouteilles. L'instant propice ne doit pas lui échapper.

» Le Dauphiné, où les paysages se développent en vastes plans d'un équilibre classique, est une terre calme, les Alpes proches y envoient un air pur. Pourquoi ces conditions géographiques ne contribueraient-elles pas à parfaire la liqueur où se sont exprimés les fruits de ses arbres ? Dans les caves séculaires de la Côte-Saint-André elle vieillit sans que rien la vienne troubler.

» Les dirigeants actuels de la maison Rocher représentent la huitième génération depuis Barthélemy, le fondateur, homme savant qui sut vite contenter une clientèle aristocratique. La Côte-Saint-André est dominée par un château qui servait de résidence au dauphin de France lorsque celui-ci venait visiter son apanage. Fournisseur du château, Barthélemy le devient de Versailles quand les hôtes princiers de son bourg ont regagné la cour.

» Son fils et successeur, François, trouva un agent de publicité, si l'on peut dire, exceptionnel. Mandrin, le fameux bandit qui ne fut peut-être pas un si grand criminel, mais fut roué comme faux-saunier et contrebandier, réclama, avant son supplice, un verre de la liqueur Rocher pour l'aider à passer ce très mauvais moment. »

AU PIED DE LA « VILLE SAINTE »

POURSUIVONS notre route.

« Aimez-vous la verveine ?

» Vous avez tort, reprit notre interlocuteur à qui nous n'avions répondu que d'une moue. Vous avez tort. Son odeur est agréable et les apothicaires de jadis la tenaient pour fébrifuge, vulnéraire et antispasmodique, qualités qu'elle n'a point perdues et qu'on apprécie fort encore aujourd'hui. Aussi bien n'est-ce point de l'infusion, qui vous paraît sans doute fade, que je voulais vous parler, mais de cette verveine qui se fabrique au Puy-en-Velay...

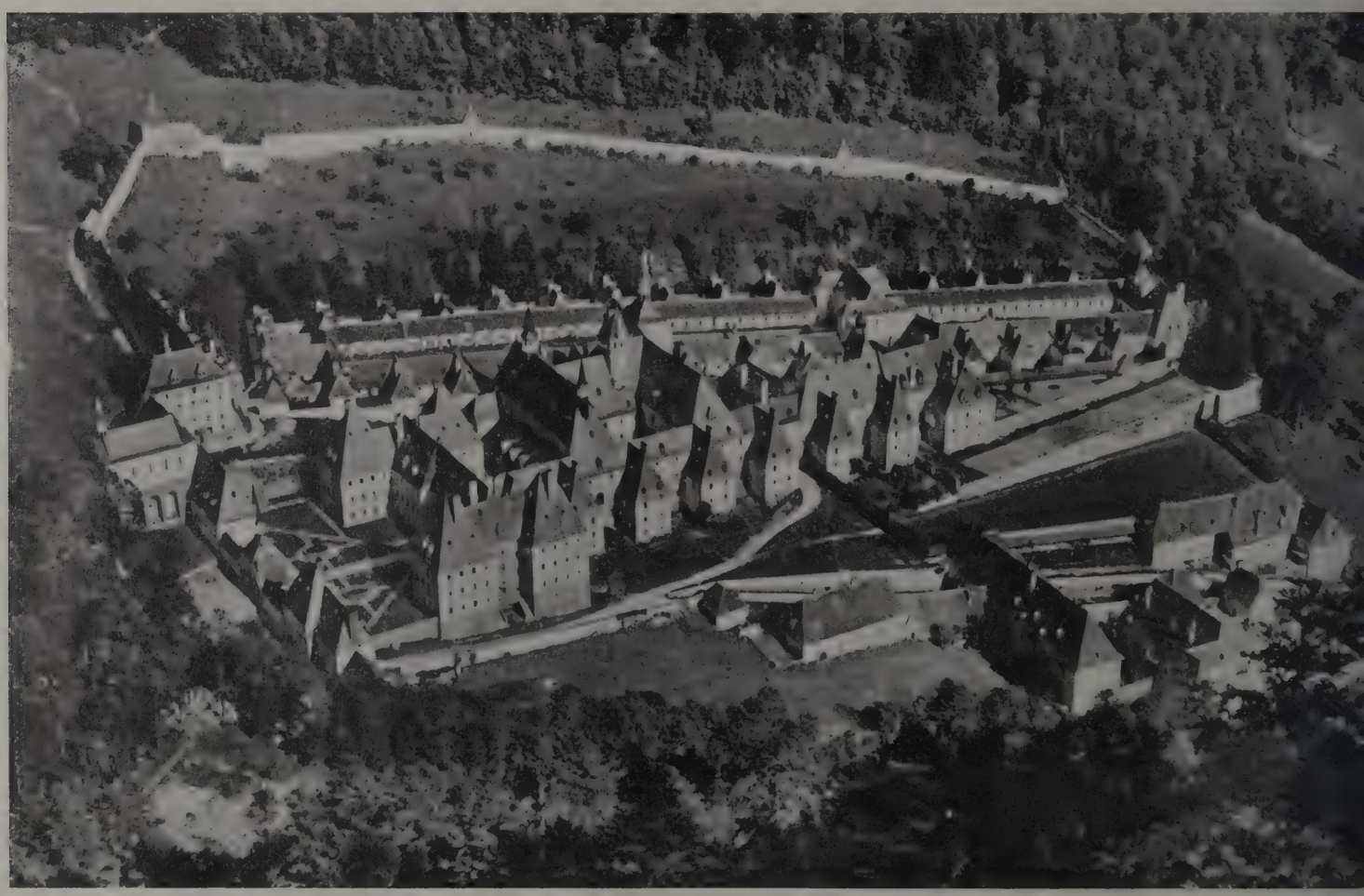
— Qui est bien une des plus pittoresques villes du monde...

— Assurément. Ville d'art pleine de curiosités et dont le lacis de vieilles rues autour de la magnifique cathédrale romane constitue un ensemble unique bien propre à attirer le touriste. On la nomme la « ville sainte » et les pèlerins y affluent.

» Toute cette région du Velay mérite d'être connue. C'est un pays plein de caractère, au climat tonique, parsemé de vieilles abbayes et de vieux châteaux qui rappellent quantité de souvenirs. De grands bois, des lacs, une région calme accrochée à l'Auvergne.

— Mais la liqueur ?

— Eh bien, elle remonte à 1859. De père en fils, depuis lors, la recette s'est transmise dans la famille de M. Raymond Pagès, l'actuel propriétaire. Le mélange ne compte pas moins d'une trentaine de plantes et c'est seulement dans leur dosage subtil que réside le secret. Comme ces maîtres luthiers qui ne laissent à personne le soin de vernir les violons, M. Pagès, dans son laboratoire, opère seul, de manière à obtenir les proportions exactes. Ensuite, le processus est connu : coupage qui allie les eaux-de-vie du Midi aux cognacs des Charentes, macération des plantes, etc. Mais jamais un litre de liqueur ne sera livré avant d'avoir reposé pendant dix mois dans les chais. »



LE MONASTERE de la Grande-Chartreuse. Ci-contre, un des religieux qui, à la fabrique de Voiron, préparent la célèbre liqueur.

CASSIS DE BOURGOGNE, FRUITS D'ALSACE

DIJON, capitale de la Bourgogne et capitale gastronomique, ne s'enorgueillit pas seulement des pains d'épice, mais aussi du cassis. Le cassis semble en effet avoir trouvé en Côte-d'Or sa patrie d'élection, et sa culture, tantôt

REGION qui réserve au touriste nombre de surprises heureuses, la Haute-Loire ajoute à ses beautés naturelles celle de ses châteaux illuminés, comme celui de la Voûte-Polignac, près du Puy.

LE RESPECT MINUTIEUX des proportions dans le dosage des plantes qui entrent dans la composition d'une liqueur est un des secrets du succès. Il en est un autre : c'est la présentation. Au Puy, les établissements Pagès ont installé dans leur immeuble cet élégant magasin (ci-dessous).

complémentaire, tantôt principale, profite aux exploitants et aussi aux ouvriers et employés d'une trentaine d'usines.

« Dès le moyen âge le cassis a été apprécié, et en 1712 un certain abbé Bailly de Montauran, qui n'était rien moins que docteur en Sorbonne, lui consacra un opuscule pour vanter ses « propriétés admirables ». Admirables est bien le mot car de quoi le cassis n'était-il pas capable ? Infaillible contre la fièvre, « il purge le cerveau, guérit » les coupures tout comme la gra» velle, tempère les fougues de » bile et abat les vapeurs fâcheuses » de la mélancolie ». Et l'abbé de Montauran de conclure par cette formule vraiment admirable, elle aussi : « L'expérience apprend » qu'il n'est pas moins utile aux » bêtes qu'aux hommes, mais il » faut augmenter la dose à pro» portion de leur grandeur » !

— Le chanoine Kir doit être de l'avis de son docte confrère ?

— Je ne pense pas que le député-maire de Dijon recommande le cassis pour les animaux. Mais il le prône fort, il est vrai, à ses électeurs, associé au vin blanc.

— Et depuis quand le cassis a-t-il pris la forme que nous lui voyons ?

— Depuis 1841, où Lagoute mit au point à Dijon la formule. Il fut prophète en son pays, et ses concitoyens, reconnaissants qu'il eût contribué à la prospérité de la ville, lui offrirent une médaille d'or quelque vingt ans plus tard. Son

nom se maintient dans la raison sociale Lejay-Lagoute, toujours fabricant de cassis.

» Liqueurs de fruits en Dauphiné, liqueurs de fruits en Bourgogne, liqueurs de fruits encore en Alsace. C'est que cette province — comme aussi la Lorraine, sa voisine, où le sol convient si bien à la mirabelle — est grande productrice : des cerises, des framboises, des mûres, des myrtilles et quantité de baies qui viennent en abondance dans les clairières et les sous-bois, sureaux, sorbiers, alisiers. Aussi Strasbourg et l'Alsace comptent-ils d'importantes distilleries. Et si les fruits sont largement utilisés pour produire des eaux-de-vie, on en tire aussi des liqueurs dont la réputation, par exemple quand elles sont signées Dolfi, a dépassé le cadre régional.

— Notre tour de France passe-t-il par Paris ?

— Sans doute. La distillerie avait naturellement sa place dans une région où sont représentées à peu près toutes les variétés d'industries. Certaines d'entre elles sont fort importantes et leurs produits ont acquis une grande renommée.

» Faut-il citer les noms de Cusenier, de Raspail, de Garnier et de Marnier, qui s'établit en 1827 à Neauphle-le-Château, où en 1880 M. Marnier-Lapostolle inventa la liqueur qui porte son nom ? Elle est à base exclusive de cognac, fine champagne des Charentes qui « se fait » dans les chais du joli château de Bourg-Charente, en plein cœur de la grande Champagne, la plus réputée des zones de cognac.

LE ROMAN D'UN SECRET PERDU ET RETROUVE

Et cette promenade s'achèvera au bord de la mer, à Fécamp, où Richard Ier, duc de Normandie, fonda en 988 une abbaye bénédictine. Vers l'an 1510, un moine de cette abbaye, le Frère Bernardo Vincelli, composa un élixir qui devint vite populaire. A la Révolution les moines furent dispersés et le secret s'était perdu. Or il advint que, vers 1863, un érudit fécampois, M. Le Grand, hérita un certain nombre de livres. En les compulsant, il y trouva des indications qui lui permirent, après de longs travaux, de reconstituer la formule de Bernardo Vincelli. C'est encore une de ces aventures romanesques comme nous en avons rencontré plusieurs dans l'histoire des liqueurs.

» Là aussi nous nous trouvons devant une entreprise où les générations se succèdent, car la Bénédictine est toujours dans la famille Le Grand. Bien entendu la fabrication s'est adaptée aux nécessités modernes, et aujourd'hui toutes les opérations qui peuvent être réalisées mécaniquement le sont avec les appareils les plus perfectionnés.

SI LES FOUDRES GEANTS dans lesquels mûrissent les liqueurs n'ont que rarement besoin de réparations, le tonnelier n'en a pas moins toujours de nombreux travaux pour s'employer.

GROUPES DANS UNE VASTE SALLE où la lumière fait miroiter leurs flancs de cuivre rouge, les alambics où se distille la Bénédictine font songer à la retraite de quelque alchimiste. Mais il faut convenir que l'alchimiste, quand il a les traits de ce solide Normand, est fort sympathique. On montre encore à la Bénédictine le modeste cellier où travaillait M. Le Grand, qui reconstitua, après la Révolution, la formule de la célèbre liqueur créée par les moines trois siècles plus tôt.

AVEC SA CHARPENTE aux poutres puissantes, la salle d'embouteillage semble un grand vaisseau. Ici on capsule, on colle des étiquettes.

UNE PARTIE DU PERSONNEL de ce service provient d'un orphelinat. C'est pourquoi une religieuse contrôle le travail des ouvrières.

PARMI LES COLLECTIONS précieuses dont est riche le musée de la Bénédictine, cette réunion de pots de pharmacie est fort admirée.

Le remplissage, le bouchage se font à une cadence accélérée, les bouteilles défilent en ligne serrée devant les ouvrières, reçoivent les étiquettes qui attestent leur authenticité et sont séchées dans un tunnel à rayons infra-rouges. Elles sont ensuite roulées dans du papier de soie par des spécialistes, et le visiteur est toujours émerveillé de voir avec quelle dextérité s'exécute cette opération.

» De Fécamp partent ainsi pour toutes les directions des milliers de ces bouteilles trapues d'un vert sombre contenant la célèbre liqueur dont Huysmans a dit dans *A rebours :* « Elle distillait un » arome quintessencié d'angélique » et d'hysope mêlées à des herbes » marines, aux iodes et aux bromes » alanguis par des sucres. »

» Les bâtiments de la Bénédictine renferment en outre un musée qui contient de riches collections de meubles anciens, de tableaux, d'objets religieux et de ferronneries; il reçoit chaque jour de très nombreux visiteurs. Mais là où le touriste s'arrête ébahi, c'est dans la salle où sont rassemblés les exemplaires des innombrables contrefaçons et imitations dont fut l'objet la bouteille de bénédictine. Là se résume une lutte obstinément poursuivie pour maintenir une marque, lutte qui n'a pas été, on le pense bien, sans de nombreux procès !

» Et ceci nous invite à insister sur l'importance qui s'attache à la présentation des liqueurs. Les fabricants le savent bien. Les uns cherchent à demeurer fidèles à des formes qui rappellent le passé ; d'autres, au contraire, font appel aux créations hardies d'artistes contemporains pour piquer l'attention et la retenir. Il y a des affiches qui sont restées fameuses et qui parfois, avec quelques transformations appropriées, servent encore aujourd'hui. Nous reproduisons ci-dessous quelques exemplaires d'étiquettes anciennes toutes empreintes de savoureuse bonhomie.

— Maintenant que nous avons rapidement dressé la carte de France des liqueurs, sommes-nous autorisés à affirmer la supériorité de notre pays dans ce domaine ?

— Assurément. Nous n'y mettons aucun chauvinisme et personne ne peut s'en offenser : c'est un fait.

— A quoi attribuer cette supériorité ?

— Il n'est pas étonnant que, dans un pays où la cuisine est réputée, la « cuisine » des liqueurs y ait été portée à un haut degré de perfection. Mais il faut avouer que nous sommes favorisés.

QUAND LA TERRE ET LE CIEL UNISSENT LEURS BIENFAITS

La plupart de nos vignes produisent des vins dont les aromes sont fins, légers, prenants. Ils donnent par la distillation des eaux-de-vie incomparables.

» Nos fruits ont aussi une exceptionnelle qualité. Un abricot de France est comme une composition savante où l'on a dosé pour l'amener à maturité juste ce qu'il fallait d'eau, de vent, de soleil et d'ombre. Les fraises, les framboises, les cassis semblent avoir puisé dans le sol on ne sait quel suc précieux dont se sont nourries leurs racines, tandis que leurs fruits demandaient au ciel les justes alternances de chaleur et d'humidité. Joignez aux qualités du sol la recherche des variétés, ce lent et minutieux travail pour mettre au point telle sorte de fruit dont la saveur est particulière. Quelle diversité, par exemple, dans les cerises, depuis la cerise rose, petite, acide, jusqu'à la grosse cerise noire, sucrée, depuis la « montmorency » jusqu'à la griotte !

» Et l'on trouve, tantôt sur les Alpes et tantôt sur les Pyrénées, suspendues à leurs flancs pour solliciter l'audace de ceux qui les cueillent, des plantes et des fleurs dont le parfum, capté par la distillation, a quelque chose de vivant, de profond. Aux falaises de la Manche répondent les côtes fleuries de la Méditerranée.

— Vous voilà lyrique !

— Il y a de quoi. Car cet accord parfait qui constitue une liqueur réussie, c'est la démonstration éclatante de la qualité ! »

DEFENDONS LA QUALITE

La qualité : c'est le mot que nous allions retrouver un peu plus tard sur les lèvres de M. Raymond Pagès, président national des Fabricants de liqueurs, au cours d'une conversation où nous l'avions interrogé sur certaines questions professionnelles.

« Deux chiffres, nous dit-il, vous donneront une idée de la fiscalité qui nous atteint. Un hectolitre d'alcool pur payait en 1913 200 fr. de droits, en 1953, 71.500 fr. Bien entendu, le liquoriste n'est dispensé d'aucun autre impôt. Ce dont nous nous plaignons, c'est qu'on ait laissé se développer un véritable « marché noir » de l'alcool. De sorte que, en face de la liqueur dont la dénomination est légalement réglementée, on a vu s'implanter des compositions à base d'eaux-de-vie incontrôlées, échappant à la taxation, et de substances aromatisantes dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne répondent pas à la notion de qualité que nous défendons.

» Il y a là, à notre sens, un danger véritable. Le consommateur n'a aucune garantie.

» Car c'est la qualité, et la qualité seule, qui assure à nos produits leur succès sur le marché intérieur comme sur les marchés extérieurs et leur garantit des débouchés en dépit de mesures souvent prises pour freiner l'importation. »

LA CHASSE AU FAUCON EN ALGERIE (Musée du Louvre). Très spectaculaire, la « chasse au vol » inspira maints artistes, notamment Eugène Fromentin, le peintre orientaliste, dont le tableau ci-contre, exposé à Paris en 1863, constitue l'une des œuvres maîtresses.

A DROITE : Durant l' « affaitage » on recouvre la tête du faucon d'un chaperon qui le rend aveugle jusqu'au moment où il sera lâché.

SAISIE d'une requête émanant d'une dizaine de fauconniers, la commission de l'Agriculture a estimé qu'il était possible d'autoriser la chasse au faucon sans nuire au gibier. Faisant siennes ces conclusions, l'Assemblée nationale a, le 30 juillet, apporté quelques modifications aux dispositions sur la police de la chasse telles que les avaient arrêtées la loi de 1844. L'une d'elles précise : **Dans le temps où la chasse est ouverte, le permis donne à celui qui l'a obtenu le droit de chasser de jour, soit à tir, soit à courre, à cor et à cri, soit au vol...**

La Chasse au Vol

LA France, où la chasse au faucon fut à l'honneur durant tant de siècles, était cependant, jusqu'en juillet dernier, le seul pays d'Europe et sans doute du monde où l'emploi des « oiseaux de vol » pour la capture du gibier était considéré comme illicite.

La loi de 1844 instituant le permis de chasse restait muette sur la chasse au vol.

Pourquoi cette omission ? A l'époque où cette loi fut promulguée, la « fauconnerie » ne comptait plus que de rares adeptes. La période révolutionnaire, les guerres de l'Empire, les bouleversements politiques ne se prêtaient guère, en effet, au maintien d'un sport qui, au temps des rois, était l'apanage des grands. D'autre part, le perfectionnement continu des armes à feu, l'engouement pour les amorces à fulminate et pour le fusil à bascule étaient tels que nul alors ne songeait à réserver une place légale à la fauconnerie.

Deux arguments, également spécieux, étaient invoqués à l'encontre des partisans de la chasse au vol : la volerie, disait-on, avait été supprimée parce que trop meurtrière pour le gibier, ce qui est faux. Car un faucon ou un autour ne chasse pas pour plaire à son maître et il ne lui obéit plus dès qu'il est repu. Son emploi ne peut donc être que de courte durée.

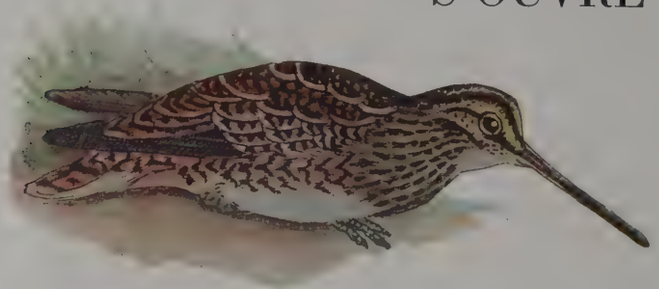
L'interdiction de la volerie, ajoutait-on, avait été voulue pour priver les aristocrates d'un plaisir qui était avant la Révolution leur privilège exclusif. Or, si l'on nourrissait pareille intention, il eût fallu, du même coup, supprimer la chasse à courre, laquelle n'a jamais, que l'on

GRIVE MUSICIENNE

CANARD COLVERT

POUR CE GIBIER

S'OUVRE LA SAISON DES PÉRILS



BÉCASSINE DES MARAIS

POULE D'EAU D'EUROPE

GELINOTTE DES BOIS

PERDRIX ROUGE

PIGEON BISET

ALOUETTE DES CHAMPS

C. Delachaux

« La race des faucons est une race d'élite, remarquable par sa bravoure, son intelligence et la puissance de son vol. » (Toussenel.)

sache, été considérée comme un sport démocratique !

Il appartenait au Parlement de redresser l'erreur par omission des législateurs de 1844 en donnant droit à une requête émanant des fauconniers français et appuyée par de nombreux députés et sénateurs.

C'est chose faite depuis le 30 juillet dernier. Parmi les modifications qu'elle a apportées ce jour-là aux dispositions de la loi sur la police de la chasse, l'Assemblée a ajouté au droit de chasser à tir, à courre, à cor et à cri le droit de chasser au vol.

La commission de l'Agriculture, dans son rapport, arguait qu'en raison du petit nombre de personnes s'intéressant en France au dressage des oiseaux de proie cette chasse ne pouvait constituer un danger sérieux pour le gibier. La volerie est, en effet, un sport spectaculaire mais peu « rentable ». Les oiseaux que l'on utilise sont rares, coûtent fort cher, demandent des soins attentifs et leur dressage est chose délicate et parfois dangereuse. Autant de raisons qui font que le nombre des fauconniers sera toujours très réduit, tout au moins chez nous.

La pratique de la volerie connaît pourtant un réveil général qui s'étend à toute l'Europe et gagne jusqu'au Nouveau Monde. Un contact permanent s'est établi entre fauconniers et les compétitions nationales évoluent doucement vers des réunions internationales où la France ne tient certes pas le premier rang. De tous les pays occidentaux l'Allemagne se place en tête par le nombre des pratiquants de la chasse au vol et l'Angleterre, par la valeur des siens. La France vient en troisième lieu. Mais des pays comme la Hongrie, l'Autriche, la Hollande et bientôt la Belgique nous eussent bientôt distancés si la loi de 1844 n'avait pas reçu la retouche indispensable.

PASSE-TEMPS ET PLAISIR SI GRAND...

LES origines de la fauconnerie se perdent dans la nuit des temps. Cette science se pratiquait dans l'antiquité puisque Aristote et Pline y font allusion. Les Orientaux, les Mongols, les Hindous, les Arabes s'y sont, depuis des millénaires, adonnés avec passion. Tamerlan n'avait-il pas à son service vingt mille fauconniers?

Que l'utilisation du faucon en Occident remonte aux invasions germaniques semble chose vraisemblable. Mais cette chasse, déjà connue des Gaulois et des Francs, atteignit sa plus grande vogue au moyen âge, où elle était l'apanage des rois et des puissants seigneurs, qui avaient droit d'entrer dans les églises faucon au poing.

Elle se faisait à cheval et les dames y avaient place. On portait, sur le poing revêtu d'un gant très épais, l'oiseau de proie chaperonné, la tête enveloppée d'une coiffe qui le rendait aveugle jusqu'au lancer.

« C'est un passe-temps et plaisir si grand, dit l'historien Jean de Franchières dans son « Traité de la fauconnerie », qu'il ne le cède en rien à celui de la vénerie et l'ancienne contention, tant débattue entre les veneurs et les fauconniers, a été jusqu'ici indécise. »

L'art de dresser les oiseaux de vol n'a d'ailleurs guère évolué au long des siècles, car le caractère, la nature et les mœurs de ces êtres vivants restent invariables comme les méthodes mêmes de l'affaitage, mais la volerie, chasse utilitaire aux époques où la poudre ne parlait pas, où les grands domaines n'étaient pas morcelés, a pu se prolonger dans un esprit purement sportif chez les peuples d'Orient, dont les vastes territoires incultes se prêtent aux grandes chevauchées. Là se conservent jalousement les traditions du fauconnier corporant que son métier accapare et pour qui la volerie n'est pas un simple passe-temps. Aussi sa valeur, faite d'une expérience héritée des aïeux, dépasse-t-elle les bien modestes exploits de nos fauconniers d'Occident.

HAUT VOL ET BAS VOL

ON divise les oiseaux de fauconnerie en deux classes bien distinctes, qui n'ont ni les mêmes mœurs ni les mêmes aptitudes. Si les faucons, par exemple, s'élèvent très haut dans les nues pour fondre rapidement sur la proie qui passe sous eux, les éperviers et les autours, qui forment la famille des accipiters, chassent au vol horizontal, partant du poing de leur maître au gibier qu'ils ont « avené » et s'en saisissant par-dessous, à la renverse.

Les faucons sont donc oiseaux de « haut vol » : on les dit « hautains » quand ils se soutiennent très haut, tournant au-dessus de leur maître, prêts à fondre sur la proie qui s'élèvera. On les dit au contraire « pesants » quand ils décrivent de grands cercles au lieu de s'élever, ou lorsqu'ils vont droit au gibier, à la façon des autours. Le « bas vol », celui des accipiters, se pratique parfois avec les faucons, lorsqu'on les met sur faisans, cailles, perdrix ou même lapins.

Le « haut vol » le plus aisé est celui de la corneille, dont l'abondance est telle en tous lieux que l'on peut s'y livrer sans opposition de la part des chasseurs et des propriétaires, dont l'autorisation est nécessaire. Par contre, les vols du milan, de la grue et du héron sont difficiles, et tous les faucons ne peuvent affronter de tels adversaires. Pour les y rendre aptes, il faut les sélectionner et les éduquer spécialement. Cet « affaitage » exige l'entretien en volerie de ce gibier dont on a « apoltroné » les ongles et le bec. Celui du héron est, en effet, si aigu que, pour empêcher les faucons de s'y embrocher, on doit le recouvrir d'un étui !

Pour mettre un héron à bas, trois faucons sont nécessaires : une fois lâché, pour le faire monter haut, on libère le premier faucon, le « hausse-pied », chargé d'effrayer la proie. Ensuite le second, le « tombisseur », ravale le héron vers le sol, par des chocs répétés. Puis le troisième, le « teneur », s'accroche à lui pour l'amener à bas, où les fauconniers délivrent le héron de ses assaillants pour le rentrer en volerie jusqu'au prochain spectacle... car les héronniers sont très rares en France.

Le vol de la corneille est celui qui donne le plus de plaisir à ceux qui le pratiquent ; par contre, le vol de la perdrix ou de la caille, moins spectaculaire, est plus facile, lorsque les faucons ou les autours sont aguerris à ce sport.

UN SPORT PEU MEURTRIER

NOUS l'avons dit, les appréhensions que pourrait faire surgir l'emploi du faucon comme moyen de capture du gibier à plume ou à poil sont injustifiées. Le fauconnier est moins destructeur avec son oiseau que le chasseur avec son fusil, dont il peut user du lever au coucher du soleil. Les faucons, eux, ne chassent qu'aux heures de leur unique repas quotidien. Comme celui-ci est en général copieux, ils ne consentent à se remettre en chasse qu'après digestion faite et lorsqu'ils ont rejeté la pelote de poils et de plumes ingurgitée la veille. Prétendre les faire voler en dehors de leur faim, c'est risquer de les perdre.

Aussi bien ne peut-on qu'applaudir sans réserve à cette décision du Parlement qui permettra aux adeptes de la fauconnerie de pratiquer légalement cette chasse au vol, difficile mais passionnante, considérée, bien injustement depuis un siècle, comme illicite. Si le cœur vous en dit...

Abel BOYER.

Suivi d'un élève porteur d'un autour, le dresseur commence sa séance d' « affaitage » en présentant l'appât au faucon attaché à la barre.

Tel les seigneurs de jadis, le dresseur porte sur son poing, qu'un épais gant protège des griffes, l'oiseau de proie, dont la tête restera coiffée jusqu'au lancer.

L' « affaitage » accoutume le faucon au commerce de son maître sur la tête duquel il vient se poser familièrement.

Un cœur de bœuf entouré de plumes constitue l'appât vers lequel le fauconnier appellera l'oiseau par un patient « travail à la longe ».

ÉPRISE DE PATRIOTISME ET D'INDÉPENDANCE

LA TURQUIE

PEUT ACCEPTER UNE AIDE, JAMAIS UNE TUTELLE

DE NOTRE COLLABORATEUR **PAUL MOUSSET**

LE traité d'alliance balkanique, signé le 9 août à Bled, lie la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie pour la défense commune du bassin oriental méditerranéen. Il nous a paru utile, à cette occasion, de mettre sous les yeux de nos lecteurs les impressions que rapporte notre envoyé spécial Paul Mousset d'une enquête sur l'évolution et sur les aspirations de la Turquie nouvelle, ainsi que nous l'avons fait pour la Grèce et comme nous le ferons prochainement pour la Yougoslavie.

UN des traits les plus frappants des Turcs d'aujourd'hui me semble être ce que, faute d'un meilleur terme, j'appellerai leur « nationalisme mythologique ». Je m'explique. Nous nous trouvions, voilà peu de temps, un ami Turc et moi-même, dans un ravissant jardin, plein de fleurs et d'oiseaux, donnant sur la baie d'Izmir. Derrière nous, devant nous s'élevaient des montagnes, à la silhouette de lions couchés, sous un soleil de plomb dont la chaleur ne parvenait point à tuer les parfums des roses, des chèvrefeuilles et des camomilles, celui non plus, subtilement médicinal, de cet arbre que connaît peu l'Europe : le jujubier. Dans le lointain, on entendait braire des ânes ; tout près de nous, roucouler des colombes. A petits traits, nous dégustions, est-il besoin de le dire, le merveilleux café (brésilien, pas arabe) et le verre d'eau fraîche qui sont de rigueur là-bas. Depuis un moment mon hôte, dans un français très pur, me détaillait les ressources de sa région, me vantait ses primeurs et son coton, l'abondance de son gibier, ses forêts, ses montagnes où sangliers, ours, cerfs, félins ne sont pas rares (son grand-père, prétendait-il, ne partant jamais pour la chasse qu'à cheval, avec, en croupe, un léopard familier...). Puis, comme il parlait des ruines antiques dont la contrée est couverte : « Voyez-vous, dit-il en me désignant un mont à l'horizon, c'est là qu'est né Zeus. C'est là qu'il vécut quelque temps « avant d'émigrer » en Grèce... » L'affirmation me fit rire. Mais il ne plaisantait pas plus que tous ceux de ses compatriotes qui me parurent, par la suite, vouloir « annexer l'antiquité » (le seul désir de conquête, d'ailleurs, dont on puisse accuser la Turquie d'aujourd'hui).

N'avaient-ils pas raison ? Cette Anatolie, qui représente les quatre-vingt-dix centièmes de la Turquie, contient des villes (Ephèse, Pergame, Troie, Césarée, Gordium, Tarse, Halicarnasse, et tant d'autres !) dont nul, aussi peu cultivé qu'il soit, n'a le droit d'ignorer les noms. Sur cette énorme péninsule, vaste (avec la Turquie d'Europe) une fois et demie comme la France, les civilisations grecque, romaine, chrétienne, ottomane ont fleuri, sans omettre cette curieuse civilisation hittite, vieille de près de quatre mille ans, dont des fouilles, plus que jamais poussées, attestent chaque jour le luxe et la grandeur. Mais si l'on devine facilement qu'à Gordium Alexandre trancha le nœud gordien, combien de gens savent que c'est près de Zela, à quelque 200 kilomètres à l'est d'Ankara, qu'en 47 avant J.-C. Jules César défit le roi de Pont, Pharnace, et rédigea son fameux bulletin de victoire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu » ? Qu'à Sardis, près d'Izmir, aboutissait la grand'route de Perse construite par Darius ? Qu'Hérodote et Anaxymandre virent le jour un peu au sud ? Qu'à Tarse, lieu de rencontre d'Antoine et de Cléopâtre, naquit celui qui devint saint Paul ? Que Nicée fut la ville des conciles ? Qu'Ephèse, ville splendide, vouée à Artémis, recèle le tombeau de saint Jean, la grotte des Sept-Dormants et, surtout (la preuve en semble maintenant faite), la maison où vécut la Vierge, entre la mort du Christ et son Assomption ? Ajouterai-je que c'est d'Antalya

CE GROUPE DE FEMMES turques a été surpris dans une rue d'Ankara, où elles étaient venues de la campagne. Rien de plus difficile que de photographier des femmes. Une fraction de seconde après la prise de cet instantané, elles avaient tiré leur voile ou détourné la tête.

TOUS MATELOTS à la coupée, ce navire de guerre soviétique remonte le Bosphore, ici à la hauteur du vieux château de Rouméli Issar. Pour la première fois depuis la guerre des navires soviétiques s'étaient rendus en Albanie en partant de la mer Noire. Celui-ci est sur le chemin du retour.

(l'ancienne Adalia) qu'au XII[e] siècle le roi Louis VII de France lança la seconde croisade ? On arrête ici une énumération qui pourrait couvrir des pages et des pages.

DU NIVEAU DE LA MER A 2.000 METRES D'ALTITUDE

PEU de pays, en tout cas, éveillent l'esprit, provoquent la mémoire plus que celui-là, où partout surgissent du sol les vestiges de modes de vie et de pensée qui, pour partie, nous ont faits ce que nous sommes. Pendant les quelques semaines que je viens de passer en Turquie, une double impression ne cessa de s'imposer à moi : de stupeur, d'abord, étant donné la nature du terrain, devant les obstacles qu'eurent à surmonter les conquérants, les envahisseurs des diverses époques ; d'admiration, ensuite, devant l'œuvre accomplie par les sultans, jadis, mais bien plus encore par Ataturk et les successeurs de ce très grand homme.

Bosphore, mer de Marmara et Dardanelles, qui séparent la Turquie d'Europe de l'Anatolie, constituent en réalité un fossé entre deux mondes. Pour vallonnée qu'elle soit, la Thrace turque, où se dressent, avec une grâce altière, des villes comme Andrinople et Istamboul, appartient par son climat et son atmosphère heureuse au régime méditerranéen.

Rien, à vrai dire, n'étonne à Istamboul, peut-être parce que cette capitale détrônée appartient trop à la littérature de notre pays. L'été pare cette province de teintes ravissantes ; le Bosphore (où j'eus la bonne fortune de voir plusieurs navires de guerre soviétiques regagner la mer Noire après une visite, la première depuis la guerre, en Albanie ; pour l'occasion, les Turcs avaient écarté les filets et les mines barrant l'entrée du détroit) roule ses eaux bleues entre des côtes qui seraient les plus douces, les plus poétiques du monde si, de temps à autre, des forteresses des autres temps n'en gardaient les abords. Avec ses mosquées, ses minarets, ses dômes dorés, ses bazars, ses tours, ses remparts (ceux de Byzance, après l'assaut des Turcs), ses grilles de fer forgé, ses hautes maisons étroites, ses beaux magasins et son port, Istamboul fait certes moins figure de cité corrompue que ne le prétendait Ataturk. Si elle s'apparente à des villes de la côte d'Asie, comme Brousse (aux merveilleuses céramiques vertes, aux deux cents fontaines) et même Izmir, la Smyrne d'autrefois, elle diffère autant d'Ankara que l'Anatolie de la Thrace.

Cette Anatolie, il ne suffit pas de l'avoir survolée, il faut l'avoir parcourue en automobile et, mieux encore, par le train pour se rendre compte de sa topographie réelle, si hallucinante qu'on en vient à se demander si l'on n'a point été l'objet d'un rêve. De la gare de Hayder pacha, en effet, sur la rive orientale du Bosphore, jusqu'à Ankara, et plus encore jusqu'à Erzeroum et Kars, sur la frontière russe, l'Anatolie ne cesse de monter. Du niveau de la mer, on accède à 1.000, puis à 2.000 mètres d'altitude — ascension qui s'opère au milieu d'un dédale de montagnes beiges, grises, rouges, violettes, escarpées comme des falaises ou arrondies comme les éminences du relief lapon. A des maisons paysannes, toutes en hauteur, coiffées de toits semblables aux nôtres, succèdent des villages aux demeures de pisé, de torchis, grises et sommées de terrasses. Se succèdent, de même, jusqu'à Ankara, les montagnes qu'on vient de dire, des plaines, des plateaux, les uns arides, les autres fertiles ; des champs remplis de boutons d'or et de coquelicots. On longe des torrents qui alimentent peut-être le Méandre, pour s'engager, vingt minutes plus tard, sur une rampe qui s'enfoncera dans un, dans deux, dans plusieurs tunnels. Vision d'été. L'hiver, le paysage tout entier se dissimule, par une température quasi sibérienne, sous une épaisse couche de neige. Mais, même en été, dès qu'on débouche sur une place, dans une rue d'Ankara, au pied d'une citadelle dont les fondations remontent à cinq mille ans, entre deux bouffées de vent qui font voler la poussière, on conçoit qu'Ataturk ait élu ce plateau, ce lieu de rencontre de caravanes, ce champ de plusieurs batailles, pour y édifier la capitale d'une nation qu'il voulait dure et pure.

UNE VILLE MORTE ET HORS DU TEMPS

ESQUISSERA-T-ON, après tant d'autres, une description d'Ankara ? Non. Cette ville-champignon moutonne, escalade des collines, les dévale, sans grand souci d'urbanisme. Les statues, les bustes d'Ataturk y sont partout présents. Cité utilitaire, rien ne la prédispose à devenir un Versailles. Bien plutôt aimerait-on parler ici de Kayseri, de Konya, de Trébizonde, plus à l'est, d'Erzeroum, surtout, en territoire théoriquement interdit aux étrangers, où, à l'altitude de Mexico, dans l'air raréfié d'un haut plateau, à proximité de montagnes d'où jamais ne disparaît complètement la neige, le visiteur découvre une cité quatre fois victime d'agressions russes, et de gens qui, s'ils ont beaucoup appris, n'ont rien oublié.

Mais, si je souhaiterais décrire la source de l'Euphrate, non loin d'Erzeroum, vasque d'eau glaciale à 3.000 mètres, dans un repli du mont Doumlou, je ne puis passer sous silence un des endroits les plus étranges qu'il m'ait été donné de voir : les vallées de cônes rocheux de Görémé. Avant de quitter Paris, M. Georges Duhamel, auquel je rendais visite, et qui est certes l'un des Français qui connaissent le mieux la planète, m'avait dit : « Allez donc en Cappadoce. » De ce conseil je lui resterai toujours reconnaissant. Car, à une centaine de kilomètres de Césarée et du mont Argée, après de longs lacets à flanc de montagne, on parvient à une ville de semi-troglodytes, Urgup, d'où toute végétation semble bannie (mais où, en Anatolie, le kilo de bois ne vaut-il pas son poids d'argent, ou presque ?), puis, poussant plus loin, à deux ou trois vallées comme il n'en existe nulle part ailleurs : des vallées remplies de milliers, peut-être de dizaines de milliers de pyramides, aiguilles, obélisques (pas de mots en français pour les décrire), hautes parfois de 50 mètres, dues à une érosion qui a depuis longtemps emporté les parties friables du sol pour ne laisser subsister que celles-là, les plus dures, qui, implantées sur une base assez large, vont s'amincissant jusqu'à leurs sommets. Certaines se coiffent encore, comme dans quelques parties de nos Alpes, d'un rocher plat. Pyramides, cônes d'une blancheur à peine roussie par le soleil, de pierre dure. Spectacle hallucinant au grand jour. Il le devient bien davantage encore sous la lune, quand ces anomalies naturelles semblent moins les ruines d'une ville morte que des fantômes rivés au sol par un sortilège et qui, désespérément, tendent vers le ciel, dans un silence d'au-delà. Combien l'on comprend que des touristes, dont sir Winston Churchill, aient voulu passer la nuit au milieu de ce chaos... dans l'une des dizaines de milliers de cellules taillées à l'intérieur de presque chacun des rochers par des générations d'hommes qui s'y sont jadis creusé, à coups de marteau, de burin, de ciseau, des demeures ! Des communautés religieuses y ont vécu pendant des siècles, y ont foré des églises, des chapelles (près de quatre cents dans une seule vallée), chapelles, églises peintes à fresque, dans un style si pur d'inspiration byzantine qu'en dépit de déprédations nombreuses teintes et dessins conservent fraîcheur et beauté. Qui étaient ces religieux, ces moines ? Qui, leurs devanciers ? Nul ne le sait. Quand émigrèrent-ils, évidemment en masse, et où ? On l'ignore. Seuls vivent encore là-bas quelques familles de paysans, acharnés à cultiver une vigne qui parvient à peine à s'élever à quelques pouces au-dessus d'une terre calcinée. Les interroge-t-on ? Ils répondent par des légendes.

UNE NATION D'AGRICULTEURS

SUR plus de 21 millions d'habitants que compte la Turquie, 80 % vivent de la terre. 8 % constituent la classe ouvrière. 7 % servent l'Etat ou exercent des professions libérales. 5 % se livrent au commerce. L'agriculture fournissant 50 % du revenu national, on voit l'importance de la classe paysanne.

Un homme à part, le paysan turc ! L'impression qu'il produit reste tenace et profonde. Dès qu'on met le pied en Anatolie, on le rencontre non seulement dans les villages, mais à Ankara même, et dans les grandes villes où il se rend pour de menus achats, pour vendre aussi ses produits, notamment ses moutons, des moutons si bien lavés, brossés, peignés qu'ils semblent sortir de chez le coiffeur, et que leur propriétaire porte en travers des épaules. Au premier abord, l'aspect de ce rural déconcerte, tant ses vêtements (une sorte de pantalon de cheval, un veston, une casquette) sont le plus souvent en haillons. Mais ces guenilles, d'ailleurs propres, auxquelles il semble s'attacher (car on connaît des cas où rien n'empêcherait certains de se vêtir mieux), il s'en pare avec une indifférence superbe. Regard direct, démarche assurée, il foule l'asphalte ou le pavé des villes en héritier d'une longue lignée de guerriers et de conquérants.

A quoi répond alors cette misère dont il semble soigner les apparences ? A la théorie (dont la République a pourtant fait justice) que mieux vaut ne pas exciter l'envie, ne point attirer sur soi l'attention des percepteurs d'impôts ? Qui le dira avec certitude ? Non que les Turcs (pour lesquels le revenu moyen annuel est passé de quelque 30.000 de nos francs actuels en 1938 à environ 70.000 en 1953) soient riches. Ces chiffres le prouvent. Jusqu'en 1950, où le parti démocrate chassa du pouvoir les Républicains populaires, le peuple, on peut l'affirmer, n'était pas des plus heureux, du moins dans les campagnes. « Un Village en Anatolie », livre point encore, et on le regrette, traduit en français, en porte l'éclatant témoignage. Publié en articles au moment des élections générales, il fit jeter son auteur, Mahmut Makal, accusé d'idées « subversives », en prison. Il n'en contribua pas moins à la victoire des démocrates, dont le premier souci fut de « revaloriser la condition paysanne » et d'assurer aux agriculteurs, au moyen de subventions et de primes, la vente à assez haut prix de leurs récoltes. Dire que chacun aujourd'hui, en Turquie, nage dans l'opulence serait absurde. Du moins chacun semble-t-il manger à sa faim.

Sur ce chapitre de la vie privée, il serait d'ailleurs vain d'espérer des confidences. Nul peuple n'est plus fier. Aucun ne se livre moins sur les sujets qui lui tiennent à cœur. Cette réserve apparaît aussi bien dans les conversations qu'au spectacle de la rue.

Qu'un Français ne s'attende pas, en Turquie, à l'exubérance qu'on prête volontiers à l'Orient. Animation, vitalité y sont sans doute grandes. Elles se traduisent par l'atmosphère d'immense chantier qui est celle de l'Anatolie et de la Thrace. Elles s'affirment aussi dans le grouillement des foules emplissant les trottoirs, dans le maintien des habitants. Peu après l'aube, alors que commencent à aboyer les chiens et à craqueter les cigognes, on entend cahoter des véhicules, claquer les sabots de ces bourricots chargés à leur rompre l'échine,

résonner sur des poutres les premiers coups de marteau. Puis des machines pneumatiques entrent en œuvre. La circulation automobile augmente. Des cris montent de la rue, cris de vendeurs de fruits (savoureux entre tous), de tomates, de courgettes et de concombres, d'amandes, de noisettes, de raisins secs et de pistaches, cris de vendeurs de journaux et de cireurs de bottes. La foule, l'épaisse foule de là-bas, elle, se tait. Pas d'éclats de voix chez ces passants, un petit chapelet au bout des doigts, chez ces soldats innombrables à qui il arrive de marcher en se tenant par la main, dans ces armées d'employés qui se dirigent vers le lieu de leur travail, se pressent sans un mot dans autobus et trolleybus, coudoient des paysans dont on a déjà parlé, des femmes descendues de la ville vieille ou venues de la campagne et restées fidèles au costume multicolore d'antan et fréquemment encore au voile.

LES TURCS sont des guerriers redoutables. Cet homme d'Aydin, en costume national, vendrait, le cas échéant, chèrement sa peau.

Sait-on à qui m'ont fait, me font penser ces Turcs, si dignes, si fermés, qu'on sent si durs pour eux-mêmes ? Aux Finlandais (avec lesquels ils ont, du reste, ethniquement, des traits communs). Comme ces Nordiques, on les devine gouvernés, je veux dire : conscients d'appartenir à un Etat dont les dirigeants savent ce qu'ils veulent, tendus vers un but, d'une extraordinaire discrétion, travailleurs et obsédés par ce double idéal qui se nomme : l'amour de la liberté et le culte du drapeau. Seule différence avec les gens de Finlande : l'alcool les tente peu et, s'ils hantent de bon gré les établissements publics, c'est pour y jouer aux dominos, aux cartes ou aux dames, y discuter de façon posée politique ou fumer, parfois, le narguilé devant une tasse de café et un verre d'eau.

UN PAYS EN PLEIN ESSOR

JE viens d'écrire le mot « gouvernés ». Je le reprends, tant m'a frappé là-bas la notion d'Etat, tant on conçoit mal qu'un fonctionnaire puisse songer à s'y affranchir d'une consigne édictée en haut lieu. (Qu'on ne pense pas, par exemple, obtenir une interview d'un représentant, disons, des Affaires étrangères. C'est au ministre seul qu'on aura affaire, s'il veut bien accorder une audience. Encore aura-t-il fallu soumettre à l'avance par écrit la liste des questions qu'on désire lui poser. Ainsi s'affirme l'unité de doctrine...) On ne sait pas assez en France l'espèce de révolution ou, mieux, de rénovation qui a suivi les élections de 1950. L'idée d'Etat

en est sortie grandie. Depuis près de trente ans, un parti, celui des républicains populaires, gérait pratiquement seul, tant bien que mal, le pays. Sa position lui semblait si assurée qu'à peine fit-il campagne lors du renouvellement de l'Assemblée nationale, élue tous les quatre ans au suffrage universel (hommes, femmes âgés d'au moins vingt-deux ans composant le corps électoral), qui choisit le président de la République, lequel, à son tour, désigne le premier ministre parmi les membres de l'Assemblée. Or, à l'étonnement général, les républicains populaires se virent battus à plate couture par les démocrates. Ceux-ci jouaient de bonheur : par une coïncidence dont ils n'eurent qu'à se louer, le plan Marshall entrait en application au même moment. Proposé à l'Assemblée par le nouveau président, M. Celal Bayar, et accepté par elle, le gouvernement de M. Adnan Mendérès entendit rompre avec l'immobilisme reproché à ses prédécesseurs et faire du plan Marshall un succès. De fait, aucun pays bénéficiaire de l'aide américaine n'a donné, grâce à celle-ci, des résultats comparables à ceux dont la Turquie se vante à juste titre et qui commencèrent à se manifester en 1952. Ici, quelques statistiques (de 1953 ; on n'a point encore celles de 1954) valent mieux qu'un discours.

Qu'on prenne les céréales. 40.000 tracteurs américains, l'amélioration des semences, la mise en culture de nouveaux terrains firent passer la récolte de 6.800.000 tonnes en 1950 à 16.300.000 tonnes en 1953, et, pour la première fois de son histoire, la Turquie devient exportatrice de blé dur. Pour le tabac : 1950, 85.000 tonnes ; 1953, 122.000 tonnes. Pour le coton : 140.000 tonnes en 1953 contre 59.000 tonnes en 1946. (Chiffre d'autant plus intéressant qu'un plan de standardisation a ouvert de nouveaux débouchés au coton turc, et la France, entre autres, en achète de 10.000 à 12.000 tonnes par an et se propose de continuer.) Dans le domaine industriel, la progression, moins importante que dans l'agriculture, n'en est pas moins remarquable. Moyennes mensuelles enregistrées, pour le charbon : 1950, 354.000 tonnes ; 1953, 479.000. Lignite : 64.000-95.000. Fer : 18.000-28.000. Cuivre : 975-1.980. Ciment : 43.000 tonnes par mois au lieu de 33.000, etc. Les industries de transformation, elles, n'ont en revanche que peu bougé : de l'indice 180 en 1950 à 190 en 1953 (indice 100 : production de 1938).

« LA TURQUIE PEUT ET DOIT NOURRIR 100 MILLIONS D'HABITANTS »

Il tombe sous le sens qu'un accroissement de la production, pour les céréales par exemple, doit entraîner une augmentation des moyens de conservation, d'acheminement et de chargement. En d'autres termes, la Turquie a besoin de silos, de voies ferrées, de routes plus nombreuses, de ports mieux équipés. Or, à l'heure actuelle, si l'on fait abstraction de Mersin, les autres ports n'offrent pas de facilités suffisantes ; les voies ferrées ne totalisent guère que 7.000 kilomètres ; les routes principales, 26.000 (dont 3.000 de routes asphaltées) ; les routes secondaires, 25.000 kilomètres environ.

Aujourd'hui qu'a pris fin le plan Marshall, dont, on le répète, les Turcs ont tiré tout le parti possible, un très vaste programme reste à réaliser. Tel est bien le but que s'est assigné M. Mendérès, dont le parti s'est vu réélu en 1954 de façon plus sensationnelle encore qu'en 1950 (la Turquie se trouvant ainsi certaine de quatre, sinon de huit années de stabilité politique). Pour le premier ministre, homme d'action autant qu'orateur éminent, son pays, avec ses 773.340 kilomètres carrés, ses 8.434 kilomètres carrés de lacs et ses 6.000 kilomètres de côtes, où la population croît d'un demi-million par an, peut et doit nourrir 100 millions d'habitants.

Un tel dessein suppose évidemment la mise en valeur intensive des richesses naturelles, des mines et des gisements de pétrole, apparemment plus nombreux qu'on ne le dit en général. Par l'entremise de grandes banques étatisées, Eti Bank et Sumer Bank, et de monopoles d'Etat (ce qui n'exclut pas, en outre, l'initiative privée), le gouvernement s'emploie à réaliser ses objectifs, aidé en cela jusqu'à un certain point par les 40 millions de dollars que verse Washington à l'administration turque pour des travaux de valeur surtout stratégique. D'ores et déjà la Turquie a entrepris (l'immense chantier cité plus haut) la construction ou la réfection de ports, de barrages, d'installations hydro-électriques gigantesques, de silos, de routes, d'aérodromes, de cimenteries, de sucreries, etc., grands travaux d'investissement se montant à 125 milliards de francs, dont 75 milliards transférables en devises, soit à peu près le montant des exportations annuelles de la Turquie. A noter toutefois que le volume des importations turques, qui ont plus que doublé en trois ans, alors que les exportations ont simplement doublé, risque de compliquer quelque peu le problème des paiements. (Exportations : 1.108 millions de livres turques ; importations : 1.491 millions en 1953.) Peut-être les Anglais et surtout les Allemands ont-ils, durant les années dernières, poussé un peu trop les Turcs à la consommation.

Quoi qu'il en soit, le programme des grands travaux turcs sollicite des investissements de l'étranger, certains pays, dont la France, ayant adopté le système d'assurances-crédit (officiellement 20 milliards dans le cas de Paris, mais ce plafond est déjà dépassé de 5 milliards) consenties, en ce qui nous concerne, par l'Etat à des producteurs français finançant eux-mêmes ou par l'intermédiaire de banques des fournitures à la Turquie. Jamais du reste les entreprises françaises n'ont été plus nombreuses en Anatolie. Elles y construisent notamment des aérodromes O. T. A. N. Sans entrer dans le détail des fournitures ou des travaux déjà effectués par notre pays, on mentionnera des ferry-boats sur le Bosphore, des barrages, du matériel électrique et hydro-électrique, une usine d'acide sulfurique, des aérodromes, des autorails, des sucreries et des cimenteries. Plus : un projet de métro pour Istamboul. Parmi les placements possibles, les milieux renseignés affirment que seraient « payantes » des papeteries fabriquant toutes sortes de papiers, des tôleries, des entreprises de réfection de moteurs et de réparations de machines, etc.

Une remarque : si, avant la guerre, à une époque où la Turquie ne pratiquait pas le système des adjudications, nous n'intervenions guère dans ce pays, nous sommes, depuis 1952, parvenus à faire une brèche dans des domaines considérés comme traditionnellement allemands. Réussite d'autant plus appréciable que, du point de vue technique, l'Allemagne conserve en Turquie la cote d'amour et que les Allemands nous font une concurrence difficilement qualifiable, allant jusqu'à tirer argument contre nous des jugements favorables portés sur leurs machines ou leurs procédés de fabrication dans nos revues spécialisées. Non sans peine, la France est donc en train de remonter une pente. Elle a là aussi fort à faire que sur le plan de la culture.

QUAND L'ANGLAIS DEVIENT « LANGUE UTILITAIRE »

CETTE dernière affirmation étonnera ceux qui se figurent encore intangible notre suprématie linguistique de part et d'autre du Bosphore. Non que les sentiments que nous vouent depuis longtemps déjà les Turcs soient en cause.

CE DETAIL de la photo ci-contre montre le soin avec lequel étaient sculptées ces entrées de tombeaux creusés dans la montagne.

CI-DESSUS : Sépultures rupestres à Séthiyé. — Ci-contre : Ruines de l'antique acropole de Pergame, la ville où fut inventé le parchemin. Pour être mises au jour, ces ruines ont nécessité des fouilles qui ont duré près d'un demi-siècle.

L'amitié franco-turque possède des lettres de noblesse telles et remonte si haut (estime réciproque des croisés et des Turcs au moyen âge, lutte commune des sultans et de François Ier contre Charles-Quint, bonne entente générale au cours des siècles, à peine atténuée par la prise de position de Constantinople contre les Alliés pendant la première guerre mondiale) que rien de prévisible ne semble devoir la menacer dans l'avenir. Il n'en reste pas moins que, si la France continue à jouir en Turquie d'un préjugé favorable, celui-ci repose surtout sur l'excellence de notre littérature et sur notre attitude, jugée hautement civilisée à l'égard de la vie. En contre-partie, la France souffre, dans l'esprit des guerriers à toute épreuve que sont les Turcs, de sa défaite de 1940, de sa situation diminuée dans le monde et des vicissitudes de sa politique depuis la libération. Le touriste qui se fierait à l'existence de très nombreux mots français dans la langue turque, maintenant transcrite en caractères latins, se tromperait sur les limites de notre influence. De ces mots j'ai relevé plusieurs centaines, parmi lesquels « bisiklet » et « motosiklet » se comprennent d'eux-mêmes. « Tabldot » (table d'hôte), « biliet banlyö » (billet de banlieue) et, surtout, « paltopötikaré » (paletot, veston, à petits carreaux) nécessitent, eux, réflexion. Nos conseillers et attachés culturels, les professeurs de français établis en Turquie n'en doivent pas moins combattre, et plus que jamais, sur plusieurs fronts, contre Anglais, Américains et Allemands. Les milieux riches et cultivés, qui continuent à parler notre langue, ne représentent qu'une fraction infime de la population. Beaucoup de Turcs, avant la guerre, s'attachaient encore à apprendre le français, langue civilisée par excellence.

Un fait traduit cette réalité : encore maintenant, les grands quotidiens étrangers dépêchent comme correspondants à Istamboul et à Ankara ceux de leurs journalistes ayant du français une connaissance parfaite. Les nouvelles générations turques manifestent au contraire un engouement certain pour l'anglais, langue qu'elles considèrent comme essentiellement utilitaire. Pour notre prestige, notre place en Turquie, le danger est réel et il apparaît évident que, plus encore que d'investissements matériels en Anatolie et en Thrace, Paris devrait se soucier d'investissements culturels. Ce serait un placement sûr, ainsi que le prouve un indice, ne contredisant que partiellement l'assertion d'un engouement pour l'anglais : quand notre ambassade obtint, malgré des difficultés budgétaires, l'ouverture d'un centre culturel à Ankara, nul n'escomptait l'afflux d'élèves (tous et toutes des adultes de vingt-cinq à trente ans, travaillant pour la plupart afin de gagner leur vie), qui se présentèrent en si grand nombre qu'on dut, faute de place et de professeurs, suspendre très rapidement les inscriptions. Un effort très grand s'impose donc, à Ankara comme à Istamboul et à Izmir ; à Ankara parce que la capitale, à Istamboul et à Izmir parce que villes méditerranéennes, où le français et ce qu'il représente demeurent vivants dans les mémoires et dans les cœurs.

Aux véritables commandos lancés par les Anglais et les Américains depuis quinze ans, aux assauts auxquels on s'attend de la part de l'Allemagne il convient de répondre par une augmentation du nombre des professeurs, actuellement surmenés, par la création (en partant des Alliances françaises) de centres dotés de bibliothèques circulantes, munis de moyens leur permettant d'organiser des tournées de conférences, agrémentées de films et d'auditions de disques de notre folklore. Qu'on écoute ces doléances, partout entendues ! « Pas de bon film français présenté commercialement. Les filmothèques officielles ne contiennent que des documentaires, pas même techniques, et point de grands films

GRACE AUX TRACTEURS fournis par l'Amérique au titre du plan Marshall, la Turquie a considérablement accru le rendement de ses récoltes, et, pour la première fois de son histoire, est exportatrice de blé dur.

A KAYSERI, au pied du mont Argée, des camions apportent chaque jour, en été, de gros blocs de neige qui, comme dans l'antiquité, sont vendus aux habitants pour rafraîchir leurs boissons.

L'AUGMENTATION de la récolte du coton et un plan de standardisation ont donné un nouvel essor et ouvert de nouveaux débouchés à l'industrie textile turque. On voit ici une filature.

ADMIRABLEMENT ENTRAINEE et équipée à l'américaine, l'armée turque possède un assez grand nombre de chars modernes. La scène ci-dessus est prise au cours de manœuvres sur un plateau d'Anatolie.

L'EXERCICE n'est pas une plaisanterie dans cette armée, et les recrues en savent quelque chose qui, au commandement d'un sous-officier, se précipitent à leur poste ou en dégringolent avec la même célérité.

PORTANT LE BERET NOIR, comme la plupart des tankistes du monde, ces Turcs apportent un soin tout particulier au matériel. On les voit, ici, nettoyer la tourelle de leur char après les manœuvres.

qui, tels « Jeux interdits » ou « Fanfan la » Tulipe », seraient assurés de provoquer l'intérêt. » On ne saurait trop insister sur cette question culturelle. Son importance est extrême. Les dirigeants turcs semblent aussi le sentir qui, s'ils acceptent l'aide américaine, se refusent absolument à ce qu'une assistance matérielle et militaire fasse jamais figure de tutelle.

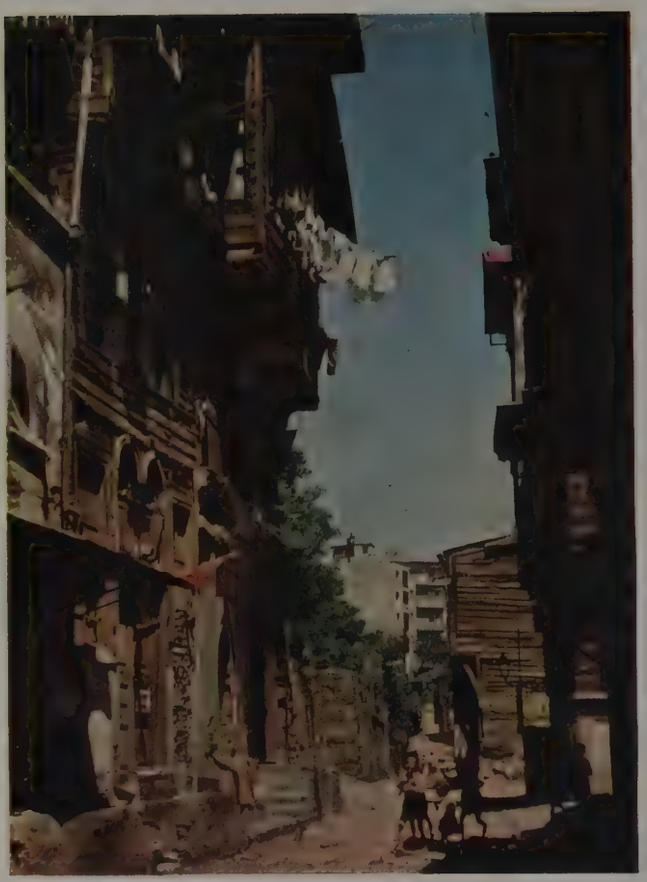
UNE ARMEE DE VALEUR INCONTESTABLE

PAREIL esprit — j'irai jusqu'à écrire : pareille rage d'indépendance — explique l'accent tout particulier mis sur le développement de l'armée turque, une des plus solides, des mieux équipées du monde occidental. Comme la Suisse, la Turquie offre l'originalité de n'avoir point de décorations, militaires ou civiles (à l'exception de la médaille décernée par Ataturk à des héros de la guerre de l'Indépendance, médaille du reste transmissible à titre héréditaire). « Pourquoi, m'a-t-on dit à Ankara, le gouvernement décorerait-il certains de ses nationaux qui se sont bien conduits ? Quoi que puisse faire un homme pour le service de l'Etat ou la défense de la patrie, il n'accomplit que son devoir. »

Non belligérante pendant la dernière guerre, la Turquie n'a, de ce fait, point subi les pertes en hommes qui ont appauvri tant de nations d'Europe. Déjà forte depuis sa réorganisation par Ataturk, son armée compte à présent 400.000 hommes, chiffre devant être porté à 1.500.000 en cas de mobilisation. Sur la valeur du soldat turc (qui en a fourni des preuves récentes en Corée) accord unanime : au combat, cet homme est un lion. « Placez-en un derrière un caillou avec un fusil et une baïonnette, me disait un attaché militaire, il se défendra jusqu'au bout. » A quoi tient ce courage exceptionnel ? A un sentiment patriotique fondamental, que vient doubler une haine du Russe dont on a peine, en France, à évaluer l'étendue ; ensuite, à une discipline sans pareille ; enfin à un entraînement qui élimine les faiblards.

J'ai passé, dans un décor de plateaux et de montagnes, plusieurs jours avec les unités blindées de la III[e] armée, sous le commandement du général Menguch. Les recrues de chez nous qui se plaignent de l'inconfort de la caserne devraient tâter de l'existence vraiment spartiate qui est celle du soldat turc : un seul uniforme de toile kaki pour l'été, un seul, de drap, pour l'hiver, le crâne rasé, un bat-flanc de bois pour lit, dix heures de travail par jour, la théorie écoutée au garde à vous, jamais d'alcool, quelques cigarettes, une solde d'une soixantaine de francs par mois. Régime idéal pour endurcir corps et esprit de conscrits soumis au service obligatoire et qui, néanmoins, considèrent comme un honneur le fait d'être appelé sous les drapeaux. Américaine, une bonne fée veille sur leur armement : JAMMAT, la mission d'aide militaire à la Turquie. A Ankara comme auprès des grandes unités turques, elle délègue des représentants qui jouent, d'assez haut, le rôle d'instructeurs et communiquent à leurs auditeurs les dernières conceptions tactiques du Pentagone. Cela, tandis que dans le cadre de l'O. T. A. N. des officiers turcs s'en vont faire des stages dans des formations américaines stationnées en Europe ou passent, aux Etats-Unis, par des écoles militaires américaines. Car, membre des Nations Unies depuis 1945, la Turquie s'est intégrée en février 1952 aux nations signataires du pacte de l'Atlantique-Nord. Position (on ne sache pas, en effet, que la Turquie donne sur l'Atlantique) qui peut, à priori, surprendre.

Un regard sur la carte, des souvenirs d'histoire montrent suffisamment, en revanche, que l'occupation des détroits des Dardanelles et du Bosphore entraînerait, pour un agresseur éventuel, le



VIEUX TURC et (ci-dessous) vieille femme d'Erzeroum, non loin de la frontière russe. — Ci-dessus, à droite : une vieille rue d'Istamboul dans le quartier si pittoresque avoisinant le port, avec une antique maison de bois sculpté. — Ci-dessous, à droite : quelques-uns des milliers de rochers de la vallée de Görémé, creusés d'habitations, où vécurent pendant des siècles des gens dont on ne sait pratiquement rien.

contrôle de la Méditerranée orientale et peut-être même des facilités pour une action sur l'Afrique du Nord. Obtenir l'adhésion de la Turquie aussi bien que de la Grèce au pacte était donc de l'intérêt des puissances atlantiques. S'allier à des nations susceptibles de les aider en cas d'agression soviétique était aussi de l'intérêt des Grecs et des Turcs. Convergence d'intérêts qui a abouti à ce résultat, inimaginable voilà quelques années : une collaboration militaire gréco-turque. (Encore à présent, beaucoup de gens en Anatolie ne parviennent pas à croire que, l'an dernier, des unités turques et grecques ont pris part côte à côte à des manœuvres en Thrace et « ont même mangé ensemble ! ») La fusion est, en tout cas, réalisée. A Izmir, quartier général du commandement de l'O.T.A.N. pour le Sud-Est européen (dont l'insigne porte, sur fond bleu et rouge, la croix et le croissant), officiers américains, turcs et grecs coopèrent dans les mêmes services aussi harmonieusement que leurs collègues français, anglais, américains, italiens, etc., à SHAPE, près de Paris.

LA FRANCE SE DOIT DE JOUER UN ROLE ACCRU

NE voir dans les Turcs d'aujourd'hui que de bons soldats ou des gens déterminés à mettre leur pays en valeur en reviendrait à négliger un des aspects les plus marquants du caractère national : sa diplomatie. On oublie trop, en effet, les qualités de négociateurs qui ont toujours été celles d'une élite de là-bas. Loin de rompre avec la tradition, les dirigeants actuels ont prouvé leur grande habileté en la matière, et il convient de rendre cette justice à MM. Celal Bayar, Adnan Mendérès et Fuat Koprulu (ce dernier, ministre des Affaires étrangères) que peu d'hommes d'Etat auraient su, dans diverses circonstances, montrer la haute subtilité qui a été la leur. Pour des raisons de structure interne, l'organisation des Nations Unies ne peut pas assurer en toute hypothèse la sécurité sur laquelle ses adhérents

KIOSQUE à journaux à Ankara.

s'estiment en droit de compter. D'où la création d'accords militaires de défense, dont le pacte atlantique. Grèce et Turquie, on l'a dit, sont parties au pacte. Mais un pays ne l'est pas, la Yougoslavie, qui, dans l'éventualité d'une poussée soviétique, se trouverait aussi menacé qu'Ankara et Athènes.

Une communauté d'intérêts et de craintes a donc abouti à la signature, à Ankara, en février 1953, d'un traité turco-gréco-yougoslave d'amitié et de collaboration, basé sur le principe d'une coopération défensive régionale. Un an plus tard, peu après les élections turques, le maréchal Tito rendait visite à M. Celal Bayar, préparant par là une transformation de la collaboration prévue au traité d'Ankara en une alliance défensive formelle.

Le traité (en français) stipulant celle-ci a été signé le 9 août dernier à Bled, en Yougoslavie. Il a une durée de vingt ans et engage les trois gouvernements : Ankara, Belgrade et Athènes, à considérer « toute agression armée contre l'un ou plusieurs d'entre eux sur un endroit quelconque de leurs territoires comme une agression contre toutes les parties contractantes », avec les conséquences de recours aux armes qui en découlent. L'attitude réticente de l'Italie ne facilita pas cette « œuvre magnifique », selon l'expression de M. Koprulu, de consolidation des Balkans.

Au moins aussi ardu fut pour le cabinet d'Ankara la négociation du traité de collaboration amicale du 2 avril 1954 entre la Turquie et le Pakistan (ce dernier rentrant ainsi dans le système « régional »), les visées panislamiques de la diplomatie pakistanaise dépassant de beaucoup les conceptions turques sur le même sujet.

On se résume. Les deux motifs primordiaux des prises de position turques demeurent en premier lieu le danger russe, ensuite la résolution des successeurs d'Ataturk de faire de leur pays ce que le Ghazi voulait en faire lui-même : une nation numériquement et économiquement puissante. Aussi le gouvernement de M. Mendérès entend-il parer à une menace militaire et développer le plus vite possible la productivité nationale. Différentes nations, on le répète, l'aident dans cette double tâche. La relation des données contenues dans le présent article a pour but essentiel d'indiquer ce que, dans le cas de la Turquie, une politique réaliste semble commander à la France.

DES COUTURIERS TURCS s'ingénient à relancer des costumes, fort coûteux, inspirés des modes d'autrefois.

M. RENÉ COTY AU PAYS DES TULIPES... ... ET DE REMBRANDT

C'EST le royaume des Pays-Bas que le président de la République avait choisi pour le premier grand voyage de son septennat. L'accueil cordial que S. M. la reine Juliana a réservé à M. et M^me^ René Coty, les manifestations enthousiastes dont ils ont été l'objet sont des précieux témoignages de l'amitié que porte à la France ce vaillant peuple hollandais, qui, après avoir partagé les mêmes souffrances et connu les mêmes adversités, est attaché comme nous à la grande œuvre de construction de l'Europe.

★

CES VALETS EN GRAND APPARAT servaient le grand dîner de quatre-vingts couverts que S. M. la reine Juliana offrait à ses hôtes dans le Bourgerzall du palais du Dam, où la table d'honneur, somptueusement dressée, s'ornait de quinze mille rameaux de pois de senteur.

A AMSTERDAM, dès leur arrivée, le président et M^me^ Coty avaient conquis, par leur simplicité cordiale, le cœur des foules hollandaises qui se pressaient sur leur passage.

NOCTURNE A AMSTERDAM... Une promenade le long des canaux illuminés de la « Venise du Nord » clôturait la première journée aux Pays-Bas du président qui avait pris place à côté de la reine à bord de la vedette royale.

AU KURHAUS de Scheveningen, devant une salle rutilante de décorations et d'uniformes, la reine Juliana et le président René Coty vont entendre la « Symphonie fantastique » exécutée par le célèbre « orchestre de la Résidence ».

LA MAISON DE DESCARTES... La reine et le président s'entretiennent durant la réception offerte à l'Institut français d'Amsterdam, où l'élite intellectuelle des Pays-Bas s'était assemblée.

AU « BOYMANS MUSEUM », dont s'honore Rotterdam, le président de la République apprécia en amateur éclairé les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise, dont on verra dans les pages suivantes la reproduction en couleurs de deux tableaux célèbres du grand maître néerlandais Rembrandt.

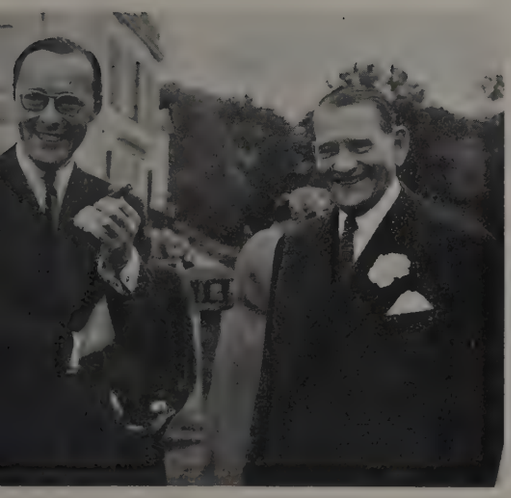
REMBRANDT JEUNE par lui-même.

REMBRANDT VIEUX

par lui-même

LA HAYE. A l'hospice-école wallon les enfants font fête à la reine Juliana et à M^me^ Coty en chantant des refrains français.

UN BEAU SOUVENIR... ce vase de Delft, que la colonie française reconnaissante du voyage présidentiel a offert à M^me^ Coty.

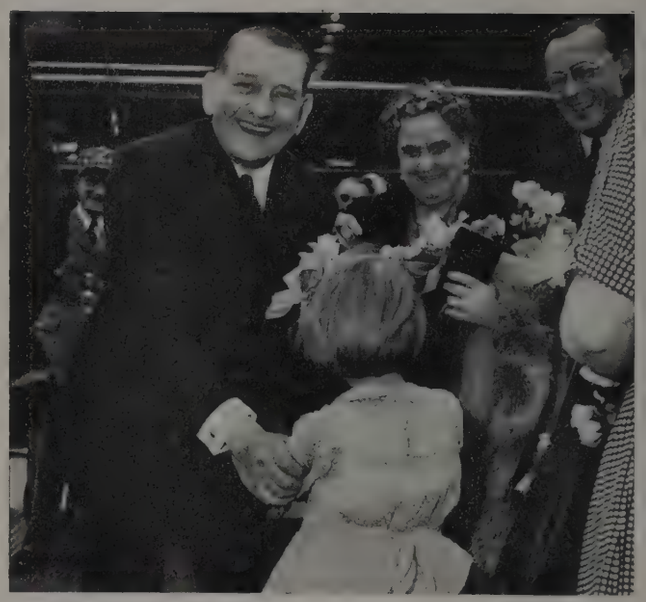


A SOESTDIJK, après le déjeuner au château royal, le président et S. A. le prince Bernhard arborent devant l'objectif un sourire qui n'a rien de protocolaire.

LA HAYE. Pour le dîner qu'offrait le président à la reine Juliana, à l'ambassade de France, le couvert avait été amené de l'Elysée.

SCHEVENINGEN, la coquette cité balnéaire de la mer du Nord, manifeste sa sympathie à la France et à son président par un feu d'artifice géant dont le « bouquet » est éloquent.

A ROTTERDAM, le grand port nordique rival de celui du Havre, où se déroula la carrière politique du président, M. René Coty suivi du prince Bernhard répond aux acclamations des enfants que son sourire a conquis.



SUR LE « PIETHEIM », le magnifique yacht royal éclatant de blancheur, à bord duquel s'effectue la visite des installations portuaires de Rotterdam, une jeune Hollandaise offre des fleurs au couple présidentiel.

NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE... Le 24 juillet, après un dernier déjeuner intime avec la reine, au palais de Soestdijk, le président et M^me^ Coty gagnaient l'aérodrome de Schipol. — Après un dernier « au revoir » aux Hollandais présents, ils s'envolaient à bord du bimoteur « France » en direction de Villacoublay, où le chef de l'Etat exprime au président Mendès-France, venu l'accueillir, l'impression réconfortante qu'il rapporte de sa visite aux Pays-Bas.

Sous la véranda d'un mess, à Moascar, par 40 degrés à l'ombre, les officiers britanniques lisent en silence les nouvelles relatives à l'évacuation de la zone de Suez. Ils ne le disent pas, car la politesse interdit de parler de choses désagréables, mais beaucoup le pensent : c'est un maillon-clé de l'Empire qui vient de sauter !

GAMAL ABD EL NASSER

HOMME DE FER D'UNE ÉGYPTE NOUVELLE

A LES YEUX FIXÉS SUR **L'AFRIQUE DU NORD**

UN REPORTAGE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **RENÉ BRANELLEC**

DEUX gamins, dangereusement perchés sur la corniche d'un deuxième étage, regardent défiler l'armée égyptienne. Les toits sont noirs de monde. Des fenêtres débordent de grappes humaines. En bas, devant la tribune où sont assis, côte à côte, le général Naguib et le colonel Gamal Abd el Nasser, fantassins, méharistes soudanais, fusiliers-marins, troupes motorisées, chars légers, chars lourds, automitrailleuses, scrapers et bulldozers, unités de transmission passent en bon ordre. Le petit lieutenant à l'allure martiale, moustachu, raide dans son uniforme bleu marine et dans ses courtes bottes rutilantes, qui avait déchaîné l'enthousiasme il y a dix-huit mois, renouvelle avec autant de bonheur son numéro. Cet homme si populaire, véritable image d'Epinal, ressemble comme deux gouttes d'eau au plus traditionnel des officiers de Sa Gracieuse Majesté, la reine d'Angleterre.

Des formations de bombardiers font trembler l'air. Des chasseurs à réaction apparaissent, disparaissent, escamotés dans leur sifflement. Et voici des appareils de couleur ocre sable. Le haut-parleur s'enroue d'émotion patriotique. Ce sont des avions 100 % égyptiens. A hélice, certes, mais qui peut dire mieux dans l'un quelconque des pays d'Afrique et d'Asie ? Les attachés militaires orientaux s'agitent, admiratifs. Et, là-bas, on sent qu'un frisson parcourt la foule.

« Mon père était d'origine turque, ma mère était syrienne, me dit avec exaltation un de nos guides. Moi, je suis égyptien jusqu'à la moelle. »

Il n'ajoute pas, mais c'est contenu dans tant de passion : « Je méprise les Turcs et

De gauche à droite, le lewa (général) Mohammed Naguib, considéré longtemps comme le numéro 1 de la révolution égyptienne ; le bickbachi (colonel) Gamal Abd el Nasser, leader de la junte et vrai maître de l'Egypte ; Ismaïl el Azhari, premier chef du gouvernement national du Soudan... Mais le problème de l'unification de l'Egypte et du Soudan n'est pas encore définitivement réglé.

L'émir Abd el Krim m'a reçu avec un sourire ironique. « Voyez, m'a-t-il dit, où nous en sommes aujourd'hui. » Sans qu'il en eût été explicitement question, l'ambiance de l'entretien tient dans cette phrase : « Avec qui négocier ? Mais... avec moi ! » L'émir est vu ici dans le jardin de sa villa du Caire, avec ses deux fils, discutant avec l'un de nous.

les Syriens, je n'ai plus rien à faire avec eux ; leurs soucis me sont étrangers. »

Il convient de faire la part du soleil dans tout cela. En été, il est plutôt chaleureux et Le Caire est une fournaise. Mais je remarque que les nombreux minoritaires de l'Intelligentsia cairote, Syriens, Libanais, Israélites, Grecs, qui naguère regardaient le spectacle égyptien en observateurs détachés, ironiques, commencent à se reconnaître Egyptiens, à s'affirmer comme tels. Pour la première fois, ils éprouvent la fierté de leur patrie d'adoption. Ils s'identifient avec elle parce qu'ils y croient. C'est récent et c'est peut-être le meilleur indice que la révolution a presque gagné sa partie. La réforme agraire porte ses fruits. Non pas tant à cause de la redistribution des terres : celle-ci est à peine entreprise ; mais par l'abaissement des fermages. Alors qu'ils atteignaient — et parfois excédaient — quinze fois le montant de l'impôt foncier, la loi fixe désormais leur limite à sept fois ce montant. Les revenus des fermiers se sont donc beaucoup améliorés. Or 80 % des cultivateurs égyptiens sont des fermiers... La campagne n'est pas loin d'apporter sa pleine adhésion au nouveau régime. Mais la ville ?

SUR LE FIL DU RASOIR

CE n'est pas encore fait. Le Conseil des Douze est en équilibre sur le fil du rasoir. Le lendemain de la signature de l'accord sur Suez, je me suis longuement promené dans les rues du Caire. Les journaux arboraient des titres fantastiques à l'encre rouge. Des processions sillonnaient les artères de la ville, derrière de grands panneaux en toile chantant victoire. Juchés sur des épaules, des tribuns

improvisés scandaient des slogans : « Vive la Révolution ! Vivent les Douze ! Vive Gamal Abd el Nasser ! » Mais les groupes de manifestants ne comprenaient pas plus de cent à deux cents personnes... Les Cairotes s'arrêtaient, regardaient avec indifférence et ne reprenaient pas à leur compte les vivats... Bref, il manquait quelque chose à la fête : la confiance.

Ainsi, au moment où l'Egypte, ayant à sa tête une équipe d'hommes remarquables, d'un patriotisme et d'une pureté évidents, est en passe de devenir un grand pays, son destin reste indécis, dramatiquement menacé non plus de l'extérieur, mais de l'intérieur. Alors que les grandes puissances ont parié sur Gamal Abd el Nasser, alors que le jeu diplomatique, jusqu'à présent empoisonné d'intrigues, s'est clarifié et assaini, les Egyptiens demeurent curieusement réticents. Ils s'interrogent sur les conséquences du nouveau traité avec l'Angleterre. Ils ne sont pas loin de partager l'opinion d'Hodeiby, « guide suprême » des Frères Musulmans, qui a exprimé, de loin — il est actuellement en Syrie — un aigre mécontentement.

« L'accord du Caire, a-t-il dit, lèse les intérêts de l'Egypte et des Etats arabes. Il prévoit l'évacuation des forces britanniques dans un délai de vingt mois. Or le traité de 1936 fait obligation aux Britanniques d'évacuer leurs troupes au mois d'août 1956... Les Anglais pourront, à la faveur du nouveau traité, réoccuper la zone du canal et disposer de toutes les bases égyptiennes et de toutes les communications dans le pays. Ainsi, l'accord prolonge de cinq ans, en l'aggravant, le traité de 1936. C'est pourquoi l'organisation des Frères Musulmans rejette catégoriquement cet accord. »

GAMAL ABD EL NASSER A CONSCIENCE DU RISQUE

C'ETAIT une atmosphère singulière qui régnait dans les salons de la présidence du Conseil, le soir de la signature historique. A l'issue de la réunion du matin, qui s'était tenue au Rest-house des Pyramides, le major Salah Salem avait eu peine à dissimuler sa satisfaction. Mr. Anthony Head, secrétaire d'Etat britannique à la Guerre, arrivé au Caire depuis deux jours seulement, avait conservé un flegme souriant. En revanche, Sir Ralph Stevenson, mêlé pendant des années à la négociation, exultait. On se quitta en se donnant rendez-vous pour 9 heures, à la Présidence cette fois...

Des centaines de journalistes et de photographes étaient présents à l'heure dite. A 9 h. 30, l'accord était paraphé. Les délégations se congratulèrent. Ministres, experts et journalistes égyptiens tombèrent dans les bras de Gamal Abd el Nasser. Celui-ci souriait, mais sur sa physionomie il y avait la trace d'une crispation. Peut-être était-elle due à la fatigue. Le Premier égyptien n'avait guère dormi les nuits précédentes. Il nous déclara d'une voix grave :

« J'ai signé en pensant à l'avenir, c'est-à-dire à l'amélioration du sort des fellahs. »

Ce n'était pas une phrase démagogique. Je ne l'ai d'ailleurs pas retrouvée dans la presse égyptienne, où l'on insistait sur le côté : « Tant que le dernier soldat britannique n'aura pas quitté..., etc. » Cependant, je crois que le vrai mobile de l'accord était celui qu'il nous avait révélé.

Il a pris ses risques. Il savait parfaitement que le Wafd, les communistes et les Frères Musulmans allaient se déchaîner contre lui. Le Wafd ferait remarquer que l'accord reprenait, après des années, le fameux projet Sedky-Bevin, que le Parlement égyptien avait repoussé. Les communistes et les Frères Musulmans insisteraient sur les dangers d'une politique conduisant à rejeter le neutralisme traditionnel de l'Egypte pour prendre rang, aux côtés de l'Occident, dans la lutte contre Moscou. Pourtant Gamal Abd el Nasser avait signé. Cela pouvait signifier rien moins que son arrêt de mort. Car, dans l'opposition actuelle, nombre de fanatiques sont prêts à sacrifier leur vie pour la cause qu'ils croient juste... Pourquoi donc le bickbachi a-t-il signé? Parce qu'il a un double pari à gagner : l'un sur son propre pays, l'autre sur l'Occident.

L'HOMME DE LA REVOLUTION

IL a trente-sept ans, une carrure d'athlète, un maxillaire inférieur de grand carnassier, un nez fortement busqué qui sépare à peine des yeux très rapprochés, dénotant la méditation rapide de l'homme d'action. L'ensemble de la silhouette donne une impression de force contenue, de passion dominée par une volonté de fer. Dans sa raideur il y a de la timidité. Si conscient qu'il soit de sa puissance, le Premier égyptien sait que lui manquent une certaine expérience politique, un brillant, un simple brio, toute une suite d'apparences qu'il n'aime pas, mais qui sont utiles. Il les remplace par le charme d'un sourire jeune, ouvert. Il exerce sur les Douze du Conseil de la révolution un ascendant considérable. Sur les douze ? Un au moins manque aujourd'hui à l'appel : Khaled Mohieddine, « en mission à l'étranger ». En mars dernier, il souleva une partie de l'armée en faveur de Naguib, que le Conseil venait de mettre en quelque sorte « aux arrêts de rigueur ». « Nous ne l'avons pas fusillé, déclara Salah Salem avec dédain, par humanité. »

Ce fut une période critique pour la Junte et pour l'Egypte. Le sort de la révolution était dans la balance. Que s'était-il passé ?

L' « inventeur » de la révolution égyptienne est Gamal Abd el Nasser. Ce fils d'un petit fonctionnaire des postes avait été marié à l'âge de quinze ans. Cela ne prédispose pas particulièrement à l'agitation sociale. Pour Gamal Abd el Nasser, ce fut un aiguillon. Tout en poursuivant ses études, il s'inscrit au Hadeto, mouvement progressiste contrôlé par le parti communiste. A dix-sept ans, il est arrêté. Libéré, il court prendre part à une manifestation antibritannique. Il y est sérieusement blessé, ce qui ne refroidit nullement son zèle. Le voici à l'Académie militaire et l'idole de ses camarades de promotion. La guerre mondiale survient. Comme la plupart des nationalistes égyptiens, Nasser fait des vœux pour une victoire allemande qui remettrait en question tout le système occidental dans le Proche et le Moyen-Orient. Il flirte avec le nazisme, avec la gauche du Wafd aussi d'ailleurs et avec les Frères Musulmans. Il fait une propagande active dans l'armée, mais il évite de se faire remarquer. Les tracts qu'il rédige, nul n'en connaît l'auteur, même pas la police du roi, vigilante pourtant.

Les Allemands sont battus. Il faudra attendre une meilleure occasion. Elle se manifeste à la suite d'un désastre national : la guerre contre Israël. Gamal Abd el Nasser s'y est distingué, comme maints jeunes officiers, tels que les frères Salah et Gamal Salem, Zacharia et Khaled Mohieddine, Anwar Sadat, Abd el Hakim Amer, Kamal Eddine Hussein, Abdel Latif Boghdadi, qui tous font partie de l'organisation secrète des « Officiers libres », fondée par Nasser, et figurent aujourd'hui au sein du Conseil de la révolution. Mais s'il y a eu beaucoup de braves, le haut commandement a lamentablement erré et le Palais a donné le spectacle de trafics qui ont démoralisé le pays et l'armée. Celle-ci revient, décidée à « faire quelque chose ». Quoi ? Elle l'ignore exactement. Nasser le sait. Il lui a donné son instrument d'action : l'association des Officiers libres. Elle devra chasser le roi, abattre la vieille structure féodale. Cependant, ces capitaines, ces majors, ces colonels sont bien jeunes pour inspirer confiance. Leur moyenne d'âge n'excède pas trente-deux ans. Comment les chancelleries étrangères, toujours puissantes au Caire, et les Egyptiens les prendraient-ils au sérieux ?

LE MYTHE NAGUIB

NASSER vient de rallier à son mouvement un général, Mohammed Naguib. Un combattant valeureux et un idéaliste, âgé de plus de cinquante ans. Nasser le pousse au sommet de l'échelle. Quelle meilleure caution pour l'Amérique et la Grande-Bretagne ? Et pour le pays lui-même... Pour le pays surtout. Car le mythe Naguib, sitôt créé, trouve un succès foudroyant et prodigieux. Le petit peuple se reconnaît en Mohammed Naguib. Mieux ! Les Soudanais adoptent immédiatement ce général, qui est des leurs par sa mère. Au reste, comment ne pas l'aimer ? Nous tous qui assistions au Caire, en janvier 1953, au premier anniversaire de la révolution — on le fêtait au bout de six mois seulement, car était-on sûr de passer l'année entière ! — tous nous avions été séduits par Naguib. On sentait en lui beaucoup de bon sens paysan, de la ruse aussi, mais de l'humanité, de la générosité, de l'amour également. Et comment n'eût-on pas répondu à tant de sympathie naturelle !

L'épreuve du pouvoir fut plus terrible pour les « Officiers libres » que celle du feu. Aucun n'avait eu de contacts réels avec la vie civile. Lorsqu'ils proclamaient leur désir de rentrer dans leurs casernes et de s'en remettre aux civils du soin de conduire la révolution à son terme, la plupart étaient sincères. Mais ils avaient de fortes certitudes et une passion de pureté qui ne pouvaient s'accommoder ni des savants calculs des vieux politiciens ni de leurs troubles astuces. Quand le patriarche Nahas vint leur dire : « Bravo, jeunes hommes... Et maintenant, laissez-nous travailler... » ils devinrent méfiants. Ils voulurent voir de près et s'aperçurent que la majorité de ces wafdistes et de ces saadistes qui se proposaient de poursuivre la tâche étaient aussi corrompus que les hommes qu'ils venaient de renverser. Ce qu'ils voulaient ? Ne pas aller trop vite, limiter les dégâts, ne rien casser. Telle n'était pas du tout l'intention de Gamal Abd el Nasser et de ses compagnons. En revanche, Naguib s'était laissé impressionner par les sombres prédictions des politiciens. Sans doute, ceux-ci lui avaient-ils donné des assurances personnelles... après lui avoir montré la tragique imprudence que constituerait l'intrusion de ces jeunes militaires dans la vie publique, à laquelle ils n'entendaient rien. Il fallait agir au plus vite.

Le bon sens le commandait. Et la prudence. Naguib se sentait un peu le père de ces « Officiers libres ». Il les dominait par l'âge, par le grade, par la popularité. Il était loin de leur absolutisme jacobin. Il avait pris confiance en lui depuis que le Soudan, au grand ébahissement des Anglais, avait voté en faveur des partis pro-égyptiens. Cela, c'était incontestablement son œuvre, beaucoup plus que celle du major Salah Salem... Aussi, de plus en plus, intervenait-il pour apporter plus de tolérance, pour enlever à la révolution ses pointes agressives.

« ILS » N'AURAIENT PAS COMPRIS

IL ne voyait pas qu'il la châtrait. Nasser l'avait compris, tout comme les frères Salem et Abd el Hakim Amer, ministre de la Guerre, et Kamaleddine Hussein, chef des commandos du canal, et Zacharia Mohieddine, ministre de l'Intérieur, demi-frère de Khaled Mohieddine. Ce dernier restait fidèle à Naguib...

Entre les deux clans, les dissentiments deviennent de plus en plus vifs. La crise éclate en février dernier. En trois semaines, Naguib est limogé, emprisonné chez lui ; le peuple, dont il est l'idole, est désespéré, il ne comprend pas ; Khaled

Le major Campbell possède à fond le solide réalisme anglo-saxon qui s'attache à résoudre les problèmes un à un. L'évacuation ? Si Londres a décidé qu'il fallait partir, il y avait de bonnes raison à cela... En attendant, il n'est pas interdit de se désaltérer... Par ce temps de canicule, c'est même très recommandé !

Dans la chaleur torride de midi, les soldats de la base de Suez font la sieste sous les tentes. Tous les côtés ont été relevés pour profiter du moindre souffle d'air et pour éviter l'impression d'être enfermé. On l'était bel et bien derrière les barbelés, depuis trois ans ! Et les soldats apprécient fort le retour à la liberté de circulation en zone égyptienne.

Mohieddine rameute quelques chars, la rue manifeste, Nasser s'incline; Naguib, sitôt réintégré, annonce la fin très prochaine de la dictature militaire, des élections générales, le retour « au bon vieux temps »... Cette fois, la mesure est comble. Nasser et ses compagnons réagissent. Pour eux, Naguib a trahi... Il ne « les » a pas trahis, il a trahi l'Egypte nouvelle, dont ils ne doutent pas un instant qu'ils incarnent tous les espoirs.

« Mais, dans ce cas, pourquoi Naguib a-t-il été maintenu à la présidence ?

— Parce qu' « ils » n'auraient pas compris », m'a répondu un des Onze.

Ici, « ils », ce sont les fellahs, c'est le peuple égyptien, ce pauvre peuple illettré, ignorant, qui ne connaît de la vie publique que ce que veulent bien lui dire, sous le manteau, les contre-révolutionnaires du Wafd, des Frères Musulmans, les communistes. Ce peuple fantastiquement misérable, toujours déçu, qui attend qu'on lui allège le fardeau de la vie et dont les vieux politiciens roués savaient détourner le désespoir périodique aux dépens des étrangers, des Anglais...

LA JUNTE

AUJOURD'HUI, Naguib est un président de la République sans pouvoir. Il s'est incliné. Il ne parle pratiquement plus en public. On le surveille. Et toute la puissance, c'est la Junte qui la détient. De cette crise redoutable, l'Egypte sort avec une situation plus nette. Désormais, on sait qui commande : dix jeunes officiers, sur lesquels Gamal Abd el Nasser exerce sans doute un ascendant indiscuté, mais qui ne sont aucunement des « bénisseurs », des hommes de cour. Leurs opinions politiques sont différentes. Khaled Mohieddine était de la gauche socialisante. Anwar Sadat et Hussein el Chafei viennent de la droite religieuse. Les autres sont plutôt des technocrates. Certains sympathisèrent avec le nazisme ou avec le fascisme. Ils semblent s'en être guéris.

Ils se réunissent le dimanche soir, dans le palais italien des bords du Nil dont Farouk avait fait son amirauté privée. Ils arrivent vers 6 heures, montent au premier étage, dans un vaste bureau d'où ils sortent entre 11 heures et minuit. Maximalistes et minimalistes s'affrontent sévèrement, tout comme, jadis, les jacobins et les girondins. Parfois, une lecture du Coran interrompt la discussion. C'est le retour aux sources. Car sur quoi se fonder ? On n'a pas de doctrine, sinon celle, assez vague, qui se dessine dans « la Philosophie de la révolution », de Gamal Abd el Nasser. Or que dit-il ? « Ces propos font l'office d'une patrouille de reconnaissance. Ils cherchent à nous découvrir nous-mêmes... à découvrir nos buts. »

LES IDEES DE NASSER

POURQUOI, s'interroge Nasser, est-ce l'armée qui a fait la révolution et non le peuple ? Cette question l'a tourmenté à juste titre. Chacun sait qu'une révolution militaire est éphémère, qu'elle provoque dans l'armée des appétits, des ambitions, donnant naissance à des coups d'Etat en série et que le mal qu'on prétendait combattre devient pire. Nasser se rassure ainsi : seule l'armée pouvait entreprendre cette révolution.

Quel est son but et comment l'atteindre? « Nous rêvons tous d'une Egypte libérée, puissante. » Mais il ne suffit pas de crier : « Vive l'indépendance ! » Où se trouve donc l'action positive? Est-ce dans l'attentat terroriste ? Nasser l'a pratiqué. « Notre vie, à cette époque, était un inextricable roman policier. Nous avions nos secrets, notre code, nos revolvers et nos grenades. » A la suite d'une agression, il a une crise de conscience et il conclut que la violence n'est pas la forme d'action positive à laquelle il faut recourir pour sauver la patrie. Tout au moins la violence individuelle. « Nous pensâmes à quelque chose de plus important, de plus efficace. Nous traçâmes les premières lignes du plan qui fut réalisé le 23 juillet 1952. »

Et après ? Ce furent les désillusions. « Discordes, chaos, haines, passions convoquaient la vengeance à la réalisation de buts personnels... Il nous était facile de faire couler le sang de dix, vingt, trente personnes pour semer la panique dans les rangs des indécis et les obliger à ravaler leurs vilenies... » Mais l'indifférence ? Pourquoi un grand nombre d'Egyptiens assistent-ils en spectateurs au développement de la révolution, attendant le résultat de la lutte sans y prendre part ? « C'est un vestige du règne des Mamelouks. A leur époque, les chefs s'entretuaient sur la place publique, pendant que les gens, autour d'eux, les regardaient faire sans broncher. La plupart d'entre nous n'ont pas encore pu se débarrasser de ce sentiment héréditaire que ce pays ne leur appartient pas et qu'ils n'y sont que des hôtes de passage. »

Quel chemin prendre? « Celui de l'indépendance politique et économique. » Nasser reconnaît qu'il a mécontenté les grands propriétaires, les anciens politiciens, les fonctionnaires. Mais, ajoute-t-il, « nous avons fait les premiers pas vers la réorganisation ». Le comité de la Constitution a été institué, le conseil de la Production a été créé. « Telles sont nos limites... Notre devoir consiste à déblayer le terrain. »

LES OBJECTIFS EXTERIEURS

SE borne-t-il à cela ? On peut en douter par la suite. Elle a été écrite trois mois après. Qu'y voit-on ? Aux préoccupations d'ordre purement intérieur s'ajoutent soudain des objectifs de politique extérieure très ambitieux.

« Les phases de l'histoire sont pleines de grands rôles qui n'ont pas trouvé de héros pour les jouer et, je ne sais pourquoi, il me paraît que, dans cette région où nous vivons, il y a un rôle important qui attend son héros... Un rôle de nature à faire éclater l'énorme énergie latente dans chacun des courants qui nous entourent, un rôle de nature à créer, dans cette zone, une force capable de s'élever par elle-même et de jouer à son tour un rôle positif dans l'avenir des hommes. »

La zone est la zone arabe. C'est aussi le continent africain, c'est le monde musulman. Les courants, ce sont l'héritage islamique, l'anti-impérialisme. Les moyens ? C'est, par exemple, le pétrole. « L'extraction d'un baril coûte 78 cents en Amérique, 43 cents en Amérique du Sud, 10 cents dans les pays arabes, qui possèdent la moitié des réserves mondiales. » C'est la solidarité religieuse. « Notre conception du pèlerinage doit changer. La visite de la Kaaba ne doit plus être un billet d'entrée au Paradis. Le pèlerinage peut avoir une force politique énorme, devenir un congrès politique périodique. »

L'AFRIQUE DU NORD ET LE BICKBACHI

LA zone arabe pose la question d'Israël, « créé par l'impérialisme britannique ». Quant au continent africain, « ce n'est pas en vain, écrit Nasser, que notre pays est situé au nord-est de l'Afrique et qu'il domine, par sa position, le continent noir, où se déroule une lutte des plus acharnées entre ses colonisateurs blancs et ses natifs noirs, à cause de ses ressources illimitées. »

Pour Israël, la cause est entendue dans l'immédiat. On a trop besoin de l'appui financier américain dans la poursuite de l'objectif économique et social, qui est urgent, pour tenter quoi que ce soit vers Israël. On se bornera à resserrer les liens

Malgré l'accord du Caire, les mesures de sécurité continuent d'être rigoureusement appliquées dans le secteur britannique du canal... Cependant, un espoir est apparu aux soldats d'aller se mêler aux civils d'Ismaïlia. Et les commerçants de cette jolie petite ville, créée par les Français, s'en réjouissent, car depuis octobre 1951, date de la dénonciation du traité britanno-égyptien par Nahas pacha, les affaires allaient très mal.

avec les pays arabes, surtout avec l'Arabie séoudite et la Syrie, unies dans la même crainte de voir se réaliser l'absorption de la Syrie et du Liban par l'Irak et la Jordanie, que domine, avec la bénédiction de la Grande-Bretagne, la dynastie hachémite. On s'est déjà soucié de resserrer ces liens. Il faut maintenant reprendre le commandement, après l'éclipse diplomatique que subit l'Egypte à la suite de la crise de mars dernier. Mais on veut lui imprimer un dynamisme nouveau, inspiré de la volonté et du réalisme de la Junte et aussi de ses grandes ambitions nationales. « Le rôle attend son héros, conclut la « Philosophie de la révolution ». C'est nous et nous seuls qui sommes appelés à le tenir. »

« Maintenant que la question du canal de Suez est réglée, nous allons aider tous les pays arabes et musulmans à réaliser leurs aspirations », a déclaré à l'un de nos confrères Gamal Abd el Nasser. Nous sommes avertis : c'est l'Afrique du Nord qui retient en premier lieu l'attention du bickbachi. Là, rien à craindre de l'Amérique, que toute allusion à la lutte anticolonialiste fait frémir d'aise : elle se sent tout de suite bonne conscience. Elle retrouve sa tradition. Elle en oublie Porto-Rico, les Peaux-Rouges, le problème noir. Et, retrouvant sa tradition, découvre en même temps de nouvelles sources de matières premières, sa hantise, et des marchés, tout en conservant, voire en acquérant, de belles et bonnes bases militaires, moyennant quelques dollars.

LES COMMANDOS DU CANAL

GROUPES derrière leurs bannières rouges frappées de la tête de mort, j'ai vu défiler au Caire les « commandos du canal ». Ce sont tous des volontaires, la plupart recrutés parmi les Frères Musulmans. Leur nombre est évalué de façon fort diverse. Certains parlent de 90.000, d'autres, de 25.000. Ils ont été entraînés par d'anciens officiers de l'Afrika Korps de Rommel, rompus à la guerre du désert. Les fellaghas tunisiens sont, eux aussi, encadrés par des militaires allemands. C'est un premier point commun. Le second est celui-ci : le peuple égyptien, dans son ensemble, est d'origine berbéro-chamitique et non sémite, comme on le croit souvent. En dehors même de toute solidarité religieuse, il est beaucoup plus apparenté aux Tunisiens, aux Algériens et aux Marocains qu'aux Arabes.

Cela explique, la contiguité géographique aidant, que Le Caire soit devenu le quartier général de la plupart des nationalistes d'Afrique du Nord exilés. Le Comité de libération du Maghreb y a son siège. Ses délégués généraux sont : Salah ben Youssef, pour la Tunisie; Mohammed Khidr, ancien député, représentant de Messali Hadj, chef du M. T. L. D. algérien (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) et enfin Allal al Fassi, pour le Maroc.

Alors que j'étais dans la capitale égyptienne, le journal « Al Daawa » (la Cause) venait de prendre à partie Habib Bourguiba, soupçonné d'accepter un compromis avec « l'impérialisme ». Salah ben Youssef étant absent (il était parti pour Genève afin de s'y concerter avec les envoyés de Bourguiba), ce fut Ali Belhaouane, secrétaire général adjoint du Néo-Destour, qui s'en expliqua : l'attaque, précisa-t-il, venait des Frères Musulmans, qui sont universalistes. « Pour eux, aucune frontière ne doit exister entre pays musulmans. Le Néo-Destour, lui, est nationaliste ; comme tel, il défend avant tout les aspirations du peuple tunisien. »

Belhaouane ayant affirmé que son parti n'employait que des moyens pacifiques, la question de savoir s'il y avait un intérêt quelconque pour la France à négocier avec le Néo-Destour (puisque ce groupement reconnaît par là même implicitement que le terrorisme lui échappe), fut posée. Belhaouane réfléchit, puis

Un journaliste égyptien demande à une jeune Anglaise ce qu'elle pense de l'accord. Elle en est très heureuse.

Ce que pense ce tommie ? Eh bien, que les Egyptiens sont probablement de « very good fellows »... après tout.

A l'intérieur de la base britannique existent de nombreux contrôles que l'on ne peut franchir sans autorisation.

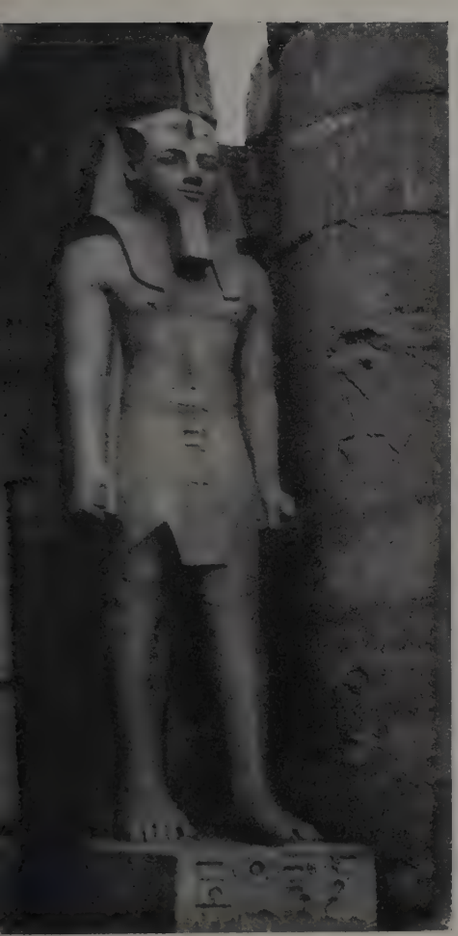
Sir Claude Pelly, grand chef de la R. A. F. dans le Moyen-Orient : « Le délai d'évacuation est bien court. »

De nombreux Britanniques reposent dans le cimetière de Moascar dont le terrain a été cédé gracieusement aux Anglais par les Egyptiens. Mais cette donation a été suivie d'incidents qui contribuèrent à peupler ce champ des morts.

Entre notre taxi et l'un des postes de surveillance de l'entrée de la base de Moascar, un fidèle dit sa prière.

La piscine de Moascar — à côté de laquelle se trouve un terrain de polo — est très fréquentée. Au soleil, la température avoisine 60 degrés... ou plus ! Il fait bon se promener court vêtu... mais dans les limites permises, ainsi que l'intime cet écriteau.

Voilà le frère de l'obélisque qui orne la place de la Concorde. Celui-ci est resté à Louqsor, devant le fameux temple, dont on commence seulement à soupçonner toutes les richesses. De récentes fouilles ont révélé qu'une sorte de voie royale reliait le temple de Louqsor à celui de Karnak, distant de quelque 3 kilomètres.



déclara en pesant ses mots : « En cas d'accord avec la France, le Néo-Destour prendra ses responsabilités. Il se fait fort de ramener le calme. »

Je n'ai pas vu Mohammed Khidr. En revanche, j'ai rencontré Fehrat Abbas, ancien député et chef du Manifeste algérien. Nous devons reconnaître nos torts envers lui et les réparer. Il était indigne de la France — et non seulement indigne, mais maladroit — de lui « voler », car il n'y a pas d'autre terme, son élection, au cours d'une lamentable comédie. Fehrat Abbas est un homme de valeur. Il s'est fait maintes fois maltraiter par la police, au cours de luttes électorales où ses adversaires n'avaient pas le beau rôle. Ce qu'il réclame, c'est que l'on fasse, au moins dans les communes où la population autochtone est seule à pouvoir être représentée valablement, l'expérience de l'administration directe. Et si la majorité de nos représentants n'est pas à même de concevoir la nécessité d'une politique musulmane moderne, on peut, en effet, s'attendre à voir disparaître nos derniers interlocuteurs, ceux qui croient encore en la France et souhaiteraient réellement une entente avec elle.

QUI COMMANDE LE TERRORISME AU MAROC ?

EST-CE le cas des Marocains du Caire ? Nul d'entre nous n'a pu joindre Allal al Fassi. Le mystique délégué de l'Istiqlal — mais son mysticisme s'accommode parfaitement d'une vie matérielle des plus confortables — considérait, il y a deux ans déjà, au cours de la tournée de propagande qu'il accomplissait dans les Etats arabes et qui me fit le voir à Damas et à Amman, que tout dialogue était devenu impossible avec la France. Il est douteux qu'il ait changé d'avis. Il n'y tenait pas. Il veut le tout ou rien. C'est-à-dire le rejet à la mer des quelque cinq cent mille Européens aujourd'hui implantés au Maroc.

Qu'en pense l'émir Abd el Krim ? Lorsqu'il m'avait reçu, voilà dix-huit mois, il m'avait prodigué des paroles pacifiques. Cette fois, le ton n'était pas le même. Il y avait de l'ironie et du triomphe dans son attitude. Fallait-il croire les rumeurs qui le présentaient au Caire comme le grand chef clandestin des terroristes marocains, voire des fellaghas ? C'est improbable.

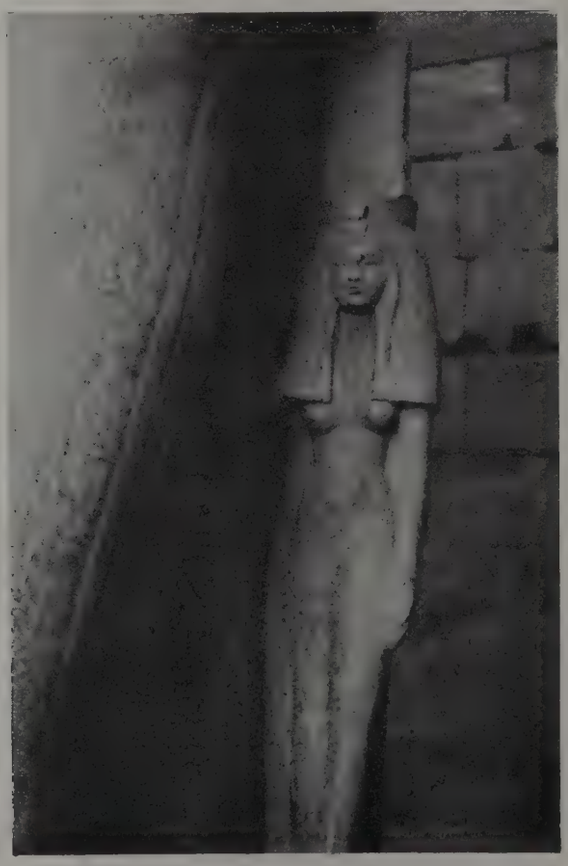
« Pouvez-vous, lui demandai-je, donner l'assurance que les actes de terrorisme s'arrêteraient dans le cas où des conversations seraient engagées avec vous ? »

Le « rogui » me regarda d'un air furieux. C'était une question qui tombait dans le domaine de la guerre secrète.

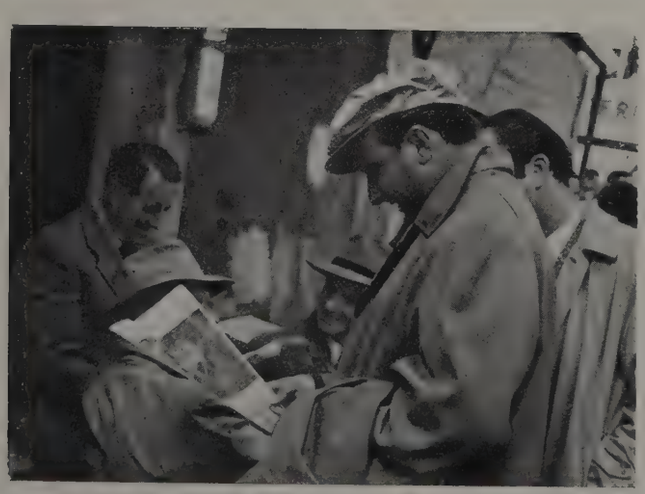
Qui donc la dirige ? Il est peu vraisemblable que ce soit Balafrej, autre leader de l'Istiqlal, réfugié en Amérique. Alors ? Allal al Fassi ? Il y a des raisons de le penser. Mais on a l'impression qu'au Maroc plusieurs clans rivaux sont en compétition, plus encore qu'en Tunisie, et, à l'inverse de la Tunisie, où l'on trouve une organisation décidée à assumer ses responsabilités, il ne semble pas qu'au Maroc la chose soit encore réalisable.

INTERFERENCES ETRANGERES

LA question des interférences étrangères se pose, d'autre part. Chacun se souvient des appels au meurtre diffusés depuis Le Caire par « la Voix des Arabes ». La similitude entre les « commandos du canal » et les fellaghas n'est pas imaginaire. L'attaque portée contre Bourguiba par le journal des Frères Musulmans, « Al Daawa », laisse prévoir que la tentative de M. Mendès-France porte ombrage à certains. Non pas à Gamal Abd el Nasser, qui fait publiquement des vœux pour sa réussite. Mais Nasser, qui est un véritable homme d'Etat, en dépit de sa jeunesse et de sa relative inexpérience, est en difficulté du côté des Frères Musulmans. Il peut avoir besoin, pour quelque temps encore, de dérivatifs au mécontentement d'un peuple qui n'a pas assez de maturité politique pour reconnaître que le Conseil de la révolution travaille pour lui. Les résultats acquis en deux ans : l'assainissement du budget, la réorganisation du corps des fonctionnaires, la construction d'écoles et d'hôpitaux, la réforme agraire, la mise en route de grands travaux intéressant l'agriculture et l'industrie, tout cela ne fait que commencer à peine à porter ses fruits. Les fellahs ne s'en aperçoivent guère. Tout au plus devinent-ils qu'il y a des espoirs nouveaux. Mais il n'est pas sûr qu'ils aient oublié le ressentiment provoqué par la retraite de leur idole, Naguib. En sorte que Gamal Abd el Nasser risque sa vie pour avoir signé, contre l'opposition des vieux partis, le traité avec l'Angleterre. Il l'a fait pour lever l'hypothèque qui compromettait le relèvement rapide de son pays. A ce relèvement la France est intéressée, comme elle est intéressée à trouver en Afrique du Nord les solutions conformes à l'esprit de notre temps. Les deux démarches vont de pair. Il ne s'agit en aucune façon de marchandages sordides. Il faut seulement comprendre que, dans la partie qui se joue, les intérêts de l'Egypte et ceux de la France peuvent se rejoindre ou se disjoindre de plus en plus. Et le choix qui sera fait, tant par la France que par l'Egypte, aura de grandes conséquences.



Cette statuette de la reine Nefert Ari, dissimulée dans l'ombre gigantesque de son mari — elle lui arrive à peine au genou — est l'une des plus belles et des plus émouvantes de Louqsor... Une magnifique civilisation existait là, il y a trente siècles et plus. Puis l'Egypte a piétiné. Elle semble repartir, aujourd'hui, pour une glorieuse destinée.



JEAN BEHRA, qui a perdu un tour — 22 km. 800 — à la suite d'arrêts, précède Trintignant et Miéres dans l'un des soixante-dix virages ou courbes, au milieu d'un paysage dont le fond est constitué par les sapins géants de l'Eiffel. Au-dessous, au stand Mercédès, l'Argentin Fangio.

AU « NURBURGRING », EN REMPORTANT LE GRAND PRIX D'EUROPE, FANGIO

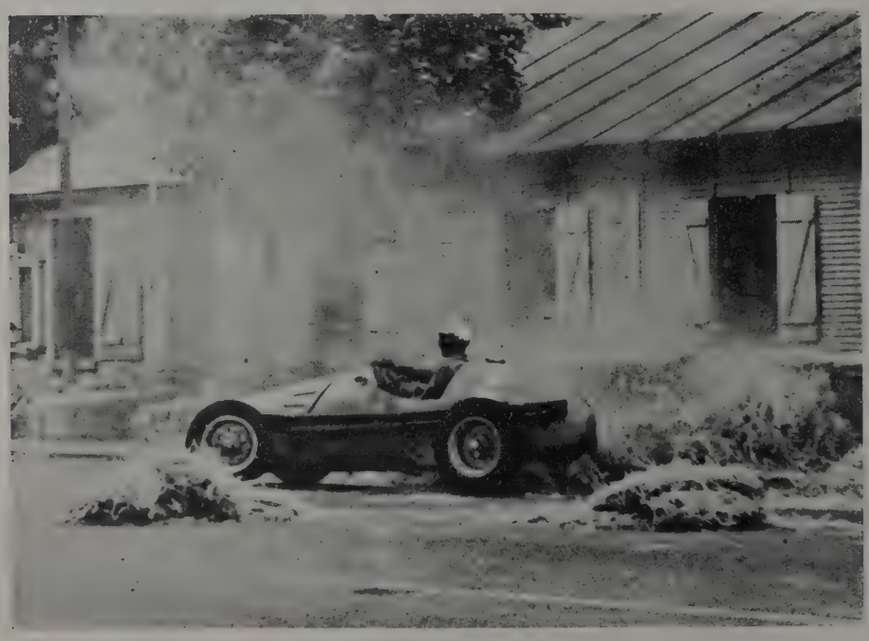
est virtuellement champion du monde 1954

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL **RAYMOND MIOMANDRE**

LE circuit du Nurburgring, bien connu des habitués des courses automobiles et des touristes, est unique dans son genre. Dominé par une vieille tour, vestige d'un château médiéval, il déroule son tracé tourmenté de 22 km. 800 au milieu des forêts de sapins géants qui garnissent ce massif montagneux de l'Eiffel à quelque 50 kilomètres de Cologne, la perle du Rhin. Soixante-dix virages ou courbes, descentes à pic ou montées abruptes, à des altitudes variant entre 900 et 400 mètres, en font un circuit spectaculaire entre tous. Chaque année, les bolides lancés au maximum de leur vitesse font frémir la foule et, bien souvent, un ou plusieurs pilotes paient de leur vie leur hardiesse. Il en fut ainsi cette année. Devant le président de la République allemande, Théodore Heuss, l'ex-roi de Belgique, la princesse de Réthy, le jeune prince Albert et 600.000 personnes enthousiastes, l'Argentin Fangio au volant d'une Mercédès remporta une nouvelle victoire et le Grand Prix d'Europe, devenant ainsi virtuellement champion du monde 1954 de la spécialité. Fangio, sur ce circuit qui épuise le conducteur et éprouve la voiture au maximum, fit montre de supériorité. Il mena la course durant les 501 kilomètres et ce, à près de 135 km. de moyenne. Sur vingt partants, dix seulement terminaient, dont les Français Trintignant, 3e ; Rosier, 8e ; Manzon, 9e et Jean Behra, 10e. Une fois de plus, les firmes italiennes Ferrari et Maserati et la Gordini française étaient battues. Jean Behra, qui avait dû s'arrêter quatorze fois sur ennuis mécaniques divers et qui chaque fois était reparti, avait été longuement ovationné pour son courage et sa ténacité. Hélas! une ombre de tristesse plana sur la course. Samedi, à l'entraînement, Onofré Marimon, jeune coureur argentin de trente ans, élève du maître Fangio, avait trouvé la mort. Une courbe prise trop vite. La voiture, après avoir coupé à sa base un petit arbre, s'était écrasée après plusieurs tonneaux dans un champ d'avoine situé à 10 mètres environ en contrebas. Ejecté au deuxième tonneau, Marimon était retombé sur la tête et était tué sur le coup. Ce n'était d'ailleurs pas le seul accident mortel. Un jeune pilote allemand était sorti de la route dans la course des voitures de sport et une dizaine d'autres avaient été plus ou moins blessés.

JEAN BEHRA MALCHANCEUX A CAEN

AUPARAVANT, à Caen, sur le rapide circuit de la Prairie tracé en plein centre de la ville martyre, Maurice Trintignant (Ferrari) avait remporté une nouvelle et facile victoire sur l'Anglais Stirling Moss et dix autres concurrents. Victime de la malchance qui semble s'acharner sur la « Gordini » française, Jean Behra avait dû abandonner à la suite d'un spectaculaire tête-à-queue, dans une courbe, tête-à-queue qui s'était terminé dans les bottes de paille protégeant les locaux de... la Police d'État.



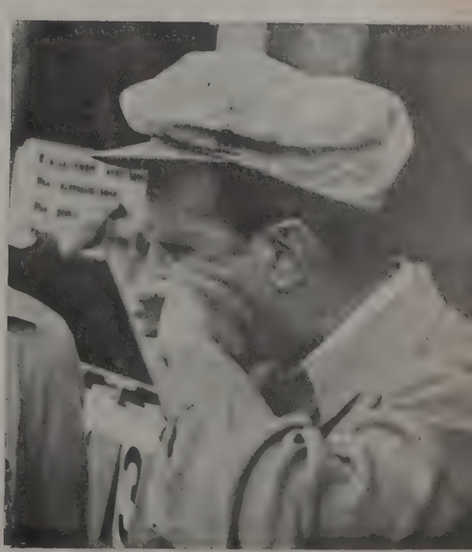
CETTE VOITURE, qui éparpille la paille de tous côtés, est celle pilotée par Jean Behra au Grand Prix de Caen. Dans la courbe il a fait un tête-à-queue et a bien failli finir dans les locaux de la police d'Etat.

LE CIRCUIT TOURMENTE des 22 km. 800 de « Nurburg » est affiché sur la piste, face aux tribunes du célèbre circuit. Chaque année de nombreux pilotes y trouvent la mort, ses soixante-dix virages faisant de cette course l'une des plus dangereuses.

DANS LA GRANDE COURBE descendant vers la plaine d'Adenau, 2 kilomètres avant le lieu où Marimon fut accidenté mortellement, Fangio a doublé Manzon et fonce vers la victoire.

LE DRAME DU « NURBURG » : **L'accident mortel de Marimon en 3 photographies.**

LE VENDREDI SOIR, Marimon s'entretient avec M^me^ et Manuel Fangio et, de dos, le speaker argentin Sojitt. Le lendemain c'est le drame. Dans une courbe, la voiture a franchi une haie, fauché un arbre et s'est écrasée 10 mètres plus bas. On aperçoit, à gauche l'endroit où est retombé le pilote. Fangio vient d'apprendre la triste nouvelle et ne peut retenir ses larmes.



CHAQUE ANNEE, le Tour de France automobile se termine par une course de vitesse sur la promenade des Anglais. Les voitures de sport et de série font merveille. Après un raid de près de 5.500 kilomètres en sept jours, elles tiennent toujours. Voici les concurrents d'une des séries en pleine bagarre : c'est la « Panhard » de Plantivaux, qui précède « l'Alfa-Romeo » de M^lle^ Laure Dubonnet.

PERON (au volant) et BERTRAMIER (Oscar), vainqueurs du dernier Tour de France.

144 VOITURES DANS LE TOUR DE FRANCE

De Nice à Nice, soit près de 5.500 kilomètres à couvrir en sept jours, cent quarante-quatre voitures de sport, de série améliorée et de série disputeront du 3 au 12 septembre prochain le Tour de France automobile. Trois étapes : Nice-Brest, Brest-Nancy et Nancy-Nice scinderont les 5.500 kilomètres. Des épreuves de vitesse : Le Mans et Reims ; de côtes : Peyresourde et Nancy ; d'accélération : Brest, Roubaix et Nancy, ainsi que l'escalade de la fameuse Turbie à l'arrivée à Nice, départageront les concurrents qui, le dimanche 12, disputeront en outre une épreuve de vitesse sur la promenade des Anglais, épreuve qui fournira les vainqueurs des différentes classes. L'an dernier le Tour avait été remporté par les Français Péron et Behra, l'un au classement général, l'autre à la meilleure performance. Péron sera au départ ainsi que Chiron, Redelé, Pons, Lesur, Picard et M^mes^ Bousquet, de Cortanze, Pochon et Thirion.

JEAN BEHRA (Gordini), vainqueur du Trophée de vitesse, est félicité à Nice par M. Dubonnet.

PHOTOGRAPHIES R. VACLION

INVISIBLES, des panneaux de glace ferment la colonnade intérieure de l'Elysée.

ÉPRIS DE LUMIÈRE, L'ARCHITECTE MODERNE CONSTRUIT DES MAISONS DE VERRE

LA compagnie Saint-Gobain apparaît dans l'industrie française sous l'aspect caractéristique de l'exploitation très poussée de deux industries très différentes et très importantes. Avec ses vingt-cinq usines employant 11.000 personnes (ces chiffres n'englobent pas les filiales), elle exerce son activité de base dans l'industrie du verre et dans celle des produits chimiques. Ces deux domaines, Saint-Gobain s'est attaché sans relâche à les étendre et à les diversifier. De là vient qu'on voit aujourd'hui la compagnie fabriquer de la fibre de verre et des matières plastiques, s'intéresser au pétrole et à sa chimie comme à la cellulose, au papier et au verre textile. Enumération qui n'est pas limitative.

Cette extension l'a amenée à fournir aux études scientifiques et techniques une importante contribution grâce au Centre de recherches et d'applications du boulevard de la Villette, à Paris, pour le verre et à celui de la Croix-de-Berny pour les produits chimiques. Elle l'a amenée aussi à se rapprocher du public en créant pour lui un centre de documentation.

40 % environ de la production française, 430.000 tonnes d'acide sulfurique, 650.000 tonnes d'engrais superphosphates, azotés et composés, ces chiffres donnent un ordre de grandeur pour le département des produits chimiques. Si nous nous tournons vers le verre, dont nous voudrions traiter dans cet article, en voici d'autres non moins évocateurs : Saint-Gobain fabrique annuellement 2.000.000 de mètres carrés de glaces ordinaires et trempées, 450.000 mètres carrés de glaces trempées spéciales pour l'automobile, 3.500.000 mètres carrés de verres coulés et imprimés, 7.000.000 de mètres carrés de verres à vitres. Et il faudrait ajouter à ces chiffres la production des usines de Saint-Gobain situées hors de France.

L'EVOLUTION de l'architecture a fait du verre un élément essentiel de la construction moderne, qui cherche à la fois à alléger les structures et à obtenir le plus de lumière possible. Peut-être ne notera-t-on pas sans intérêt que la première verrerie à bouteilles française fut installée en 1290 à Quiquengrogne, dans l'Aisne, où précisément aujourd'hui s'élève l'usine de Saint-Gobain. En fournissant un combustible abondant, les vastes forêts de la région favorisaient l'industrie verrière.

Si le verre a été connu dès une lointaine antiquité, on ignore son origine. Selon Pline, des marchands phéniciens en seraient les inventeurs. Campant dans le désert, ils auraient laissé tomber dans leur feu de bivouac un ballot de nitre, qui se serait vitrifié au contact du sable qui formait le sol. Les hypogées de Beni-Hassan, qui montrent des artisans thébains soufflant « à la canne », apportent un témoignage sur les connaissances des Egyptiens, qui les transmirent aux Grecs.

DEPUIS UN SIECLE LE VERRE OFFRE DE NOUVELLES POSSIBILITES A L'ARCHITECTURE

IL fallut cependant les progrès techniques accomplis au XIX[e] siècle pour ouvrir à l'emploi du verre des possibilités à peu près illimitées. Dans cet ordre d'idées, l'invention, par Siemens, en 1859, des fours à gaz à chaleur régénérée fut décisive. Le problème était de produire des masses vitrifiées importantes en évitant les risques de rupture créés par le refroidissement.

Alors, on a vu apparaître les verres bruts coulés minces, puis les verres imprimés, mis au point justement par Saint-Gobain, en 1888. En même temps, on commençait à mouler le verre de façon à en faire des plaques, des dalles, des carreaux. Toutes les possibilités que l'architecture allait utiliser de manière de plus en plus vaste et fréquente lui étaient déjà offertes. On en eut la révélation lorsque fut inauguré à Paris le siège du Crédit lyonnais, sur les boulevards. C'était la première fois que le dallage en verre était utilisé dans la construction, et l'importance de la réalisation démontrait éloquemment la valeur du procédé.

En 1850, l'Anglais Tenner avait inventé le verre armé. Malheureusement, il se montra incapable de faire passer son idée dans la pratique, ne pouvant parvenir à fournir des feuilles que leurs dimensions rendissent utilisables. Un Américain, Schumann, y réussit. En même temps que lui, d'ailleurs, Léon Appert, qui poursuivait à Saint-Gobain des expériences ayant le même objet, obtenait un résultat identique.

La gamme des fabrications de Saint-Gobain, dans ses nombreuses usines, couvre toutes les modalités d'emploi qu'on peut attendre du verre, dont les variétés se groupent en deux grandes catégories : le verre plat (glaces, vitres), le verre creux (bouteilles, flaconnage, gobeleterie). A ces deux catégories s'ajoute maintenant la fibre de verre, aux multiples applications.

A 1.560 DEGRES DE CHALEUR !

PEUT-ETRE n'est-il pas inutile de décrire brièvement la fabrication, en rappelant que ce qui distingue la glace du verre à vitres, c'est que celui-ci, étiré verticalement à partir d'un bain de verre en fusion, ne subit aucun travail de surface. Ses feuilles présentent donc toujours quelques légères ondulations, qui suffisent à dévier plus ou moins les rayons lumineux. Au contraire, la glace assure la vision par transparence, sans aucune déformation. Seule, elle peut être argentée, ce qui donne les vrais miroirs.

La composition du verre est connue : sable, chaux et soude, qui est le « fondant ». On y ajoute de faibles quantités d'autres produits pour améliorer la qualité ; surtout, on y incorpore du « calcin », c'est-à-dire des débris de verre destinés à accélérer la fusion. Ce mélange est introduit dans les fours munis de brûleurs à mazout disposés latéralement. Il y devient pâteux, puis liquide. Dans la partie la plus chaude, où la température atteint 1.560 degrés environ, il s'affine, c'est-à-dire qu'il se débarrasse des gaz qu'il renferme. Enfin, la masse vitreuse, ayant achevé son élaboration, s'écoule à l'extérieur. Le four est, en somme, un vaste bassin qui, constamment alimenté à une extrémité, déborde de façon ininterrompue à l'autre : c'est la coulée continue.

Le refroidissement, qui est le moment critique, doit s'effectuer lentement et avec beaucoup de précautions. Il s'opère dans un tunnel calorifugé appelé « étenderie ». L'opération elle-même se nomme « recuisson ».

Viennent ensuite le doucissage, où un appareil à meules — le twin — chargé de boue abrasive use simultanément les deux faces de la glace afin de les rendre parfaitement planes, et le polissage, qui lui donne la transparence. Ce sont ces deux opérations mécaniques qui assurent la différenciation de la glace et du verre à vitres.

Les usines tendent à se spécialiser : Saint-Gobain (Aisne), verres coulés et moulés ; Chalon-sur-Saône, verre à vitres; Chantereine (Oise), glaces et produits trempés. A Chantereine, le ruban continu de verre glisse à 165 mètres à l'heure, sur une longueur de 400 mètres, avec une seule interruption entre le four et les tables où les glaces sont découpées.

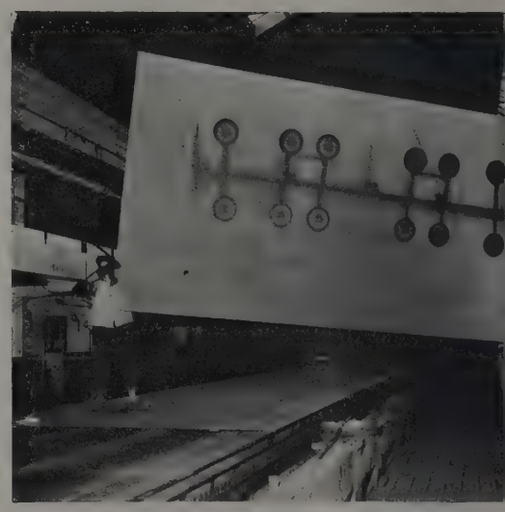
LA GLACE TREMPEE EST CINQ FOIS PLUS RESISTANTE

POUR certains usages, il est nécessaire de donner à la glace une résistance particulière, en raison des efforts qui lui sont demandés. On y parvient en la trempant. Après lui avoir donné sa forme définitive, on l'introduit dans un four électrique, où elle est portée à son point de ramollissement, soit environ 700 degrés. A ce moment, on la refroidit brutalement à l'aide de jets d'air soufflé. Tandis que les couches extérieures se figent, la couche interne se refroidit plus lentement. Cette opération confère à la glace une résistance environ cinq fois plus grande. En outre, elle ne se brise qu'en petits fragments inoffensifs. Ainsi s'obtiennent les glaces du type Sécurit, d'un emploi courant dans l'automobile, les chemins de fer. La glace « Sécurit » est une invention française, diffusée dans le monde entier, et qui a été améliorée récemment par la création du « Visurit ». En cas d'étoilage du pare-brise, le « Visurit » réserve, en face du conducteur, une fenêtre claire.

Solide, indéformable, la glace trempée, qui peut être à volonté translucide ou transparente, en totalité ou partiellement, trouve aussi sa place dans la construction : façades de magasins, fenêtres de bureaux, salles d'attente.

Et voici déjà une des innombrables applications du verre à l'architecture moderne. Il est partout, dans la salle de bains comme dans la cuisine, dans les escaliers et dans la salle commune. Et partout il laisse entrer la lumière à profusion. Le vestibule est-il obscur ? Quelques briques de verre convenablement disposées et l'inconvénient s'atténue ou disparaît. La glace trempée, dont nous venons de parler, permet des balustres d'escalier et des cages d'ascenseur. Avec le verre ondulé armé on construit des balcons. Ce « Verondulit », se raccordant aux plaques d'amiante-ciment et à la tôle ondulée, nous le retrouvons en toitures de garages ou d'usines.

LA COULEE DU VERRE s'opère de manière ininterrompu
Ci-dessus, à la glacerie de Chantereine, sortie du four de
masse incandescente. Le ruban a une largeur de 2 m. 5



HAPPEE par une main métallique munie de ventouses,
glace est déposée sur un chevalet où elle sera reprise p
une autre main et, après nettoyage, envoyée au contrô

LA GLACE est rendue parfaitement plane en usant ses de
faces à l'aide de meules en fonte, les « ferrasses », c
emploient comme abrasif une boue de sable et d'eau.
polissage se fait avec de la « potée rouge », mélange de pe
oxyde de fer et d'eau, et les meules sont garnies de feut
Ci-contre, la « tour de travail », où se prépare le mélan
que des wagonnets conduiront aux fours.

OU LE BETON DEVIENT TRANSLUCIDE

EN pavés, en briques, en dalles, le verre moulé constitue le « béton translucide ». Saint-Gobain offre ici les pavés trempés ronds ou carrés Lumax, destinés aux ouvrages horizontaux ou en voûtes, les briques creuses Primalith, qui trouvent leur usage quand il s'agit de concilier la translucidité et l'isolation thermique, et les briques Nevada, adaptées à la construction des cloisons verticales ; enfin, les dalles de verre. Judicieusement utilisés, les moulages de verre, dont l'emploi va grandissant, assurent une excellente répartition de la lumière.

Tout naturellement, le verre devait prendre une grande place dans l'installation des bureaux modernes, où il contribue pour beaucoup aux bonnes conditions de travail auxquelles le personnel est en droit de prétendre. Des portes Clarit éclaireront les couloirs, la gaine d'ascenseur sera en glace trempée, des meubles à classement visible permettront d'avoir constamment les dossiers sous les yeux, les bureaux pourront être isolés du froid et du bruit grâce à de doubles vitrages.

La défense contre la température et contre le bruit peut être organisée avec les cloisons en briques de verre. Elle peut l'être aussi avec le double vitrage Aterphone. L'Aterphone assure, par rapport à un vitrage simple, une réduction de 45 % de la déperdition calorifique. Il garantit en outre une efficace protection contre le bruit.

Autre vitrage isolant, le Triver, composé de trois feuilles de verre à vitres. Transparent, isolant, étanche, il apporte, lui aussi, une efficace protection contre le bruit et la perte de chaleur.

Souhaitez-vous maintenant répandre une lumière douce, diffusée dans un sens choisi ? Le Thermolux intervient. Il se compose de deux feuilles de verre entre lesquelles s'interpose un feutre de fibre de verre. En été, le Thermolux freinera la chaleur ; en hiver, il permettra une sensible économie de chauffage. En outre, il s'oppose au bruit et, comme il existe en diverses couleurs, il est loisible de créer, grâce à lui, une ambiance décorative.

LA FIBRE DE VERRE, LE PLUS EFFICACE DES ISOLANTS

NOUS venons de parler de la fibre de verre. Ce produit, longtemps considéré comme une curiosité scientifique, connaît en France, depuis vingt-cinq ans environ, une énorme faveur. Il a fallu attendre en effet, pour qu'il entrât dans le domaine industriel, la mise en œuvre des procédés Hager et Owens, grâce auxquels une fabrication massive et économique est devenue possible. De tous les matériaux connus, la fibre de verre possède le plus haut pouvoir isolant. En effet, 4 centimètres de fibre de verre isolent autant que 20 centimètres de bois, 35 centimètres de brique creuse, 60 centimètres de brique pleine et 130 centimètres de béton. De plus, elle se conserve indéfiniment, elle est absolument incombustible et insensible à l'humidité. On comprend donc que son utilisation se soit développée avec une extrême rapidité, qu'il s'agisse du calorifugeage des tuyauteries, de l'isolation thermique et phonique, de la correction acoustique des bâtiments, comme de l'isolation des appareils ménagers (réfrigérateurs) ou du matériel de transport. Ces qualités traditionnelles, qui auraient à elles seules suffi à justifier la faveur de la fibre de verre, ont été grandement accrues récemment au moyen de l'imprégnation par les résines synthétiques. L'imprégnation donne aux produits une tenue parfaite et améliore la résistance mécanique, de sorte que la résistance à l'écrasement et le pouvoir isolant augmentent considérablement. Ainsi il a été permis d'établir une série étendue de produits adaptés à tous les problèmes qui peuvent se présenter, qu'il s'agisse de construction ou de transport. N'oublions pas de mentionner que la fibre peut aussi prendre la forme de fils et de tissus. Aussi comprend-on que le champ ouvert à la fibre soit en extension continue.

PARTOUT, MAISONS DE VERRE DES BATIMENTS INDUSTRIELS AUX CONSTRUCTIONS RURALES

SI nous avons choisi comme exemple d'utilisation du verre dans l'architecture actuelle l'aménagement des bureaux, il va de soi que ses applications s'étendent à toutes les branches de la construction. C'est ainsi que le verre est aujourd'hui largement employé pour les bâtiments industriels. Les multiples produits mis à la disposition de l'architecte lui permettent d'utiliser rationnellement la lumière naturelle. Les verres armés, la glace trempée augmentent la sécurité du personnel, dont le confort est, d'autre part, accru par une isolation thermique appropriée. Dans cet ordre d'idées, des réalisations absolument remarquables ont été déjà obtenues qui prouvent que les produits verriers s'harmonisent avec tous les styles et avec tous les sites. On pourrait citer aussi bien des usines du Nord que des fabriques d'Algérie, et, dans peu de temps, l'inauguration de la centrale thermique de Nantes-Cheviré montrera l'heureux parti que l'E. D. F. a su tirer du « matériau » mis à sa disposition.

Même remarque au point de vue commercial, où la vue totale, obtenue dans certains magasins en mettant toute la façade au service de la vitrine et, par conséquent, en écartant tout ce qui pourrait détourner l'attention du client, place l'article à vendre dans des conditions extrêmement favorables. Le slogan : « Objet bien vu, vite vendu » est justifié par ce genre d'installation.

Si nous passons des bâtiments industriels aux constructions rurales, nous constaterons que l'on peut obtenir grâce au verre des progrès extrêmement appréciables, qu'il s'agisse du confort de l'habitation rurale proprement dite ou de l'hygiène des bâtiments de ferme. Dans la vieille maison paysanne, les ouvertures, rares et exiguës, ne laissaient passer qu'un jour parcimonieux. Dans l'habitation moderne, de nombreuses baies permettent à la lumière de pénétrer largement. Le travail de la ménagère en est facilité, le séjour à la maison, plus agréable. L'utilisation d'un double vitrage assure une bonne isolation thermique et supprime les condensations. Les portes vitrées, les portes en verre trempé fournissent une excellente clarté aux vestibules. Les greniers sont éclairés rationnellement par des tuiles de verre, tandis que les combles et les plafonds, isolés par la fibre de verre, sont protégés contre le froid et le chaud, ce qui permet de réaliser une appréciable économie de chauffage. Poulaillers, porcheries, étables sont, eux aussi, largement éclairés par le toit en verrière et les châssis vitrés latéraux. Les animaux profitent de cette lumière distribuée abondamment et il n'est pas contestable que le rendement se trouve amélioré.

DES BATIMENTS SCOLAIRES AUX LABORATOIRES

L'EPOQUE est révolue où les écoles ne dispensaient aux enfants qu'un éclairage médiocre. Les constructions scolaires neuves, qui se multiplient sur le territoire et qui ont permis aux architectes de témoigner de beaucoup d'ingéniosité, ont fait disparaître ces mauvaises conditions de travail. La lumière n'est jamais trop abondante et il est indispensable de la laisser affluer dans les salles de classe, car les enfants, en pleine évolution physiologique, sont particulièrement sensibles aux conditions de travail. Or il est démontré que les troubles visuels sont fréquents chez les enfants qui ne disposent que d'un mauvais éclairage. C'est la répartition de la lumière qu'il faut, le cas échéant, surveiller afin que la fatigue ne naisse pas de contrastes brutaux. Les techniques nouvelles de construction permettent de respecter ces principes. Le vitrage n'apparaît plus aujourd'hui comme une anomalie. Une étude détaillée du rôle fonctionnel de toutes les parties lumineuses permet de choisir en connaissance de cause le produit nécessaire. Là encore se posent les mêmes problèmes d'isolation et de protection contre les variations de température et contre le bruit. Un détail : le tableau scolaire peut être aujourd'hui fait en verre et il est inusable !

Les solutions que le verre apporte à l'école ou au lycée valent aussi, dans bien des cas, pour les laboratoires et les établissements de recherches scientifiques. En effet, la nature des matériaux choisis doit répondre à des exigences sévères de sécurité, d'hygiène, de facilité d'entretien, d'inaltérabilité aux agents physiques et chimiques. Les produits vitrifiés ont donc là un rôle important à jouer. Dans nombre de laboratoires, ils ont été largement employés, à la satisfaction générale.

On pourrait faire des observations analogues en ce qui concerne les hôpitaux et les sanatoriums.

LE PROGRES VIENT DE LA BOUTEILLE

DANS son excellent petit livre sur « les Arts du feu », M. Guillaume Janneau écrit : « C'est en cherchant à fabriquer la bouteille dans les meilleures conditions que les verriers ont découvert la solution de maints problèmes techniques. C'est en étudiant les procédés de moulage destinés à façonner des bouteilles de formes régulières et de contenance fixe qu'on a mis au point la difficile fabrication des moules eux-mêmes. »

Pendant longtemps, en effet, on se contenta du soufflage. On essaya ensuite les moules cylindriques en argile, puis ceux de fonte. Après bien des tâtonnements, le moule à fond mi-partie de terre et de métal fut adopté. Un Français, M. Boucher, devait apporter l'amélioration définitive en substituant au soufflage à la bouche dans le moule un procédé mécanique.

Saint-Gobain range parmi ses fabrications importantes la bouteillerie et les différents articles groupés sous le nom de « gobeleterie ». Un de ses départements les plus actifs est le flaconnage, auquel est réservée notamment l'usine de Sucy-en-Brie. Usine entièrement automatique, où tout se fait à peu près sans intervention apparente. La fabrication du flacon est un travail extrêmement délicat, car la clientèle impose des conditions fort strictes de calibrage, avec des diamètres de débouchage rigoureux, des contenances absolument précises. Les industries fournies sont, en premier lieu, la pharmacie, qui absorbe environ 60 % de la production, puis la parfumerie, les industries de l'alimentation et enfin les produits d'entretien (colles, encres, etc). L'usine de Sucy est surtout utilisée pour la fabrication des flacons de spécialités pharmaceutiques et pour la parfumerie, ainsi que l'usine de Genlis, le flaconnage standard pharmacie étant fabriqué à l'usine de Lagnieu. La production moyenne varie de 1.000.000 à 1.500.000 flacons par jour, selon le nombre des fours en marche et la contenance des articles à fabriquer. Pour les petits flacons, certaines machines spécialisées arrivent à produire jusqu'à 90.000 pièces par jour.

En matière de verre creux, le Pyrex mérite d'être cité à part. Ce verre, parti-

DEPUIS LE FOUR jusqu'à la table où elle sera découpée automatiquement, la glace coule avec régularité, semblable à un large ruban. A Chantereine, elle progresse ainsi sur une longueur de 400 mètres à une vitesse de 165 mètres à l'heure. Le débit journalier de cette chaîne de fabrication est d'environ 180 tonnes.

culièrement résistant et qui ignore pratiquement les dangers du feu, sort de l'usine de Bagneux-sur-Loing, qui dispose d'une gamme de fabrication s'étendant à 17.000 articles. Elle produit notamment 33.000 biberons par jour.

Nous avons ainsi fait sommairement le tour des produits qu'une puissante organisation industrielle comme celle de Saint-Gobain peut mettre à la disposition de sa clientèle. Il en est pourtant un sur lequel nous voudrions conclure, car il est à la fois objet d'utilité et objet d'art : c'est le miroir. Il a toujours été un élément important de la décoration. Dans les habitations modernes, où bien souvent les dimensions des pièces sont réduites, il n'est plus seulement un luxe, mais un complément agréable qui fait retrouver dans un espace limité la liberté. Là aussi, nos architectes et nos décorateurs réussissent des arrangements d'une grande ingéniosité. Par la variété des emplacements qu'ils assignent aux miroirs, ils créent des perspectives, ils regagnent l'étendue qui fait défaut. Dans une pièce le miroir jette des reflets imprévus, multiplie les éléments du décor. Il joint le réel à l'irréel.

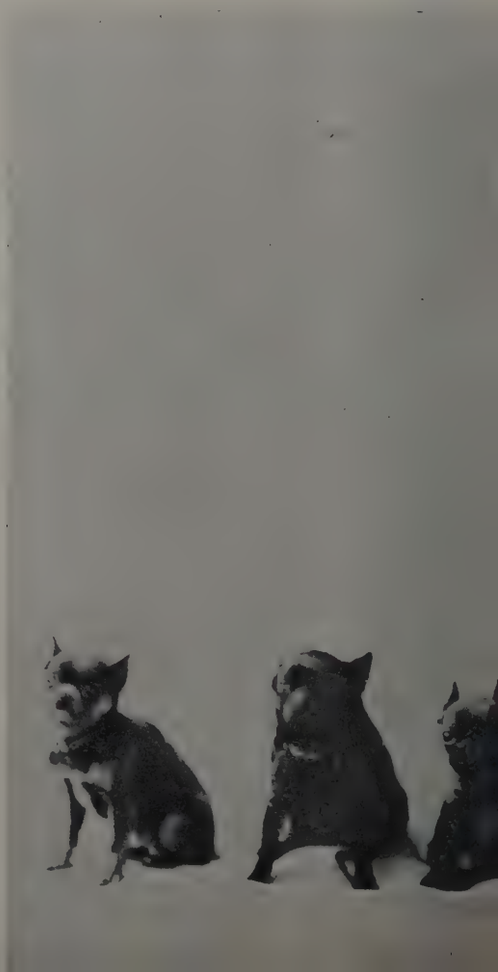
RENE PARNAY.

LES DOMINOS étaient le passe-temps favori du capitaine Colette, grand mutilé de la campagne d'Italie, et de son épouse dans leur retraite de Saint-Sauveur-en-Puysaye.

GABRIELLE-SIDONIE à sept ans, l'âge où elle aimait « se pelotonner entre deux tomes du Larousse ». Ci-dessous, la mère de Colette, « Sido ».

L'EPOQUE DES « CLAUDINE ». Ayant épousé à vingt ans l'écrivain Willy, dont on voit ci-dessus le légendaire haut de forme, elle écrit « Claudine à l'école » que signe son mari, dont elle se séparera quelques années plus tard.

1910. Après dix années de « vagabondage » au music-hall, Colette, devenue M^me^ Henry de Jouvenel, se partage entre son foyer, sa plume et les bêtes dont elle aima toujours s'entourer.



SIDO, CLAUDINE ET COLETTE NE SONT PLUS

PAR GÉRARD CAILLET

ELLE était entrée vivante, depuis longtemps, dans l'histoire littéraire. Elle était aussi entrée vivante dans sa légende.

Celle-ci commençait à la belle époque. Qui ne l'a pas redite, en ces quelques jours qui viennent de s'écouler depuis que s'est fermée la fenêtre du Palais-Royal ?

On y voyait d'abord l'image d'Epinal du capitaine Colette (campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie, une jambe perdue) et de Sido, son épouse ; puis celle de Willy le Cynique, dont le père, Gauthier-Villars, fut un compagnon de guerre du capitaine... Le mariage, la collaboration obligée, qui l'égalait à Curnonsky ou à P.-J. Toulet, et la naissance des cahiers d'écolier de « Claudine ». (A-t-on dit, au fait, que l'éditeur, qui acheta les droits une fois pour toutes, ne fit pas une mauvaise affaire ?...) Le divorce. Le music-hall et les tournées de mime avec Georges Wague... L'époque du « Matin » et d'Henry de Jouvenel... L'apparition de la signature « Colette »... Le théâtre avec Léopold Marchand ou Maurice Ravel, tandis que se répandaient à travers le monde les grandes œuvres... Puis venait l'Académie, en Belgique, à la place de l'Académie française... L'Académie Goncourt et sa présidence... Les honneurs de la Légion d'honneur... A ce moment, les couleurs changeaient un peu dans la lanterne magique. Et c'était l'appartement de la rue de Beaujolais avec l'image protectrice de Maurice Goudeket... L'infirmité, la sérénité, l'accent de Bourgogne à la radio et l'étonnante jeunesse d'esprit... Un film où Jean Cocteau paraissait en voisin aimé... Pour finir par ces funérailles tricolores, par ce cercueil simplement officiel que suivaient un mari, une fille et la fidèle Pauline.

Oui, dans la cour du Palais-Royal, je songeais à cette belle légende en regardant le catafalque fleuri entre deux képis des gardes municipaux. Il y avait, à ma droite, la tribune et ses cameras ; les micros à ma gauche, où le ministre de l'Education nationale, feuillets en main, succédait à Roland Dorgelès et au Belge Luc Hommel ; et disait, ma foi, des choses fort pertinentes. Il y avait même un magnétophone, afin de conserver intacte cette minute où les musiques militaires à plumet rouge jouèrent, sous un ciel gris d'été, pour la mort de Colette.

On cinématographiait sur les terrasses environnantes. Devant moi se hâtaient les derniers de ceux qui avaient reçu le grand carton bordé de noir. Derrière moi regardaient, mêlés aux curieux, ceux qui n'avaient pas reçu de carton mais qui avaient voulu venir, avec leurs fleurs et leurs tremblements de peine vraie dans le menton.

Je songeais à sa légende et je songeais aux quelques fois où je l'avais vue. Plusieurs tableaux se brouillaient un peu. Des

LES GONCOURT l'avaient choisie dès 1945 comme présidente. La voici chez Drouant, entre Roland Dorgelès et Francis Carco. Debout : Philippe Hériat, Salacrou, Gérard Bauër et Alexandre Arnoux.

L'AN DERNIER, Colette se rendait à une réception organisée à la présidence de l'Assemblée nationale par Edouard Herriot, auquel la liait une affectueuse amitié.

EN AVRIL 1953, à quatre-vingts ans, elle recevait des mains de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

souvenirs d'enfance d'abord, quand elle scandalisait les promeneurs du dimanche en parcourant l'avenue du Bois, tignasse au vent et chaussée de spartiates qui découvraient ses pieds nus : jugez alors combien devaient étonner ses écrits ! Des souvenirs du temps où elle descendait, portée, appuyée sur des cannes, pour présider un prix littéraire qu'on décernait, exprès pour elle, sous les arcades... Le moment où je la vis, chez elle, dans le soleil qui illuminait son divan. Elle écrivait sur son papier à lettres bleu, celui qui reconnaît le fanal de ses souvenirs, le « Fanal bleu » ; elle écrivait couchée, pliée à angle droit contre la planche-bureau qu'on lui avait fabriquée. (« Peut-on lui dire, Maurice ?... » Et Maurice, qui la défendait contre les exploiteurs, les curieux et les indiscrets, Maurice répondait : « Je ne sais pas ; tu n'es pas décidée encore... » Il s'agissait de l'adaptation du « Ciel de Lit ». « Adapter une pièce anglaise, à mon âge !... » Elle hochait la tête et parlait du dernier achat qu'elle venait de faire : un goûte-vin.) Autour de nous, le photographe s'agitait et Colette disait que nous étions tous bien gentils de nous occuper d'elle.

Je songeais qu'il y avait longtemps que l'on devinait l'approche de ce jour où Colette ne serait plus. Je songeais que j'admirais Colette et que je l'aimais.

JE l'aimais d'avoir osé être elle-même. Et d'avoir conquis l'admiration du monde en sachant l'être, avec son cœur, et dans la plus jolie langue du monde.

Je me redisais avec les voix officielles certaines expressions qui nous étaient devenues naturelles, qui devaient lui faire plaisir et la faire sourire : « Notre grande Colette », « la reine des lettres » ; je me rappelais en même temps des propos de salon où l'on ne ménageait pas sa vie privée — et qu'aurait-on ménagé puisqu'elle n'aimait pas les mystères ? Je me répétais ce qu'avaient dit, le soir de sa mort, les « personnalités » (voilà un usage bien parisien !) que l'on avait interrogées. Que Montherlant avait répondu : « Jamais, sous sa plume, je n'ai surpris une bêtise » ; Cocteau : « C'est comme si j'avais perdu ma sœur ou ma mère. »

POUR son quatre-vingtième anniversaire, Georges Duhamel est allé la féliciter. Ci-dessous, avec les jeunes interprètes du « Blé en herbe », porté à l'écran par Claude Autant-Lara.

Que Mac Orlan, plus ému qu'il ne voulait le paraître, avait assuré : « Je ne pense pas qu'il puisse exister un autre écrivain dont le rayonnement soit aussi indépendant de toutes les explications de la critique littéraire. » Que Pierre Brisson avait pris sa plume des grandes consécrations pour célébrer, en première page du « Figaro », « ce sentiment paternel qu'elle inspirait à tous les cœurs blessés »...

Et que cela était vrai : je n'avais qu'à regarder autour de moi.

CEPENDANT, chacune de ces réflexions m'interdisait, à chaque fois plus précisément, d'écrire — fût-ce une ligne — à propos de Colette.

Il est grave, à propos d'un grand styliste, de polir des phrases pour le louer. On s'expose au danger de parler de vigueur paysanne, de belle pulpe de fruit et de chaude saveur bourguignonne. Déjà, ces lignes, plus haut, à propos du plumet des gardes... C'est le même inexact mimétisme qui fait jaillir, parlant de Bergson, les mots de « dureté figée » ou de « frange émouvante », selon qu'il s'agit d'évoquer le travail de l'intelligence ou la mobilité de l'intuition... De même il est redoutable de s'étendre pour expliquer qu'on n'expliquera pas l'inexplicable.

Mais dans ce kaléidoscope, où s'agitaient pêle-mêle les images de Colette, les manifestations de gratitude de la IVe République, l'hommage du peuple de Paris et la grandeur d'une œuvre parfaitement exécutée — dans ce tourbillon où venaient même, tout à coup, de surgir, au premier plan, des visages agrandis (Edwige Feuillère, qui fut Julie ; Danièle Delorme, Evelyne Kerr, qui furent Gigi ; Nicole Berger, qui fut Vinca... : voyez, il n'y avait que des visages de femmes !), une certitude m'a gagné.

Celle que l'existence de Colette fut l'une des plus belles qu'on puisse rêver.

Parce qu'elle n'a jamais sacrifié sa vie à son œuvre, ni son œuvre à sa vie. Parce qu'elle a su faire sa vie heureuse et son œuvre parfaite. Parce qu'elle s'est parfaitement « exprimée ».

C'est de cela qu'est fait le génie.

Et je comprenais ce qu'enviaient follement en elle tous ces écrivains.

M. MAURICE GOUDEKET, son dernier mari, fut le compagnon, aux soins vigilants, de Colette, dans l'appartement du Palais-Royal, où elle s'est éteinte.

A L'OPERA-COMIQUE, en 1950, elle évoque, avec le frère de Maurice Ravel, ses souvenirs sur le compositeur qui écrivit la musique de « l'Enfant et les Sortilèges ».

COLETTE ET SES MUSICIENS

PAR L. MAURICE-AMOUR

C'EST un chapitre ignoré de sa vie. Pourtant, elle y est aussi vivante, aussi vraie que dans les « Dialogues de bêtes » ou « la Naissance du jour ». Que font, à l'habitude, les musiciens d'un poète offert à leur inspiration ? Ils fixent leur choix selon vers ou prose rythmée qui ouvrent leur appétit musical. Il en fut tout autrement pour Colette. Ses musiciens n'ont pas eu à choisir. Elle a devancé leur appel. Elle a écrit spécialement pour eux. Ses textes, exclusivement destinés à un musicien particulier, ignorent la concurrence acharnée dont un Verlaine, par exemple, fut l'objet avec les innombrables versions sonores de « Green » ou de « Il pleure dans mon cœur ». L'accord conclu d'avance a été sérieux, durable, comme un mariage de raison devenu mariage d'amour. Ainsi Colette et ses musiciens ont-ils fait excellent ménage.

Francis Poulenc, le premier en date, a reçu ce « Portrait » :

Belle, méchante, menteuse, injuste,
Plus changeante que le vent d'avril,
Tu pleures de joie, tu ris de colère,
Tu m'aimes quand je te fais mal,
Tu te moques de moi quand je suis bon...

Il en a fait une mélodie ravissante, dolente et emportée, malicieuse et détendue jusqu'à la tendresse, mélodie-portrait de la femme-chatte, semblable à celle des « Vrilles de la vigne » (« laisse-moi, je suis malade et méchante, comme la mer... »).

Puis, c'est l'imagerie sonore de « l'Enfant et les Sortilèges »... Colette rencontre Ravel pour la première fois chez Mme de Saint-Marceaux, dont la demeure est « le bastion de l'intimité artistique ». Pourtant, aucun abandon amical chez le musicien qui garde un air distant, un ton sec, tandis que Colette, écoutant sa musique, en éprouve « l'attrait sensuel et malicieux ». Vient le jour où Rouché demande à Colette un livret de féerie-ballet. En moins d'une semaine (« je ne m'explique pas encore comment... moi qui travaille avec lenteur et peine... ») elle donne au solliciteur le livret de « l'Enfant ». « Si je vous proposais Ravel ? », lui dit-il. Ravel accepte, mais, pendant cinq ans, on n'entend plus parler de lui, puis l'œuvre et l'auteur sortent du silence. Mais Ravel ne traite pas Colette en « personne privilégiée », ne consent à aucune audition prématurée. Il se soucie seulement du duo « miaulé » entre les deux chats et demande gravement à son poète s'il ne voit pas d'inconvénient à remplacer « mouaô » par « mouain ». « L'Enfant », avec sa frénésie de perversité qui le pousse à détruire l'ordre du temps et des choses, est aujourd'hui célèbre. « Comment dire mon émotion première, écrit Colette, au bondissement des tambourins... et l'éclat lunaire du jardin, le vol des libellules et des chauves-souris... » — « N'est-ce pas, c'est amusant ? », disait Maurice Ravel...

Et c'est enfin Jean-Michel Damase, collaborateur âgé de dix ans. C'était en 1939. Aujourd'hui, le petit Jean-Michel, Grand Prix de Rome depuis 1947, est un jeune homme sérieux que sa production déjà riche accompagne. Il a donné de nombreux ouvrages, de la musique de chambre au ballet où « Piège de lumière » a consacré sa réputation. A l'époque où il est un enfant prodige — un vrai — Colette échange avec lui des billes de verre. A ce jeune « amateur éclairé de calots multicolores », elle prédit un destin exceptionnel. Elle aime ce bambin « doué d'yeux sombres, d'un teint mat, d'une plaisante et généreuse bouche », qui reste un garçonnet simple et riant, « que sa lumière musicale accompagne ». Elle écrit pour lui « le Rouge-Gorge », puis « Mon âne » et enfin un « Crapaud », qui devait clore ce triptyque animal mais se mua, cinq ans plus tard — l'année du Prix de Rome — en une « Perle égarée » :

Crapaud chanteur aux beaux yeux, as-tu trouvé
[ma perle ?
Je l'ai perdue hier, à la nuit... Crapaud chanteur
aux beaux yeux, j'étais là, j'étais seule...
Jeune fille qui sais mentir, oui j'ai trouvé ta perle
là où l'herbe était encore foulée et tiède...
Là j'ai bu avec la rosée les pleurs de ta joie
[défendue,
Et ta perle égarée, entends-la qui tinte
Dans mon gosier de cristal !

Colette faisait bon ménage avec « le petit, le plus petit poste américain » que son meilleur ami lui apporta un jour faste et qui, assis sur son lit-divan, se mit justement « à dégoiser « l'Enfant » et les Sortilèges ». Auparavant elle avait passé par le phono et l'armoire à disques ; puis avait préféré le silence, mais préféré, surtout, « les dons de ceux qui, miséricordieusement riches et généreux, s'asseyaient à son piano... Poulenc et Jean-Michel Damase... »

Alitée, sensible aux joies visuelles, à la douceur de contempler des objets aimés, de saisir le passage d'une hirondelle, elle eut aussi le plaisir auditif de musiques amicales, et celui, plus intime, plus secret, d'entendre ses propres mots redits et illustrés par des voix affectueuses où elle dégustait « cette inimitable saveur, que l'on ne trouve qu'à soi-même ».

QUAND Colette, sur les indications de Willy, qui était à court de « copie », écrivit le premier « Claudine », celui-ci lut avec curiosité les pages des cahiers d'écolier.

« Hélas ! conclut-il, cela ne peut servir à rien. »

★

ON célébrait, rue de Beaujolais, le quatre-vingtième anniversaire de Colette.

« Quatre-vingts ans, dit-elle. Non. Quatre fois vingt ans ! »

★

A LA projection du film consacré à ses maisons :

« Quelle belle vie, dit Colette : dommage que je ne m'en sois pas aperçu plus tôt. »

★

POUR corriger sa fille d'un défaut qui la choquait, elle lui adressa un jour à sa pension une lettre dont l'enveloppe portait :

« Colette-de-Jouvenel-qui-se-ronge-les-
[ongles,
Saint-Germain-en-Laye. »

RELIGION DE LA MUSIQUE

PAR GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

LES révolutions techniques, économiques, politiques et sociales qui, depuis plus d'un siècle, bouleversent notre monde humain, ne sauraient nous cacher d'autres phénomènes, eux aussi révolutionnaires, et qui sont tantôt déterminants et tantôt déterminés, dans cette profonde métamorphose des idées et des mœurs. La musique, par exemple, a pris, dans la vie des sociétés policées, une place telle que l'on peut, sans outrance, parler d'une religion de la musique. C'est à cela que je pensais, au début de l'été 1953, pendant les séances du congrès organisé par l'Unesco, à Bruxelles, congrès qui réunissait les délégués de quarante-deux nations et qui avait pour objet d'étudier le rôle et la place de la musique dans l'éducation de la jeunesse et des adultes.

Est-ce à dire que la musique ait été insuffisamment appréciée par nos ancêtres, en France, par exemple ? Non, certes. Mais elle est restée longtemps — si je considère d'abord la musique profane — soit un divertissement réservé aux aristocraties, soit un plaisir populaire non certes dépourvu de grâces et de règles, mais sans notable valeur de culture. Les maîtres, les inventeurs, les créateurs travaillaient soit pour des mécènes, soit pour des sociétés très restreintes, et ces sociétés, le plus souvent, considéraient la musique tout au plus comme un art d'agrément. Telle est la définition qu'en donne d'ailleurs Littré dans son fameux dictionnaire paru pendant le dernier tiers du XIX[e] siècle. C'est surtout dans les églises et les temples que la musique de haute valeur était libéralement distribuée à la foule des fidèles. Des compositeurs de talent et de génie donnaient là, traditionnellement, leur mesure. Ils écrivaient, en général, sur commande, et selon les besoins du temps, des cantates, des messes, des oratorios, des magnificats, des requiems.

Contrairement aux indications de nos lexicographes, je soumets ces derniers mots au pluriel français, pour marquer que, devenus des mots français, ils doivent obéir à la règle.

C'est à l'église, j'y reviens, que l'homme de la multitude, et seulement dans les villes de quelque importance, avait la chance d'entendre une musique de qualité, une musique savante. C'est d'ailleurs à l'église aussi qu'il pouvait, par la contemplation des vitraux, des tableaux, des statues, des tapisseries, se familiariser avec les œuvres des arts dits plastiques. La société mondaine allait en outre entendre de la musique au théâtre ; elle assistait aux représentations des opéras, des opéras-comiques, des ballets. L'assiduité de ce public n'impliquait ni la ferveur ni la contention d'esprit, et les témoins de ce monde si proche de nous et pourtant si différent du nôtre nous représentent le public comme distrait, inattentif et babillard.

LE tableau pourrait se schématiser ainsi : une musique populaire — on dirait aujourd'hui folklorique — inventée par les hommes de la foule, un art populaire qui avait ses traditions, ses instruments, ses règles informulées, son trésor remis à la mémoire individuelle ou collective. En second lieu, une musique, parfois savante, réservée au divertissement des classes privilégiées. Enfin, une grande musique religieuse, le plus souvent écrite et par ainsi préservée, que riches et pauvres pouvaient écouter, tous ensemble, certains jours, dans les sanctuaires. Naturellement, la musique savante, qu'elle fût religieuse ou profane, n'était guère jouée que par des spécialistes, comme elle était enseignée par des spécialistes. C'est la bourgeoisie du XIX[e] siècle qui a éveillé, petit à petit, dans les familles, une multitude d'amateurs dont certains, par l'évidence même de leurs dons et de leurs mérites, se sont trouvés poussés au rang des maîtres.

Les hommes de mon âge ont assisté à la naissance et au développement de ce qu'il me faut donc appeler la religion musicale. Et j'entends que le mot de religion désigne une force propre à relier, à unir. Il me souvient, ce devait être en 1895 ou 1896, d'avoir reçu, en même temps que deux ou trois de mes camarades de classe, et à titre de récompense, un billet pour assister à l'un des concerts donnés par Colonne. On jouait *la Damnation de Faust*. La grande salle du Châtelet était à peu près vide. Quelques auditeurs lisaient une partition posée sur leurs genoux. J'eus le sentiment d'un mystère très admirable, mais réservé à un petit groupe d'initiés. A compter de ce temps, les choses allèrent très vite. Recruté parmi les personnes de conditions fort diverses, le public du concert n'a cessé de croître et de marquer ses exigences. Les concerts de musique symphonique, de musique de chambre, de musique chorale, de soliste sont devenus si nombreux qu'il est difficile au mélomane de choisir dans cette provende magnifique. Les églises et les temples retentissent plusieurs fois par semaine des accents de la musique sacrée. Des conservatoires ont été créés dans les capitales et dans les grandes villes de province. Avec plus ou moins de libéralité, la musique se trouve enseignée, presque partout, dans les écoles du premier et du second degré. Nous sommes loin des formules anciennes, de l'art d'agrément, du divertissement badin. Le public du concert observe, dans les salles où il s'assemble, le recueillement qu'il montrerait pendant les cérémonies religieuses. Ce public a le sentiment d'accomplir un acte de culture en même temps individuel et collectif. Il exige et observe le silence. Le théâtre d'opéra n'est plus, comme autrefois, un lieu de papotages et de visites. Wagner a proposé, puis imposé des règles rigoureuses. Pour se déployer, le luxe des toilettes attendra l'entr'acte. Dans la salle obscure, le silence est si profond que nul malotru n'oserait le troubler, même d'un chuchotement. En vérité, la foule des sanctuaires a l'air encore indisciplinée, presque frivole, pour celui qui écoute respirer dans l'ombre la foule de l'opéra, la foule du concert — du concert que l'on ne peut plus dire dominical, car il est de tous les jours et presque de toutes les heures. — On donne, à la belle saison, de grands festivals dans des cités élues, renommées, quasiment saintes. Les gens qui se dirigent vers Salzbourg, Aix ou Bayreuth ne sont pas moins empressés que les pèlerins d'autrefois qui, partis de la tour Saint-Jacques, se rendaient en Compostelle pour éprouver leur foi, pour manifester leur désir de quelque rédemption terrestre.

TEL est le moment du siècle — moment que rien ne nous autorise à considérer comme un acmé, comme le sommet d'une courbe — tel est le moment choisi par l'Unesco, l'an dernier, pour tenir un congrès de musiciens, d'artistes, de spécialistes, de professeurs et d'amateurs instruits, en vue de définir la place que doit prendre la musique dans la formation ou l'accomplissement des enfants ou des adultes.

Tous ces maîtres rassemblés à Bruxelles avaient non seulement à exposer l'état des études musicales dans leur patrie, mais encore à considérer et à discuter les propositions contenues dans les exposés dont se trouvaient chargées plusieurs personnes. Après avoir avoué que la France avait lieu de faire à la musique un crédit de plus en plus large, en pédagogie, je me suis, pour mon compte, attaché à montrer ce que l'on peut attendre d'un enseignement musical bien conduit. Vocale ou instrumentale, la musique suppose d'abord d'exigeantes disciplines. Le respect du rythme, le sens de la mesure, la parfaite obéissance, la subordination individuelle au succès de l'ensemble, le sentiment exact de l'effort à fournir, le culte du silence, le sacrifice des libertés arbi-

traires, le goût de la modestie et de la solidarité, voilà donc certaines des vertus qui sont exigées du musicien. Ce sont, reconnaissons-le, les vertus que tous les citoyens devraient mettre en pratique et, singulièrement, ceux qui aspirent à devenir des chefs, à diriger les autres.

La musique n'aurait-elle que cette valeur de discipline, elle mériterait de prendre, à l'école, une place éminente, celle que l'on devrait réserver à la morale et à l'instruction civique, aujourd'hui par trop négligées. Bien comprise, bien enseignée, finalement honorée de tous avec une sage ferveur, la musique représenterait, pour les peuples civilisés, une occasion d'ascèse — et je rappelle que ce mot signifie d'abord exercice. — Oui, la musique pourrait, au principe, être envisagée comme une gymnastique exemplaire pour l'intelligence, la volonté, la sensibilité. Mais la musique, pratiquée avec vigilance sous de bons maîtres, met ses fidèles à même de jouir d'un prodigieux trésor. L'éducation musicale donne à l'élève la clef d'une immense littérature. Cette littérature, pour tous les pays ralliés à la civilisation occidentale, repose sur une graphie qui a, dès maintenant, une valeur d'universalité, valeur qui ne peut que se confirmer et s'étendre, comme l'usage des chiffres arabes et du caractère romain, en imprimerie.

Traitant un si grand sujet devant un public particulièrement apte à en mesurer la gravité, je me suis trouvé, naturellement, amené à parler de la mémoire. Jadis, avant l'institution d'une écriture précise et fidèle, la conservation du trésor musical reposait sur la mémoire. Aujourd'hui, la mémoire est mise en vacances et pourtant sollicitée de manière dangereuse. Cette religion de la musique, cette religion que nous nous efforçons de répandre et même de prêcher, elle prend l'essor au moment même où les techniques mécaniciennes peuvent, en même temps, lui apporter de grands secours et lui poser d'inquiétants problèmes. La musique est partout, désormais, grâce au disque et au ruban ; la musique est partout, grâce à la radio, qui déverse pêle-mêle le bon et le mauvais, et le sublime et l'absurde.

Le devoir de ceux qui se présentent comme des guides est donc, à cette heure du siècle, non seulement de faire des prosélytes, mais encore de forcer le sens critique des multitudes, d'orienter leur goût, de leur montrer ce qui est enrichissant, de les éloigner de tout ce qui ne pourrait ni les élever, ni les instruire. Si les maîtres, à qui se trouve remise la belle tâche de cultiver les foules, en cette matière, ne mesurent pas la gravité de la conjoncture et l'importance de leur mandat, la religion de la musique, à peine épanouie sous la lumière de sa première gloire, peut s'abîmer dans le désordre, la vulgarité, la facilité, le mauvais goût, la sottise. Que les observateurs veillent et fassent bonne garde ! Il y va de la dignité de l'espèce, et même et surtout de son génie créateur.

MOZART, SAUGUET, GOUNOD

SOUS LES PLATANES ET LES ROCHERS

PAR ROBERT KEMP

LE Festival d'Aix-en-Provence, c'est l'oasis ; lumière de Mozart, douceurs des eaux chantantes, feuillages impénétrables du cours Mirabeau. La musique des fontaines et celle de Mozart y sont fidèles. Nous avons écouté, toujours surpris de leur beauté, les mélodies de « Don Giovanni » et de « l'Enlèvement au sérail ». Inspiration, précision, liberté et svelte architecture. Les vertus qui, chez d'autres, se contrarient, forment chez Mozart des couples indissolubles et heureux. Que retenir des soirées mozartiennes ? J'étais, hélas ! absent de « l'Enlèvement », dont on m'a vanté les suavités. Mais je me souviendrai de la ravissante Zerline que fut Renata Ferar-Ongaro, et du Leporello de Marcello Cartès, valet, en vérité, très policé, presque trop bien disant, mais si spirituel et si bon musicien. Je n'oublierai pas non plus la leçon de chant que donna, dans les airs d'Ottavio, M. Nicola Monti. Il chanta comme dans un récital, très peu soucieux des gestes, de la tenue, de la physionomie. Mais de ce personnage taillé dans le bois, et tout raide, nous venait une voix délicieuse, au souffle long, qui déroulait la mélodie, difficile et traîtresse, avec un art enchanteur...

Avec audace, ou témérité, on avait joint à Mozart une œuvre nouvelle d'Henri Sauguet ; le librettiste, M. J.-P. Grédy, annonçait que « les Caprices de Marianne », de Musset, lui avaient servi de canevas. Il avait raison de l'annoncer. Qui se fût avisé, n'étaient, à la rigueur, les noms des personnages, et quelques paroles illustres : « Je ne vous aime pas, Marianne, c'est Coelio qui vous aimait... », de reconnaître Musset, mélancolique, byronien, dans cet opéra-comique si simplet et traditionnel ? Marianne, cette demoiselle qui lance des « cocottes » sur les notes de l'accord parfait et du 6/4 sur le chemin de l'église ? Octave, ce baryton joyeux et si souvent entendu ? Musset n'était pas là ; moins encore que Mérimée dans le livret du Pré-aux-Clercs. Ni lui, ni sa mélancolie, ni cette lutte entre les deux parties de son âme, la grave et la frivole, qu'on voit s'opposer dans le texte original. Et Marianne est à peine Marianne ; elle est Rosine, elle caquette...

La musique d'Henri Sauguet n'a pas contredit à la simplicité du livret. Elle l'a trop imitée. C'est joli, coulant, glissant, aimable, sautillant. Cela est étrangement italien ; et je sais bien que le délicieux décor de Jacques Dupont nous conduisait à Naples, avec un Vésuve, au loin, qui soufflait droit au ciel sa fumée. Mais parfois la mélodie rappelait vraiment trop Santa-Lucia, ou les émois faciles de Puccini. Parisianisés par Musset, les héros de l'histoire rentraient tout droit dans le style italien. Il y avait de jolis papotages ; quelques passages émouvants... Et tenez, faute de Mozart, de Musset, de Byron, une ou deux pages où passait l'ombre argentée de Verlaine... Tout cela d'une extrême ingénuité ; musique de novice émerveillé, d'harmoniste qui vient tout juste de s'initier aux accords fondamentaux... Louons l'absence totale de pédantisme. Mais après Fauré, Debussy, après Ravel, quel retour à l'innocence !...

LA seconde grande idée du festival, ce fut une représentation de « Mireille » au Val d'Enfer, au pied des rocs où fut construit le village des Baux. Une idée que tout le monde approuva, en principe. Sept mille spectateurs se sont rassemblés dans le demi-cirque crénelé de majestueuses masses de rochers. C'est là que Mistral a placé le combat d'Ourrias, dompteur de taureaux, et de Vincent, gentil meunier, pour les beaux yeux de la douce Mireille. Le décor, merveilleux, a écrasé la petite église en bristol que Wakhévitch avait bâtie, trop petite, en réduction des Saintes-Maries-de-la-Mer... Sous ces rochers admirables, dont une échancrure laissait suivre la marche lente de la Grande Ourse, l'aventure de Mireille, les personnages du drame, jolies poupées coloriées, santons peints de frais, et la chère musique de Gounod ont paru petits, tout petits petits... Nous aurions commis la même erreur ; et peu de décorateurs auraient aussi bien que Wakhévitch préparé le plateau pour la farandole, organisé l'éclairage... Eh bien, tous, oui, nous nous serions trompés. Les Baux sont trop grands pour « Mireille ». La noisette s'est écrasée entre les branches de la tenaille géante. On est heureux d'avoir vu cela. On salue la vaillance de cette entreprise. Mais les Baux ne sont pas un cadre théâtral. Qui oserait jouer « le Chalet » dans un pli du mont Everest ? A la rigueur, une interprétation vocale et orchestrale touchant au sublime aurait pu faire illusion. Il s'en est fallu de beaucoup ! Sceptique ou indifférent aux grâces agrestes de « Mireille », M. André Cluytens s'est acquitté avec ennui et le plus vite possible de sa tâche de maestro, d'inspirateur. Il a expédié la partition en doublant les mouvements ; et si l'on songe qu'il lui fallait soutenir le chant d'un ténor comme celui qui chantait Vincent, d'un baryton aux farouches meuglements, d'une jolie Mireille qui aurait bien des leçons à prendre à notre Opéra-Comique parisien... on est tenté de l'excuser. Mais non. N'aimant pas « Mireille », il devait refuser d'en prendre la direction. « Mireille » n'est pas une grande œuvre. Mais je crois, je crois encore qu'elle est fraîche et charmante. Et qu'il ne fallait pas la trahir... Mais quoi, nous avons vu, sous les projecteurs, blanchir les rochers des Baux ; les sept étoiles, sur fond de velours noir, passer entre les dents de la montagne... La soirée, décevante, reste inoubliable.

LE MOIS THÉATRAL

FESTIVAL INTERNATIONAL D'ART DRAMATIQUE

PAR GILLES DEBOISGE

L'ARRIERE-SAISON s'est prolongée plus que de coutume, grâce au Festival international d'art dramatique. Parmi les nombreux spectacles qui ont été présentés à cette occasion il faut faire une place à part aux représentations données dans la cour de l'hôtel de Rohan par le Petit Théâtre du Marais. L' « Antigone » de Robert Garnier, adaptée par Thierry Maulnier, est plus et mieux qu'une curiosité littéraire : c'est une œuvre attachante, un peu barbare, d'une incontestable puissance, et qui atteint, selon l'expression de son adaptateur, à « une liberté presque élisabéthaine ».

Mme Marcelle Tassencourt a fort heureusement mis en scène cette tragédie, utilisant avec beaucoup d'habileté le décor que lui offrait la noble architecture de l'hôtel de Rohan. Elle a interprété en outre, de façon émouvante, l'héroïne de la pièce, tandis que Mme Annie Cariel apportait à Jocaste une sombre vigueur. Les autres rôles étaient tenus de façon satisfaisante et dans l'un des messagers — le deuxième — M. Serge Sauvion a su se faire remarquer.

A l'Atelier, l'excellente formation de « l'Equipe », composée, on le sait, de cheminots, a retrouvé, avec « l'Ile de la raison », la si curieuse comédie de Marivaux, un succès tout à fait mérité par le goût et l'intelligence avec lesquels elle a monté cette pièce, que le répertoire de la Comédie-Française ne devrait pas ignorer.

MAIS c'est sur le théâtre Sarah-Bernhardt, où se poursuivait à une cadence accélérée le défilé des troupes étrangères, que l'intérêt s'est surtout concentré. Si je n'ai pas revu « Mère Courage », qui m'avait paru assez ennuyeux dans la version française malgré le talent de Mme Germaine Montero, en revanche, j'ai suivi avec plaisir une aimable comédie de von Kleist, « la Cruche cassée », interprétée avec un sens très fin du comique.

Ces œuvres étaient présentées par une troupe venue de l'Allemagne de l'Est. Mais les comédiens du Schiller Theater de Berlin-Ouest ont prouvé qu'ils n'étaient en rien surpassés par leurs confrères. Qu'on aime ou non Kafka, ils ont su dégager de la pièce étrange et pénible qu'ils avaient choisie, « le Château », une impression troublante, communiquer un malaise allant jusqu'à l'angoisse. N'est-ce pas le meilleur éloge qu'on puisse faire de leur jeu ?

LA compagnie Lope de Vega, représentant l'Espagne, offrait « la Vie est un songe », de Calderon, que Dullin joua autrefois sur cette même scène de Sarah-Bernhardt. Mais, alors que Dullin s'efforçait surtout de dégager le côté poétique et philosophique de l'œuvre, la troupe espagnole en met en relief le baroque, le romanesque, le mélodramatique. Décors colorés, costumes somptueux, interprètes pleins d'énergie et de

AYANT OBTENU LES DEUX PREMIERS PRIX de comédie classique et moderne au concours du Conservatoire, qui n'a pas brillé cette année d'un éclat exceptionnel, Mlle Annie Girardot a été engagée à la Comédie-Française. On la voit ici entre son professeur, M. Henri Rollan (à gauche), et l'administrateur, M. Pierre Descaves. La nouvelle pensionnaire a surpassé le lot des concurrents par son entrain et son brio dans une scène d'un vieux vaudeville de Lambert-Thiboust, « Un mari dans du coton ».

CETTE JEUNE BALLERINE yougoslave de dix-neuf ans, qui n'est en France que depuis cinq ans, Mlle Milena Vukotil, a obtenu l'unique premier prix de danse décerné au concours du Conservatoire.

LE MOIS CHORÉGRAPHIQUE

par MARTINE CADIEU

« GISELLE » SELON CARZOU AU REPERTOIRE DE L'OPERA

« Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les [portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux
Les miroirs ternis et les flammes mortes. »

JE n'ai pu m'empêcher, tout au long de cette nouvelle présentation de « Giselle » à l'Opéra, de songer à Baudelaire... Sans doute cet univers luxuriant, voluptueux, haut en couleur brille-t-il dans l'éclat d'une certaine cruauté. Sous des éclairages purs et des dessins aussi légers que ceux du Canaletto, Carzou est plein de

MARCELLE TASSENCOURT et Annie Cariel dans une scène d' « Antigone » donnée dans la cour de l'hôtel de Rohan par le Petit Théâtre du Marais.

passion, que domine, dans le rôle de Sigismond, le héros de l'aventure, Francisco Robal, à la prestance altière et à la voix de cuivre.

QUANT au théâtre Kameralny, de Varsovie, il arrivait précédé d'une réputation qui est justifiée et aussi d'une littérature abondante et un peu agaçante, où se manifestait une volonté de propagande — vous devinez laquelle — déplacée. Il est bien inutile de prêter à Fredro, l'auteur de cet aimable vaudeville, « le Mari et la Femme », de profondes intentions sociales. Quant au drame de Zeromski, « le Péché », qui est de 1897, il aurait pu figurer à l'affiche du Théâtre libre ; il nous paraît aujourd'hui assez banal. Mais ces deux pièces fournissent aux acteurs polonais le moyen de montrer une rare homogénéité et des qualités individuelles qui font de plusieurs d'entre eux des artistes de premier plan.

ON a regretté que les très bons acteurs du Théâtre Royal du Parc, de Bruxelles, n'aient pas à défendre une œuvre de meilleure qualité que « Bâtir sur le sable ». Assez adroitement « ficelée » pour faire illusion à un public amateur de gros effets, la comédie dramatique de M. Daufel, qui agite beaucoup d'idées, manque pourtant d'originalité véritable. Elle est corrompue par une vulgarité de ton dont on est bien obligé d'admettre qu'elle correspond malheureusement à la médiocrité d'idées et de sentiments de ses personnages.

Louons enfin l'excellente troupe anglaise qui joua avec sobriété, avec naturel et avec esprit une agréable comédie humoristique, sentimentale et passablement embrouillée de T. S. Eliot : « le Secrétaire particulier ».

DANS l'ensemble, ce festival dramatique parisien a été réussi. L'expérience valait d'être tentée. Elle mérite d'être reprise. Elle a permis de prendre une idée du théâtre étranger — non pas toujours, il est vrai, dans ce qu'il a de plus significatif — et d'apprécier des acteurs dont la réputation n'est certes pas usurpée. Pourquoi ne pas ajouter que cette comparaison n'a rien de défavorable pour nos propres comédiens ? On joue fort bien à Paris aussi. La saison qui va commencer avec le mois de septembre, et dont le tableau est déjà fort chargé, nous en apportera sûrement de nombreuses démonstrations.

LE MOIS CHORÉGRAPHIQUE

(SUITE)

drames et de violences. Sa puissance de suggestion, de rêve précis, aigu, mené au paroxysme, lui a permis de créer un monde dont il est bien le maître. Il ne s'y promène plus seul, car les lumières froides de ses ciels, les ombres acérées de ses forêts ont le don de nous envoûter. Sans nous en apercevoir, perdant tout esprit critique, nous errons, à peine posés sur ces rochers ou au bord de ces mers dont l'écume se dresse en arêtes de glace vives. Nous errons, envolés et pesants, dans un domaine où le songe et la réalité sont aussi mêlés que la chair et l'esprit et, comme eux, inséparables.

Sans doute faut-il louer l'Opéra de faire appel à l'inspiration de nos grands peintres. Ainsi faisait Diaghilev. « Giselle » pourtant m'a laissé une impression insolite. Carzou est un peintre, non un décorateur. On lui a livré l'espace, les grands plateaux nus comme des déserts, et il a bâti un monde fabuleux, où les fiancées mortes ont des visages de métal et glissent telles de vives étoiles filantes, où les filles de la terre dansant leurs rondes d'amour évoquent des lianes, des tournesols, des chimères. Carzou est un créateur. Doit-on réellement lui demander de se soumettre à un texte donné, à une histoire définie, à une musique déjà lointaine ? Il a fait son œuvre, créant une nouvelle « Giselle » dans une forêt grise, froide, hallucinée (forêt qui m'a moins émue que celle du « Loup », car, pour en revenir au contexte, le peintre a ajouté à la terrifiante beauté de ces grands arbres nus des mausolées conventionnels qui nous ramènent aussitôt dans les étroites limites d'un cimetière). Il fait bondir ces filles fleurs, ces biches et ces daims mordorés, vivaces, plus animaux que spirituels, plus sensuels que sentimentaux.

C'est alors que le romantisme de ce ballet, si ancien, disparaît, noyé dans une richesse de couleurs et de sensations tourbillonnantes. Jusqu'à la fameuse scène de la folie qui s'estompe dans un paysage surchargé de montagnes, de récifs, d'îles, dans la nuit verte des feuilles, de roues brillantes et de flammes.

La « Giselle » de Théophile Gautier avait traversé comme en songe, mais douce, familière, émouvante, les années révolues. Fallait-il la ranimer en la dépaysant ainsi ? Je la vois ici s'étouffer et se perdre, petite âme désuète. Si l'on changeait de décor « à ce point » (les décors de Carzou, iodés, mouvants, irrésistibles, bougent avec des cris de marée), ne fallait-il pas changer de vocabulaire, et d'histoire ? Il y a là un décalage insupportable, et, quant à la musique, elle apparaît plus que jamais odieuse. Le tout, évidemment, manque d'unité, et frise parfois les mises en scène du Châtelet : trop d'envols sur fil de fer, trop de défilés (j'admire l'audace des couleurs, la somptuosité des costumes de Carzou, qui conviendraient mieux, il faut bien le dire, au théâtre, étant trop lourds pour la danse et ne dégageant pas assez le mouvement), trop de magnificence extérieure au détriment d'une légende chorégraphique qui avait son charme parmi ses lumières falotes, comme peuvent l'avoir de précieux objets de musée, désuets et tendres.

J'admire trop Carzou pour ne pas m'être réjouie de ces visions qui m'ont fait oublier « Giselle » mais rappelé l'ardeur tourmentée des paradis artificiels.

LE FILM DU MOIS

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DENIS MARION

AUTANT, sinon plus, que les autres grands romans classiques qui ont obtenu par surcroît la clientèle enfantine, le chef-d'œuvre de Daniel Defoe a été adapté à l'écran. Le premier en date fut probablement celui de Georges Méliès, en 1902 : Georges Sadoul en parle assez longuement dans « les Pionniers du cinéma » et en reproduit deux amusantes photographies ; le réalisme dont se vantait le réalisateur, et qui lui fit ajouter un tremblement de terre reconstitué en studio, consistait à photographier des toiles peintes, évoquant le climat tropical de l'île déserte avec autant de naïveté mais moins de génie que le douanier Rousseau. Un des derniers films de Douglas Fairbanks Sr. fut un « Robinson Crusoé » résolument transposé à l'époque moderne. Les Russes choisirent ce sujet pour leur procédé en relief, resté au stade expérimental puisqu'une seule salle est équipée à cet effet. En 1950, Georges Marchal commença à tourner un « Robinson » demeuré inachevé. Aucun de ces films n'a laissé de trace flatteuse ni dans les mémoires ni dans les histoires du cinéma. Il n'en est que plus surprenant que ce soit au Mexique, et par Luis Bunuel, que se trouve réalisée la dernière version des aventures du naufragé solitaire : c'est aussi la première qui soutienne la comparaison avec l'œuvre originale, qui n'est donc pas un faux bon sujet.

AU cours des conversations qu'il a eues, lors de son séjour en France cette année, Luis Bunuel a déclaré, à plusieurs reprises, qu'il ne choisissait pas ses scénarios et acceptait ceux que lui proposait son éditeur : ainsi « los Olvidados » doit sa conception au succès remporté à l'époque par les films d'enfants. Il n'a pas ajouté — c'était bien superflu, car c'est assez visible — qu'il lui arrive parfois, même sans en avoir conscience, d'introduire ses obsessions personnelles en adaptant, avec une surprenante liberté, le thème qui lui est proposé. Dans le cas présent, c'est ce qui s'est passé pour quelques séquences, tandis que les autres restaient exactement fidèles à l'esprit de Daniel Defoe. Au reste, le mélange s'opère fort agréablement. Les uns — les enfants en tout premier lieu, il va sans dire — ne verront qu'une belle illustration d'un récit immortel et toujours passionnant : la lutte obstinée, farouche, inlassable de l'homme aux prises avec la nature. Les autres chercheront où Luis Bunuel a manifesté des arrière-pensées bien étrangères au puritanisme et au conformisme dont Daniel Defoe se targuait, quitte à les enfreindre, le cas échéant, aussi bien dans ses livres que dans sa vie privée.

LE film est en couleurs : manifestement, Luis Bunuel ne s'est pas intéressé à cet aspect de la réalisation, dont il a laissé la responsabilité à l'opérateur, Alex Phillips. En revanche, il a résolu brillamment une grosse difficulté : pendant les cinquante premières minutes, Robinson est tout seul dans son île (la première image nous montre la vague qui le jette sur le rivage, comme la dernière nous fait assister à son départ) ; comment le faire parler ? Un récit au passé défini et à la première personne, qui reprend souvent textuellement les phrases du roman, commente des séquences seulement sonores, sinon muettes. Cette combinaison arbitraire de deux procédés narratifs qui sont, en principe, contradictoires : des images objectives montrant une action censée être actuelle, et des réminiscences subjectives impliquant un décalage dans le temps, est employée avec tant d'adresse qu'elle ne choque jamais. Sans doute a-t-elle des précédents, encore que Bunuel ait certainement ignoré ceux que nous connaissons pour la France (il avoue ingénument ne pas voir quatre films par an) : « le Silence de la mer » (Melville) et « le Rideau cramoisi » (Astruc) dans leur totalité, certains passages du « Journal d'un curé de campagne » (Bresson). La seule conclusion à en tirer est que le mariage d'un texte, qui possède une valeur littéraire intrinsèque, avec des images qui l'illustrent n'est pas plus soumis aux lois de la vraisemblance que l'adjonction d'une musique de fond.

NEANMOINS le réalisme conserve une force percutante qui n'appartient qu'à lui seul, comme en témoigne la scène où Robinson, affolé par sa solitude, hurle les versets de la Bible, que les collines lui renvoient en écho.

Le souvenir des conseils paternels (coïncidence curieuse : Méliès, lui aussi, avait intercalé une scène semblable), évoqué dans le délire de la fièvre, ne possède pas la valeur de choc des séquences oniriques de « los Olvidados » et de « la Montée au ciel ». En revanche, Bunuel se montre égal à lui-même en imaginant le trouble de Robinson devant un épouvantail d'abord, devant Vendredi ensuite, également revêtus d'une robe qui leur donne une allure féminine.

LE personnage de Vendredi l'a aussi heureusement inspiré que Defoe le fut malencontreusement, en prêtant à ce prototype aussi faux qu'arbitraire du « bon sauvage » un jargon qui, hélas ! devait faire école. Il lui a trouvé un interprète d'une beauté et d'un talent surprenants : James Fernandez, dont ce sont les débuts à l'écran (tandis que l'Irlandais Dan O'Herlihy n'a guère que le mérite de reproduire la prestance physique du naufragé chevelu et barbu). Contrairement à ce que supposeraient les spectateurs non prévenus, l'amusant dialogue où Robinson ne réussit pas à convaincre Vendredi de l'existence du diable se trouve bien dans le roman. Mais Bunuel est seul responsable de l'évolution des rapports entre les deux protagonistes, qui passent d'un paternalisme autoritaire à une égalité confiante, en dépit des différences de peau et de civilisation.

On sait que le succès du livre fut tel qu'il a donné naissance à un genre nouveau : la robinsonnade. Quels qu'aient été le succès de certains ouvrages qui en relèvent, tel « le Robinson suisse », ou le mérite de certains autres, telle « l'Ile mystérieuse », de Jules Verne, ils n'ont jamais approché ceux de l'original. Une égale distance sépare tous les « Robinson Crusoé » et toutes les robinsonnades que l'écran a déjà connus du film de Luis Bunuel, qui a su retrouver le ton épique et la fraîcheur de son modèle et nous donner ainsi sa réalisation la plus marquante depuis « los Olvidados ».

DERRIÈRE LE PLATEAU

L'HABIT FAIT LE MOINE

A L'OCCASION de la réception offerte pour la sortie du second volume des « Feux de la Saint-Jean », un invité demanda à Eric von Stroheim pourquoi il délaissait l'écran pour le roman.

« Je ne veux plus accepter de tourner de rôle en uniforme, et quand je parviens à convaincre un producteur de me faire jouer en civil, le public me reproche amèrement d'avoir l'air d'un officier sans uniforme. »

LE TOUT EST DE S'ENTENDRE

THILDA THAMAR, que l'on a appelée « la bombe argentine », se plaint d'insomnie.

« Par bonheur, précise-t-elle, lorsque je dors, je ne m'en aperçois pas. »

ON N'A PAS TOUJOURS VINGT ANS

JEAN COCTEAU possède tant de neveux, de nièces et de filleuls qu'il y en a quelques-uns auxquels il oublie de faire des cadeaux.

Au dernier Noël, le nom lui revint d'un garçon qu'il avait perdu de vue depuis longtemps et il lui fit envoyer un magnifique lapin en peluche. Ce qui lui valut, par retour du courrier, une longue lettre de remerciement du bénéficiaire, qui lui apprenait par la même occasion sa nomination au grade de colonel.

UNE QUESTION D'AGE

DEPUIS son arrivée à Hollywood en 1934, Marlène Dietrich a conservé le même photographe pour toutes les photos qui servent à sa publicité personnelle.

Dernièrement, elle ne put s'empêcher pourtant de se plaindre auprès de lui de la qualité de ses récents travaux.

« Que voulez-vous, Miss Dietrich, s'excusa le photographe, vous devez tenir compte que j'ai vingt ans de plus. »

ENTRE SAUVAGES

SAM SPIEGEL, le producteur de « la Reine africaine », vient de terminer, non sans peine, son nouveau film, qui se passe sur les docks de New-York. De nombreuses scènes ont été tournées sur place, selon les meilleures traditions du néo-réalisme.

Seulement la population de ce quartier ne tarda pas à comprendre ce que représentait, au juste, le cinéma.

Un propriétaire de bistro qui avait loué sa salle à raison de 150 dollars par nuit en réclama 1.000 après que le premier jour de tournage lui eut donné l'assurance qu'on ne pouvait pas se passer de son décor. Les figurants augmentèrent aussi leur prix, les clochards se firent payer pour ne pas interrompre les prises de vues, et les « flics » eux-mêmes se firent graisser la patte.

Coût total de ces frais supplémentaires : 30.000 dollars.

« Les noirs étaient moins avides », a constaté mélancoliquement Sam Spiegel, en songeant à son précédent film.

DANS LE DECOR EXTRAVAGANT de sa cabane, Robinson enseigne à Vendredi à la fois l'usage de la pipe et l'Ecriture sainte. — Ci-dessous : les premiers rapports de Robinson et de Vendredi sont marqués d'un paternalisme excessif, qui va jusqu'à mettre aux fers le bon sauvage soupçonné d'être un peu cannibale.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'UN ARTISTE

A LA fois rêveuse et passionnée, profonde dans ses pensées et pleine de fantaisie dans la vie, telle nous apparaît Ghéra. Ses visions, ses chimères peuplent toutes ses toiles. Au sens le plus propre du terme, Ghéra est vraiment « inspirée » lorsqu'elle peint... Accroupie sur le sol, le regard noyé dans l'infini de son rêve, elle ne se rend plus compte de ce qui l'entoure ; elle « voit » son monde intérieur. Il semble qu'elle pétrisse alors un nouvel univers purement imaginaire, entrevu dans le mirage du ciel et des nuages qui passent. Avec une sorte de frénésie, elle met touche sur touche, et ce magma, tout d'abord informe, se décante ; peu à peu surgit un paysage noyé dans une atmosphère fabuleuse, un paysage féerique, évanescent, aux harmonies bleues, grises, roses. C'est ainsi que le peintre rejoint parfois le poète.

Ghéra vue par Benn.

L'ART de Trany est à la fois plein de force et de poésie. Force de la technique riche, vigoureuse, d'une densité colorée très évocatrice, mais aussi force de la pensée, car la peinture de Trany est lourde de spiritualité. Quant à la part de poésie qui se dégage de son œuvre, elle apparaît dans le choix d'un thème (« l'Oiseau mort », par exemple) ou dans une attitude, un geste, une expression.

Trany est, ne l'oublions pas, originaire du Tonkin, et il possède, comme la plupart des artistes d'Extrême-Orient, la faculté d'éliminer les détails et de s'attacher seulement, par schématisation, à l'idée d'ensemble, qui doit être expressive. Son sens plastique est grand, son style, sobre et émouvant. Trany fait

TRANY « L'Oiseau mort. »

partie, parmi les peintres de la génération actuelle, de ceux auxquels nous faisons pleine confiance quant à leur avenir artistique. (Galerie Giraudo.)

SAINT-DELIS « Le Baptême du bateau. »

LA rétrospective de l'œuvre d'Henri de Saint-Délis, organisée à la Galerie André Weil, fait suite à celle qui eut lieu l'année dernière à Honfleur. Saint-Délis fut très lié avec Braque, Raoul Dufy et Othon Friesz, qui fréquentaient également la côte normande, et plus spécialement Honfleur, mais ce peintre resta méconnu jusqu'à sa mort, survenue en 1949.

Les paysages, les marines, les scènes de marché traités par Henri de Saint-Délis sont des toiles vigoureuses, aux formes durement soulignées d'un cerne sombre qui fait davantage ressortir la luminosité et les coloris vifs de ses maisons ou de ses foules bigarrées. Le tout est d'ailleurs traité un peu en style d'imagerie, et l'on peut établir un parallèle avec l'art alsacien d'un Hansi.

C'est tout le pittoresque et la vie d'une région que Saint-Délis a su capter et qu'il nous retransmet avec une note personnelle et charmante.

A LA Galerie Tronche, Jean-Albert Cartier présente six artistes réunis là par l'amour du dessin et, comme l'indique le titre de l'exposition, par « le Noir et le Blanc ».

Pour nous, qui sommes passionnés de dessin, nous ne pouvons qu'applaudir à une telle manifestation, surtout lorsqu'elle est présidée par une de nos plus grandes artistes femmes, merveilleuse, dominatrice, créatrice d'un monde luxuriant, lyrique et plein de poésie et de rêve : nous avons nommé Louise Hervieu.

Demeurisse, peintre-graveur, affirme son sensualisme pictural dans de beaux nus étendus voluptueusement.

Myriam Cartier-Bordes présente de puissants dessins exécutés à l'encre de Chine, d'un sobre réalisme qui l'apparente aux peintres-poètes dits « de la réalité », évoquant la « vie silencieuse » des humbles objets.

Marcelle Kunst, sculpteur et graveur, évolue vers un lyrisme plein de passion et d'inquiétude ; elle aime à évoquer chevaux et cavaliers dans de belles gravures très plastiques.

Maurice Rocher, qui obtint le prix de la Jeune Peinture en 1952, crée un art contrasté, où l'antithèse des noirs et des blancs fait ressortir davantage le sens dramatique de ses compositions.

Enfin, Michel Ciry, peintre, graveur, illustrateur, semble continuer la grande tradition des « noirs » d'Odilon Redon ; comme celui-ci, il part du réel qu'il transfigure pour évoquer ses rêves.

★

UNE quarantaine de toiles d'Othon Friesz, peintes durant les dix dernières années de sa vie (1938-1949) et exposées chez Pétridès, proviennent du fonds de cette galerie.

Peintre baroque, mais épris de classicisme, Othon Friesz a su réaliser magnifiquement la synthèse de ces deux tendances contradictoires. Grand admirateur de Rubens, Friesz était séduit par les formes opulentes, l'aspect charnel des corps ; en 1911, un voyage au Portugal acheva cette formation baroque, qui l'incita à créer un univers luxuriant. Mais, parallèlement, Friesz avait subi l'influence de son professeur aux Beaux-Arts du Havre, Charles Lhuillier, disciple de M. Ingres ; et la rigueur que celui-ci lui inculqua, avec le sens de la composition et l'harmonie des rythmes et des lignes, contribua, pour une large part, à cet équilibre pictural qui apparaît dans la plupart de ses œuvres.

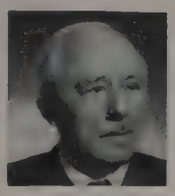
La toile intitulée « Coin d'atelier » montre la maîtrise de l'artiste dans les vastes compositions. Mais on sait que Friesz était séduit par la mer, les ports, et peut être considéré comme un des meilleurs « maristes » contemporains. La Rochelle et Honfleur sont évoqués ici avec une très grande poésie et une très riche sensibilité picturale.

★

CHARLES MANGUIN, comme beaucoup de peintres de sa génération, fut d'abord séduit par le fauvisme ; mais, comme un grand nombre d'entre eux également, il suivit ensuite sa propre voie : celle d'un naturaliste-post-impressionniste, d'essence méditerranéenne.

Il semble que Manguin, épris de couleur et de lumière, ait voulu poursuivre la tradition de Renoir ; mais il affirma sa propre personnalité, et sa palette, aux couleurs variées mais bien définies, traduisit le soleil avec une grande intensité. Ses peintures restent l'expression de la joie de vivre en pleine lumière. (Galerie Brame.)

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE



PAR
ALBERT
MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LE PROBLEME ALLEMAND

« Bismark et Hitler » : un parallèle approfondi entre ces deux hommes qui tinrent entre leurs mains le destin de l'Allemagne, par Henry Vallotton (la Table Ronde, 374 pages).

« Je ne dors pas, disait Bismarck un an avant sa mort, à l'idée qu'ils émietteront cet édifice que j'ai élevé pierre par pierre. » Hitler devait se charger de réaliser cette prophétie. Mais le constructeur et le fossoyeur de l'Empire furent-ils si différents l'un de l'autre ?

M. Vallotton confronte le comportement et les idées des deux hommes, leur doctrine politique, leurs vues sur l'avenir de l'Allemagne, leur lutte contre l'Eglise, leurs conceptions sur le progrès social, leur antisémitisme, etc. Bismarck est un autoritaire affranchi de scrupules, parfois agité et émotif. Hitler est un mégalomane cyclothymique, avec des alternances d'exaltation et de dépression, mais point fou car il sut manœuvrer, avec une diabolique habileté, les hommes d'Etat étrangers.

Si Bismarck est un « régulier » de la politique, Hitler est un aventurier. Bismarck aime la bonne chère, les vins capiteux ; Hitler est un ascète. Leurs goûts musicaux — chose importante pour un Allemand — les opposent : pour Bismarck, Wagner est un « âne » ; pour Hitler, c'est un dieu.

Jamais, en tout cas, Bismarck n'eût confié le pouvoir à Hitler, comme le fit Hindenburg. Si, inconsciemment, l'un fut le précurseur de l'autre, ce dernier ne fut pas son disciple mais celui des pangermanistes.

Il reste que tous deux s'inspirèrent du même principe : la primauté de la force.

« Tragédie de la déportation », présenté par Olga Wormser et Henri Michel (Hachette).

Le livre noir des camps de la mort. Avec infiniment de piété, les auteurs de ce recueil ont mis à contribution les textes épars publiés par ceux qui sont revenus et les ont rangés de façon à constituer une sorte de tableau complet de l'univers concentrationnaire. Cela commence avec l'horreur des trains où les malheureux étaient parqués ; nous assistons à leur débarquement ; nous voyons peu à peu s'organiser — et dans quelles conditions ! — cette vie à laquelle on frémit d'appliquer l'épithète « quotidienne », et qui se déroulait dans la double perspective du travail forcé et de la chambre à gaz.

Mais ce qui frappe le plus, dans ces pages de cauchemar, ce n'est pas tant la monstruosité (que soulignent quelques rares documents photographiques) que l'impossibilité de comprendre telle que la manifeste chacun des auteurs.

Ce volume est édité sous les auspices de « Réseau du Souvenir », qui s'est fixé pour tâche de commémorer ce temps du martyre.

LE MONDE SOVIETIQUE

« Moscou reçoit » : c'est sous ce titre (Grasset, 140 pages) que M. Robert Kemp nous livre les impressions que lui a laissées son voyage en Russie avec les Comédiens-Français. Un jugement honnête, impartial, et qui ne s'inspire que de la « chose vue ». Décor séduisant au premier abord, mais dont les contre-jours ne tardent guère à apparaître : la tristesse des foules, leur cheminement silencieux, les plaies mal cachées comme la mendicité, des taudis pires que ceux que nous connaissons, des zones de mystère, une ambiance opprimante de défiance, l'obsession tyrannique de l'interdit. Et, chez les jeunes, une curiosité de plus en plus marquée pour ce qui se passe chez les autres peuples, telle celle de reclus « qui tâtonnent le long des murs de leur prison ».

Et Robert Kemp de conclure : « Aucun des résultats obtenus — et surtout les plus spectaculaires — ne m'inspire désir, envie ou enthousiasme ».

LES ESQUISSES LITTERAIRES

OLIVIER QUEANT : « le Rose et le Noir » (les Publications de France).

« Esquisses... », dit l'auteur. Ce sont en réalité de petits poèmes en prose, des chansons, ces fragments qui pourraient figurer dans un très court numéro de chansonnier ou dans un très long roman. Mais qu'il s'agisse d'évoquer un rendez-vous manqué, les cris de la vie, les arbres de la forêt, l'inanité de la radio ou celle d'un dîner dans le monde, Olivier Quéant trouve le mot juste, la coupe exacte, le ton qu'il fallait. Ces esquisses sont de véritables exercices de style.

LES OISEAUX

MARCEL LEGENDRE : « la Perruche ondulée et les Inséparables » (Boubée).

Secrétaire de la société ornithologique de France, Marcel Legendre nous donne avec ce volume la suite de ses utiles « Oiseaux en cage ». Tout le monde connaît les perruches ; beaucoup voudraient en élever, on aimera en tout cas à se documenter sur leurs mœurs, leur acclimatation, leurs mutations. Les « Inséparables », ce sont les Agapornis, ainsi nommés parce que les couples ne se séparent pas. Nous voyons les photographies des unes et des autres. Et de belles planches en couleurs de L. Delapchier.

NAPOLEON

PAUL BARTEL : « la Jeunesse inédite de Napoléon » (Amiot-Dumont).

Des documents inédits examinés par un chercheur passionné. Notamment les souvenirs de Des Mazis, ami de jeunesse de Napoléon. Un livre érudit et vivant.

LA GUERRE AERIENNE

AIR-COMMODORE CHISHOLM : « la Guerre des radars » (Amiot-Dumont).

Après le radar au sol, voici le radar en vol. En combat de nuit. Enquête menée par un spécialiste — qui eut l'occasion d'interroger ses adversaires, en Allemagne, après leur défaite.

LA SPELEOLOGIE

GUY DE LAVAUR : « Toute la spéléologie » (Amiot-Dumont).

Initiation à l'exploration souterraine par le président du Spéléo-club de Paris. Cela débute par la technique courante de l'exploration saisie sur le vif, et se poursuit par cette acrobatie particulièrement audacieuse que constitue la plongée. Une longue note, utile, sur l'organisation de la spéléologie en France.

GRAND AS ET PIONNIER DE L'AVIATION

Le capitaine P. G. Taylor, le fameux aviateur australien qui, en 1934, traversa, le premier, le Pacifique de Sydney à San Francisco, avec Kingsford Smith, vient d'être honoré du titre de « Knight bachelor » par la reine Elizabeth II, en reconnaissance des services rendus à l'aviation du Commonwealth britannique.

Le nouveau chevalier prend désormais le titre de Sir Gordon Taylor.

Peu d'aviateurs dans le monde ont accompli autant de raids célèbres, défriché des lignes, ouvert des voies nouvelles.

En 1939, il fit un vol d'exploration

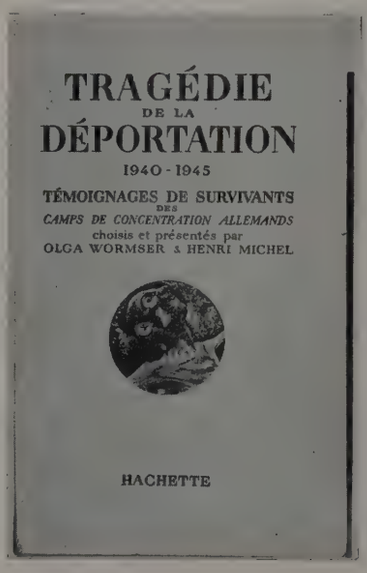
dans l'océan Indien, survolant une route pour communiquer directement entre l'Australie et l'Afrique du Sud.

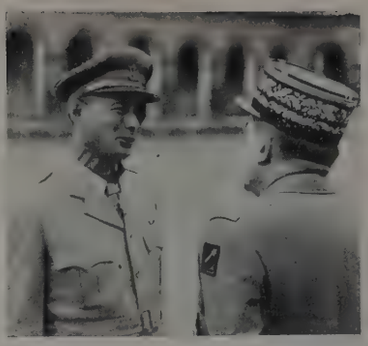
En 1944, il relia la côte américaine à l'Australie par notre atoll de Clipperton et Tahiti. (Clipperton-Tahiti représente un bond de 5.200 kilomètres.) Sir Gordon est le seul aviateur à s'être posé sur le lagon de Clipperton.

Enfin, en mars 1951, il accomplit la première liaison aérienne entre l'Australie et l'Amérique du Sud, par Tahiti et l'île de Pâques. Ce premier vol de Sydney à Valparaiso est une des plus belles pages de l'aviation mondiale.

Le brillant aviateur est venu dernièrement à Paris et a eu des contacts avec de grands as de l'aviation française.

A L'OCCASION DU Xe ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DE PARIS UN LIVRE A LIRE





LE GÉNÉRALISSIME D'ISRAEL EN VISITE A PARIS

Le général Moshe Dayan, chef d'état-major général de l'armée d'Israël, a fait au début du mois d'août une visite officielle en France. Pendant son séjour il eut divers entretiens avec les chefs militaires français. Et c'est l'un d'eux, le général Guillaume, chef d'état-major des Forces armées, qui remit au plus jeune généralissime du monde — le général Moshe Dayan est âgé de trente-neuf ans — la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au cours d'une prise d'armes qui s'est déroulée dans la cour d'honneur des Invalides.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

ENREGISTREMENTS DE MUSIQUE CLASSIQUE, ROMANTIQUE ET MODERNE DE GRANDE CLASSE

Le marché du disque s'étend journellement ; l'offre ne répond pas toujours à la demande et l'on peut constater en Amérique la difficulté, pour la fabrique « Mercury », de suivre le mouvement ascendant provoqué par les enregistrements de l'Orchestre symphonique de Detroit, animé par Paul Paray. Un public enthousiaste les achète quotidiennement. En vingt semaines, trente mille exemplaires sont acquis. Déjà il convient d'en éditer d'autres à toute vitesse afin de satisfaire ceux qui les réclament... Les auditeurs éclairés suivent les concerts de cette brillante phalange, dirigée avec une inégalable maîtrise par l'un des nôtres, et tiennent à en prolonger le souvenir en écoutant les chefs-d'œuvre qui leur plaisent le mieux. Dans l'ambiance créée par *the Living presence*, des compositions de choix sont inscrites à bon escient sur microsillons longue durée « Mercury classic » : la *Septième Symphonie* de Beethoven, d'une pureté idéale, les préludes des premier et troisième actes de *Lohengrin*, celui des *Maîtres Chanteurs*, l'ouverture de *Tannhäuser* et *la Chevauchée des Walkyries*, de Wagner, aux accents vigoureux, la *Symphonie en ré mineur*, de Franck, admirablement reproduite, le *Caprice espagnol*, de Rimsky-Korsakov, scintillant à souhait, et l'immuable *Boléro* de Ravel, populaire sous tous les cieux. On peut ressentir quelque fierté à voir Paul Paray promu au poste d'ambassadeur de l'art.

VARIÉTÉS

C'est dans ce domaine que s'inscrivent quotidiennement sur des plaques tournant à soixante-dix-huit tours, selon la pratique courante jusqu'à l'année dernière, des mélodies aussi nombreuses que variées. Le nom du compositeur s'efface modestement derrière celui de l'interprète, et l'acheteur demande volontiers un disque de Luis Mariano et d'Edith Piaf, de Gilbert Roussel, champion international d'accordéon, ou d'Armand Mestral. Il goûte fort *la Douce Madone*, du premier (La voix de son maître), *Sœur Anne*, de la seconde (Colombia), *Rhapsodie suédoise*, du troisième (Polydor), et *la Chanson des échos*, du dernier (Philips), destinées à vibrer dans tous les foyers.

W.-L. Landowski.

PARIS, CAPITALE DU SILENCE

NUL n'est censé ignorer la loi. Pourtant, afin de rappeler aux automobilistes de province qui pénètrent dans le département de la Seine que l'usage du klaxon y est interdit depuis le 1er août, des panneaux ont été apposés rappelant l'ordonnance prise par le préfet de police le 20 juillet. Le premier de ces panneaux a été officiellement inauguré, à Antony, sur la nationale 20, par MM. Bernard Lafay, président du conseil municipal de Paris, et M. Dubois, préfet de police (ci-dessus).

FESTIVAL DE THÉATRE EN ESPAGNE

SUR les terrasses hautes, ou au cœur des jardins hantés de cyprès, de roses ou de fontaines, sur les places royales ou sur le parvis des cathédrales, les grandes compagnies d'Espagne, semblables à des ordres de chevalerie, jouent des Autos-sacramentales, ou *la Jeunesse du Cid*.

La plus jeune et la mieux aimée de ces troupes, celle d'Antonio de Cabos, s'est prise d'amour pour nos œuvres françaises contemporaines, et fit connaître ici Anouilh, Sartre, Montherlant, Cocteau. Elle prépare actuellement *la Maison de la nuit*, de Thierry Maulnier.

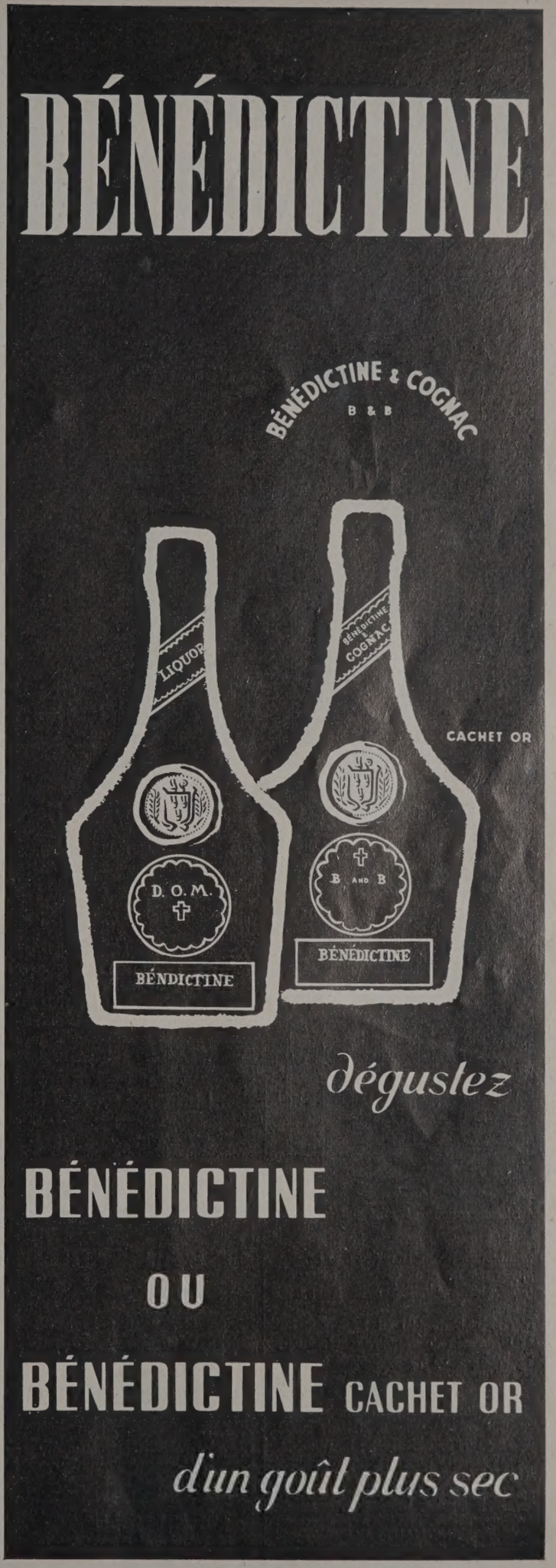
L'été espagnol s'est déroulé comme une interminable fête. De Barcelone à Compostelle, de Mallorca à Burgos, le théâtre « de chambre » porte haut les chants poétiques de Lope de Vega ou de Calderon. Selon des mises en scène chères à Jean Vilar, d'une étonnante sobriété, de jeunes acteurs clament leur joie de cet art si proche de la vie même...

Et, par cela même, l'Espagne ardente communie avec nous.

MARTINE CADIEU.

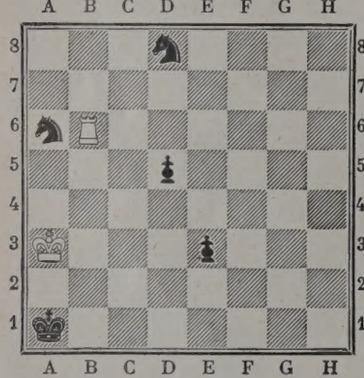
L'HÉLICOPTÈRE AU SECOURS DES NAUFRAGÉS

CHAQUE année l'hélicoptère fait de nouvelles conquêtes. Fréquemment employé maintenant pour le transport du courrier, voire des passagers, d'un aérodrome au centre de la ville la plus proche, il a, dans le domaine militaire, rendu d'inappréciables services, en Indochine notamment, tant pour le transport des blessés isolés dans la jungle que pour le ravitaillement d'unités encerclées. Récemment, au cours de démonstrations spectaculaires, l'hélicoptère a été utilisé par les forces aériennes américaines pour « repêcher » en mer un pilote naufragé et le transporter dans une ambulance à terre.



LES ÉCHECS (N° 123) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude N° 126, par André Chéron
Journal de Genève, *22 juin 1954*



Les blancs jouent et font partie nulle.

Seul un miracle sauvera les blancs de la menace de promotion des pions noirs, appuyés par les deux cavaliers noirs. Ce miracle prendra la forme de trois pats distincts.

1. Tb6-b3 !, d5-d4 ! (si 1. ... Ca6-b4, dans le dessein de détruire le réseau de pat ; 2. Ra3×b4 !, d5-d4 et la menace mortelle 3. ... é3-é2 est parée de justesse par 3. Tb3×é3 ! !, d4×é3 ; 4. Rb4-ç3 et le dernier pion noir tombe). — 2. Tb3-d3 (menace 3. Td3-d1 mat) 2. ... é3-é2 (si 2. ... Ra1-b1 ; 3. Td3×d4, Ca6-ç5 ; 4. Td4×d8. Nulle). — 3. Td3×d4 ! ! (et non 3. Td3-d2?, d4-d3 gagne ; 4. Td2×d3, Ca6-b4 ! ! détruisant le réseau de pat et menaçant de faire dame ; 5. Td3-é3, Cb4-ç2+ et ×é3 gagne. Mais non 3. ... é2-é1 : D? ni 4. ... é2-é1 : D? à cause de Td1+ ! ! forçant Dé1×d1, pat) 3. ... Ca6-ç5 ! (les noirs ont vu le premier pat, qui surgirait après 3. ... é2-é1 : D ; 4. Td4-d1+ ! !, Dé1×d1 ; 5. pat, et l'évitent astucieusement ... pour tomber dans un autre. Si 3. ... é2-é1 : T ; 4. Td4×d8. Nulle). — 4. Td4-d2 ! ! (4. Td4-b4? est bien séduisant, car si é2-é1 : D ?. 5. Tb4-b1+ ! !, Ra1×b1 ou Dé1×b1 ; 6. pat. Mais sur 4. Td4-b4?, é2-é1 : T ! gagnerait, grâce aux deux cavaliers de plus, car si 5. Tb4-b1+, Ra1×b1 !. De même si 4. Td4×d8?, é2-é1 : D gagne) 4. ... é2-é1 : T (les noirs ont encore vu le deuxième pat, qui surgirait après 4. ... é2-é1 : D ; 5. Td2-a2+ !, Ra1-b1 ; 6. Ta2-a1+ ! !, Rb1×a1 ; 7. pat). — 5. Td2×d8 (spéculant sur l'impossibilité de gagner avec tour et cavalier contre tour. Là est la subtile différence entre 4. Td4-b4? qui perd, et 4. Td4-d2 ! ! qui fait nulle. La tour, sur b4, ne menaçait aucun cavalier, de sorte que le pion noir pouvait devenir tour et gagner) 5. ... Té1-b1 (avec la brutale menace 6. ... Tb1-b3 mat, qui ne peut être parée par 7. Td8-d3 à cause de Cç5×d3 gagne). — 6. Td8-b8 ! ! détruisant l'ultime espoir des noirs, Tb1×b8 ; 7. pat. Le troisième pat de l'étude.

Il me reste à démontrer que tout autre coup que 1. Tb6-b3 ! perdrait. Si 1. Tb6-d6?, é3-é2 gagne. — 2. Td6×d5, Cd8-ç6 (2. ... Cd8-f7 gagne aussi ; 3. Td5-d7, Cf7-é5 !). — 3. Td5-d6 (si 3. Td5-d2, é2-é1 : T) 3. ... Cç6-b4 !. — 4. Td6-é6, Cb4-ç2+. — 5. Ra3-a4 ou b3, Ca6-ç5+ et ×é6 gagne.

Si 1. Tb6-h6?, Ra1-b1 gagne. — 2. Ra3-b3 (si 2. Th6-b6+, Rb1-ç1 ; 3. Tb6×a6, é3-é2 . 4. Ra3-b3, é2-é1 : D ; 5. Ta6-a1+, Rç1-d2 ; 6. Ta1×é1, Rd2×é1 ; 7. Rb3-b4 ou ç3, Cd8-é6) 2. ... Ca6-ç5+ (et non 2. ... Rb1-ç1? ; 3. Rb3-ç3. Nulle, Rç1-d1 ; 4. Th6×a6). — 3. Rb3-ç3, Cd8-é6 !. — 4. Th6-h1+, Rb1-a2. — 5. Th1-h2+ (si 5. Th1-é1, d5-d4+ ; 6. Rç3-ç2, Cé6-f4 ! ; 7. Rç2-d1, é3-é2+ . 8. Rd1-d2, d4-d3 gagne ; et non 6. ... d4-d3+? ; 7. Rç2-d1. Nulle ; ou si 6. Rç3-ç4, Ra3-b2 ; 7. Té1-é2+, Rb2-ç1) 5. ... Ra2-a3. — 6. Th2-é2 (si 6. Th2-h3, d5-d4+ ; 7. Rç3-ç4, Ra3-b2 ; ou 7. Rç3-ç2, d4-d3+ ; 8. Rç2-d1, é3-é2+ . 9. Rd1-é1, Cé6-d4 ; 10. Ré1-d2, Cç5-b3+) 6. ... Cç5-é4+ ou a4+ (et non 6. ... d5-d4+? ; 7. Rç3-ç4. Nulle parce que les noirs sont en zugzwang. Exemples : 7. ... Cé6-f4 ; 8. Rç4×d4, Cf4×é2+ ; 9. Rd4×é3. Ou 7. ... Cç5-a4 ou d7 ; 8. Té2×é3+ !, d4×é3 . 9. Rç4-d3 et 10. R×P. Ou 7. ... d4-d3 ; 8. Té2×é3 et 9. Té3×d3). — 7. Rç3-d3 (7. Rç3-ç2, Cé6-d4+ et ×é2), Cé6-f4+ et ×é2 gagne.

Si 1. Ra3-b3?, Ca6-ç5+ gagne. — 2. Rb3-ç2 (2. Rb3-ç3, Cç5-a4+ et ×b6), Cd8-é6. — 3. Tb6-b8 (si 3. Tb6-b1+, Ra1-a2 ; 4. Tb1-é1, d5-d4 ; 5. Té1-é2, Cé6-f4 ! gagne ; et non 5. ... d4-d3+? ; 6. Rç2-d1+. Nulle. Si 3. Tb6-b5, Cé6-d4+ et ×b5. Ou si 3. Tb6-b4, d5-d4) 3. ... Cé6-d4+. — 4. Rç2-ç3 (si 4. Rç2-d1, é3-é2+. Ou 4. Rç2-ç1, Cç5-d3+; 5. Rç1-d1, é3-é2+ ; 6. Rd1-d2, é2-é1 : D+) 4. ... é3-é2 ; 5. Rç3-d2 (si 5. Tb8-é8, Cç5-é4+), Cç5-d3. — 6. Tb8-é8, é2-é1 : D+ gagne.

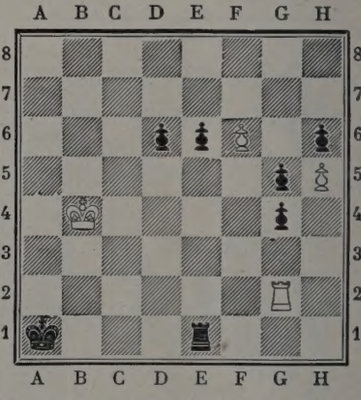
Enfin si 1. Tb6-b2? (si 1. Tb6×a6?, é3-é2 gagne), d5-d4 gagne. — 2. Tb2-é2, Ra1-b1. — 3. Ra3-b3, Ca6-ç5+. — 4. Rb3-ç4, Cd8-é6.

Championnat du monde (Moscou, mai 1954)

Blancs : Botwinnik — Noirs : Smyslov

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, ç7-ç6. — 3. Cg1-f3, Cg8-f6. — 4. Cb1-ç3, d5×ç4. — 5. a2-a4, Fç8-f5. — 6. é2-é3, é7-é6. — 7. Ff1×ç4, Ff8-b4. — 8. 00, Cb8-d7. — 9. Cf3-h4 !, 00. — 10. f2-f3 !, Ff5-g6. — 11. é3-é4, é6-é5 (pour empêcher 12. é4-é5. Si 11. ... ç6-ç5 ; 12. Cç3-a2 !). — 12. Ch4×g6, h7×g6. — 13. Fç1-é3, Dd8-é7. — 14. Dd1-é2, é5×d4. — 15. Fé3×d4, Fb4-ç5. — 16. Fd4×ç5, Dé7×ç5+. — 17. Rg1-h1, g6-g5. — 18. g2-g3, Ta8-d8. — 19. Fç4-a2, Tf8-é8. — 20. Ta1-d1, Cd7-f8. — 21. Td1×d8, Té8×d8. — 22. é4-é5, Cf6-d5. — 23. Cç3×d5, ç6×d5. — 24. Dé2-d2, Cf8-é6. — 25. f3-f4, g5×f4. — 26. g3×f4, Dç5-ç6. — 27. f4-f5, Cé4-ç5. — 28. Dd2-g5, Td8-d7. — 29. Tf1-g1, f7-f6. — 30. é5×f6, Cç5-é4. — 31. f6-f7+ !, Td7×f7. — 32. Dg5-d8+, Rg8-h7 (si 32. ... Tf7-f8 ; 33. Fa2×d5+, Rg8-h7 ; 34. Dd8-h4+, Dç6-h6 ; 35. Dh4×h6+ et 36. Fd5×é4). — 33. Fa2×d5, Cé4-f2+. — 34. Rh1-g2, Dç6-f6. — 35. Dd8×f6, Tf7×f6. — 36. Rg2×f2, Tf6×f5+. — 37. Fd5-f3, Tf5-f4. — 38. Tg1-g4. Les noirs abandonnent.

Etude N° 127, par André Chéron
Courrier de Leysin, *29 juin 1954*



Les blancs jouent et gagnent.

LES SPECTACLES

CASINO DE PARIS
Le super Music-Hall des revues à grand spectacle est unique au monde
" GAY PARIS "
avec ses tableaux nus et suggestifs, la somptuosité de sa mise en scène, son french-cancan, ses vedettes et ses jolies femmes est
UN SPECTACLE DIGNE DE PARIS

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Tous les soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

MOGADOR - Triomphe de la nouvelle opérette de V. SCOTTO. Mise en scène éblouissante de HENRI VARNA.
LES AMANTS DE VENISE
Principaux tableaux : Le Pont des Soupirs - Carnaval de Venise - Duel en Gondole - Le Palais des Doges - Les Pigeons de Saint-Marc - 40 Décors - 200 Artistes -
avec **MARCEL MERKÈS**

GALANTS ET ROMANTIQUES
Enrichissez votre bibliothèque de livres précieux de bibliophilie de grande classe, rares, impeccables, limités, magnifiquement illustrés par des MAITRES GRAVEURS. Abonnement et assurance gratuits. Notices et catalogue Mémo illustré, franco 3 timbres. Editions Art ERYX, 120, bd Chapelle, Paris-18e.

LE BRIDGE (N° 127) PAR ANDRÉ CHÉRON

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 110

♠ 10.4.3
♡ 7.6.5.4
◇ A.R.V.4
♣ A.2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A.R
♡ A.D.3
◇ D.10.9.7.6.5.3
♣ 4

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ◇	1 ♠	3 ◇	passe
4 S.A	passe	5 ♡ (2 as)	passe
6 ◇			

Ouest entame de la ♠ D. Comment faire le chelem?

Sud joue ◇ A et ◇ R puis ♣ as et ♣ 2 coupé. Sud passe ensuite son dernier ♠, remonte au mort avec ◇ 3 pris par ◇ 4, et joue le ♠ 10 sur lequel Sud défausse son ♡ 3. Ouest prend ♠ 10 avec ♠ V et est placé devant le dilemme suivant.

Ou jouer une carte noire, que Nord coupera et sur laquelle Sud défaussera sa ♡ D. Ou jouer ♡ dans la fourchette de Sud.

Le petit chelem est ainsi toujours réussi.

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 111

♠ R.D.V.3
♡ A.8.6
◇ 8.5.2
♣ 7.5.4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A.10.5
♡ R.V.3.2
◇ A.D.6
♣ A.3.2

Sud ouvre d'un sans-atout et Nord met 3 sans-atout.

Ouest entame du ♣ R sur lequel Est jette le ♣ 8. Plan de Sud? L'entame indique la combinaison ♣ R.D.V ou ♣ R.D.10 chez Ouest. Sud laisse passer le premier ♣, pour savoir si Est fournira encore ♣ au second tour de ♣ et connaître ainsi le nombre maximum de ♣ chez Ouest.

Ouest continue par ♣ D. Disons qu'Est fournisse le ♣ V.

Sud doit prendre. Ouest avait cinq ♣ au départ : ♣ R.D.10.x.x.

Sud continue par trois tours de ♠ — et trois tours de ♠ seulement, car le quatrième tour de ♠ squouiserait Sud — et, si Ouest avait au plus trois ♠ au départ, Sud lui redonne la main avec ♣.

Sur le quatrième et cinquième ♣ d'Ouest, Sud défausse un petit ♢ et un petit ♡. Après quoi, Ouest, obligé de retourner une carte rouge parce qu'il n'a plus de carte noire, doit livrer à Sud sa 9e levée. Si Ouest rejoue ♡, c'est la ♢ D qui sera défaussée sur le quatrième ♠ du mort. Ou si Ouest rejoue ♢, c'est le ♡ 3 qui sera défaussé sur le quatrième ♠ du mort.

Si le mort avait commis la faute de jouer quatre fois ♠, avant de redonner la main à Ouest avec ♣, ce quatrième ♠, joint aux quatrième et cinquième ♣ qu'Ouest va jouer, aurait squouisé Sud, qui aurait dû défausser 3 cartes rouges. Le résultat de cette faute est que le demandeur aurait dû tenter l'impasse à une couleur rouge, avec le risque qu'elle rate.

ÉTUDE N° 112

♠ R.8
♡ A.V.10.6.5
♢ 3.2
♣ D.6.5.4

	NORD	
OUEST		EST
	SUD	

♠ A.D
♡ 9.2
♢ A.R.D.V.10.9.6.4
♣ A

SUD	OUEST	NORD	EST
2 ♢	passe	2 ♡	passe
3 ♢	passe	3 ♡	passe
4 S.A	passe	5 ♢ (1 as)	passe
5 S.A	passe	6 ♢ (1 roi)	passe
7 ♢			

Sur cette demande, un peu optimiste, de grand chelem, Ouest entame du ♣ V, ce qui place le ♣ R chez Est (qui entamerait du ♣ V avec ♣ R.V, contre un grand chelem?). Plan de Sud?

NOTRE FLOTTE PÉTROLIÈRE SE DÉVELOPPE

Le 30 juillet, on procédait au lancement de l'*Isanda,* un navire pétrolier de 31.500 tonnes, sorti des Chantiers et Ateliers de Penhoët. A cette occasion M. Kaplan, président de la société maritime Shell, a souligné que ce nouvel effort du Groupe Royal Dutch Shell dans la branche navale est aussi important que l'a été, dans la branche du raffinage français, l'inauguration des installations de Berre.

Outre le tonnage déjà mis en service, deux pétroliers de 18.000 tonnes ont été commandés à La Ciotat et l'*Isanda* est le premier d'une série de quatre navires commandés à Penhoët, chacun de ceux-ci pouvant transporter 840.000 tonnes de pétrole brut par an de la Méditerranée orientale à l'étang de Berre et 250.000 tonnes du golfe Persique au Havre.

« Ainsi, a conclu M. Kaplan, le développement du fret pétrolifère français montre que nos entreprises sont capables d'obtenir dans la compétition internationale des résultats comparables à ce qui se fait de mieux dans le monde. »

ERRATUM

Dans notre sommaire du numéro de juillet nous avons omis de signaler que M. Pierre Bost était avec M. Claude-André Puget coauteur du supplément théâtral *Un nommé Judas.* Nous nous excusons de cet oubli.

GRAND COGNAC

•

FINE CHAMPAGNE NAPOLÉON

•

COGNAC incomparable

•

Seuls concessionnaires :

LICHTWITZ & Cie

BORDEAUX

ÉPILOGUE A LA PIERRE-SAINT-MARTIN

NORBERT CASTERET, spéléologue chevronné, a tenu sa promesse. Le 15 août, son malheureux équipier Marcel Loubens, qui, il y a deux ans, avait été victime d'un accident mortel et dont le corps reposait au fond du gouffre de la Pierre-Saint-Martin, a été remonté à la surface et inhumé le surlendemain à Mazères, son village natal.

Cette expédition, que certains avaient jugée téméraire, a pu être menée à bon terme grâce à une préparation minutieuse ; grâce aussi au magnifique esprit d'équipe de tous les spéléologues participants, grâce enfin au courage d'un jeune Palois, José Bidegain, qui, durant plusieurs heures, au prix d'efforts surhumains, convoya seul le container d'aluminium.

Ainsi s'achève cette expédition — tragiquement interrompue — qui, dès 1952, avait permis aux Français de descendre à plus de 650 mètres sous terre, battant ainsi officieusement le record du monde de la spéléologie.

★ ★ ★

LE MOIS HIPPIQUE

PAR TRÉ-HARDY

LE mois de septembre, moins chargé que juillet et août, annonce cependant 24 concours hippiques sur son calendrier. Il débute par Biarritz, du 1er au 7 septembre, l'une des réunions les plus importantes de la saison, célèbre par ses gros obstacles de terre et d'eau et par ses murs sur lesquels les chevaux doivent s'employer à fond. Le meeting est présidé par M. de Cartassac et par le capitaine Clavé, assistés de M. de La Croix. On galopera comme chaque année sur le terrain du Parc des Sports d'Aguiléra, dont le cadre se prête admirablement à semblable manifestation. A signaler le Grand Prix de la Ville de Biarritz, le 4 septembre à 14 h. 30, et la « Puissance » ou Prix Alfred Lowenstein, le 6 septembre, dont les barrages successifs se termineront sans doute sur 1 m. 90.

Pendant ce temps, la charmante assemblée de Chantilly, 4 et 5 septembre, groupera ceux que le déplacement du Sud-Ouest n'aurait pas tentés. Le marquis du Vivier, le baron de Soultrait et le comte de Livonnière sont à la tête du mouvement. Le parc de Sylvie sera le décor du tournoi.

Du reste cette date du 5 septembre semble avoir été très demandée. Sept jumpings, La Guerche-de-Bretagne, Bois-le-Roi, Langon, Les Mureaux, Lons-le-Saunier, Saint-Avold et Saint-Hilaire-du-Harcouët y sont inscrits, augmentant ainsi l'embarras du choix.

Compiègne, organisé par la S. H. F., aura lieu du 10 au 13 septembre, sous les auspices du comte de Vienne. Il marquera un retour vers le classicisme, mais sa butte célèbre et son passage de routes l'apparentent également aux difficultés de Craon, de Verrie.

La dernière quinzaine du mois offrira aux gentlemen avides de déplacements une diversité étonnante, empruntant tous les azimuts : Mont-de-Marsan, Moulins, Sedan, Bitche, Aix-en-Provence, Mérignac, l'Isle-Adam, etc., j'en passe et des meilleurs !

Dans le domaine international officiel, Rotterdam : 1er au 6 septembre ; Bilbao-Cascaes : 11 au 19 septembre, et Pinerolo : 23 au 28 septembre, seront le rendez-vous des grandes cravaches européennes.

Mlle JOSE BONNAUD CHAMPIONNE N° 1

PARMI les cavalières qui ont la vedette en ce moment, Mlle José Bonnaud fait figure de championne n° 1. Elle vient de remporter la « Queen Elizabeth II Cup » au *Horse Show* de Londres, distançant la « challenger » britannique Miss Pat Smythe. Cette victoire la classe définitivement. Spécialisée désormais dans les grands tournois internationaux, son nom figure toujours en bonne place au milieu de nos équipiers. Elle dispose de plusieurs chevaux, A l'Etendard, Hermine, mais c'est sur Charleston, son favori, qu'elle donne toute sa mesure, comprenant admirablement la nature généreuse mais un peu fantasque de son « jumper ». Sur l'obstacle elle lui lâche la tête à temps, obtenant des sauts arrondis du plus pur classicisme. Mlle Bonnaud a le succès modeste ; aimable et souriante, nous ne pouvions avoir de meilleure messagère de la bonne grâce française à l'étranger.

EN ÊTES-VOUS CAPABLE ?

ÊTES-VOUS capable, Madame, de faire honneur à votre mari par votre conversation lorsque vous recevez à dîner ses amis ou ses relations d'affaires ?

Êtes-vous capable, Mademoiselle, de ne pas décevoir votre fiancé quand il vous interrogera sur vos goûts en art, littérature, musique ou théâtre ?

Êtes-vous capable, Monsieur, de parler d'autre chose en société que de votre métier et de prendre part avec aisance à une conversation, quel qu'en soit le sujet ?

Mais ne désespérez pas ! Dans quelques mois, si vous le voulez, l'étonnante méthode de Formation Accélérée aura fait de vous une personne agréablement cultivée et captivante.

Passionnante brochure gratuite N° 1374 sur simple demande à

INSTITUT CULTUREL FRANÇAIS
6, rue Léon-Cogniet, Paris (17e).
(Joindre deux timbres pour frais d'envoi.)

AUTOMOBILISTES

UNE MERVEILLE DE LUMINOSITÉ !

Éblouissement scientifiquement vaincu : verres à base de cadmium traités en dégradés spéciaux

ANTI-PHARES LYNX

Lunettes soignées en étui : 2.900 fr.
Additif spécial pour porteurs de verres

POUILLOUX
28, rue Boissy-d'Anglas - PARIS
Remb. au C. C. P. Paris 1246-76
Démonstration chez votre opticien

TOURISME ET VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd Hôtel du CAP-FERRAT près Nice son Site merveilleux, son Parc, sa Piscine avec son Snack-bar, sa Plage, son Golf Mre.

ne regrettez pas la douce chaleur du soleil...

Pourquoi regrettez-vous de ne profiter des rayons du soleil que pendant 3 ou 4 mois ?

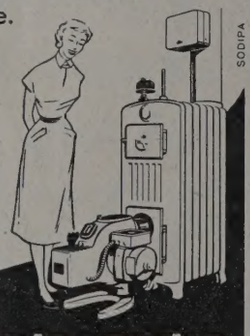
Peut-être votre chauffage central est-il insuffisant ou mal étudié... Sans modification de votre chaudière à charbon adaptez FRANCIA, le brûleur à mazout :

le plus simple — mise en marche et arrêt automatiques.

le plus économique — il brûle juste le temps voulu pour obtenir la chaleur désirée.

le moins cher — car construit dans une usine ultra-moderne.

Toutes les puissances de 20.000 à 1.000.000 de calories
Les références de milliers d'usagers sont à votre disposition
Un service "Assistance-Clients" dans toute la France
CRÉDIT : 6, 9, 12 mois Consultez votre installateur



SODIPA

BRULEURS FRANCIA

26, Rue Desseaux - ROUEN - Tél. + RI 79-59
Ag. Maroc. : Société FRANCIA-REX, 36, Bd de Marseille, Casablanca

FRANCIA est là pour vous la rendre

A LA MÉMOIRE DE JEAN JAURÈS

POUR commémorer le quarantième anniversaire de la mort d'un de ses plus illustres enfants, Jean Jaurès, la ville de Castres vient d'ouvrir, dans le musée Goya, une salle consacrée au grand tribun. Parmi les œuvres exposées figure cette page de « croquis pour servir à illustrer l'histoire de l'éloquence », que le dessinateur Eloy-Vincent a pris sur le vif, en 1910, lors d'une intervention fougueuse du grand leader socialiste à la tribune de la Chambre, où il venait d'être réélu.